LE ROMAN CANADIEN

JEAN FÉRON

LE SIÈGE DE QUÉBEC

ROMAN CANADIEN INÉDIT

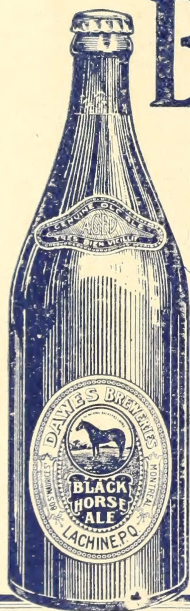


EDITIONS EDOUARD GARAND, MONTREAL



DAWES

BLACK HORSE





Ale et Porter

La même qu'autrefois
Bière naturelle très bien vieillie avec plus de cent ans d'expérience –

Le Siège de Québec

(1759)

Roman historique inédit

par

JEAN FÉRON

Illustrations d'Albert Fournier



"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth.
Montréal.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS :

La Métisse. Editions de luxe, format 7½ par 5½	I vol.	**75c**
L'Aveugle de St-Eustache (deuxième édition)	I vol.	**25c**
Le Philtre Bleu	I vol.	**15c**
Fierté de Race	I vol.	**25c**
La Femme d'Or	I vol.	**15c**
La Revanche d'une Race	I vol.	**25c**
La Besace d'Amour	I vol.	**25c**
Les Cachots d'Haldimand	I vol.	**25c**
La Taverne du Diable	I vol.	**25c**
Le Patriote	I vol.	**25c**
Le Manchot de Frontenac	I vol.	**25c**

La Besace de Haine.
Le Siège de Québec. Roman.

Théâtre

La Secousse: pièce dramatique en trois actes	I vol.	**25c**

Paraîtront prochainement:

La Drapeau Blanc. Roman.

Le Capitaine Aramèle. Roman.

1927

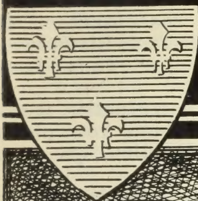
De cet ouvrage il a été tiré 12 exemplaires sur papier spécial, chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

LE SIÈGE DE QUÉBEC

par

Jean Féron

Illustrations d'Albert Fournier





I

LES ANGLAIS ! . . .

Ce fut le 26 juin, mardi, un peu avant midi, que parut devant l'Ile d'Orléans la flotte anglaise sous les ordres de l'amiral Saunders. Cette flotte — véritable Armada — se composait d'une vingtaine de vaisseaux de ligne, onze frégates et dix-neuf petits bâtiments de guerre, soit cinquante navires de combat. Et si l'on ajoute les trente transports qui accompagnaient ces navires, Québec voyait s'avancer à sa conquête une flotte de quatre-vingt vaisseaux. Et sur cette flotte se trouvaient huit mille soldats de campagne, cinq mille miliciens de la Nouvelle-Angleterre et trois mille hommes de la garnison de Louisbourg. Le jeune général James Wolfe, qui s'était acquis une certaine renommée à la prise de Louisbourg l'été d'avant, commandait l'armée, tandis que l'amiral Saunders dirigeait les opérations navales.

C'étaient, pour résumer, quatre-vingt navires qui allaient menacer les vingt-deux petits vaisseaux de la flotte française, et c'étaient, en comprenant les membres de l'équipage, de vingt-sept à vingt-huit mille hommes auxquels la capitale de la Nouvelle-France n'aurait à opposer que treize mille combattants... treize mille combattants dont un tiers seulement était des soldats de métier.

Le troisième avantage que possédaient les Anglais, c'était leur puissante artillerie contre une artillerie infime et de très petite portée dont disposait l'armée de la Nouvelle-France; et à ce troisième avantage pour les Anglais s'ajoutait leur facilité de ravitaillement.

Alors, quand on avait vu paraître cette flotte formidable, flotte qu'on avait estimée beaucoup moindre lorsqu'on en avait annoncé l'approche quelques jours auparavant, on avait jeté cette clameur d'effroi et de désespoir :

—Les Anglais!...

Effroi?... Désespoir?... Non!... cela n'avait été qu'un choc! Aussitôt le courage avait chassé l'effroi, l'espoir avait fait place au découragement! Car on se souvenait que l'année d'avant, à Carillon, quatre mille soldats de la Nouvelle-France avaient repoussé, battu, mis en pleine déroute seize mille Anglais pourvus d'une artillerie abondante et de munitions de guerre en quantités énormes. Oui, cette célèbre victoire, toute récente encore dans les esprits, relevait presque à elle seule les courages un moment abattus!

Après le souvenir vivifiant de cette victoire de Carillon, le peuple jetait un coup d'oeil plein de confiance vers les rives et les côtes de Beauport. Là, l'armée de la Nouvelle-France s'était fortement retranchée. Elle échelonnait ses bataillons des bords de la rivière Saint-Charles jusqu'aux abords du Sault Montmorency. A l'ouest, retranchée au Cap-Rouge, la petite armée de Bougainville pouvait surveiller le pays, des murs croulants de la cité jusqu'à la rivière Jacques-Cartier.

Mais, disons-le encore, ce n'étaient que treize mille combattants! Oui, mais c'étaient aussi treize mille géants divisés en trois corps. L'un, formant l'aile gauche, couvrait les hauteurs, du village de Beauport à la rivière Montmorency; il était commandé par le Chevalier de Lévis, ce preux qui, jamais vaincu, aima mieux, en 1760, briser son épée que la rendre aux Anglais. Le centre, devant Beauport, était sous les ordres du marquis de Montcalm, ce vaillant que la fatalité allait abattre sur un champ d'honneur. Enfin, l'aile droite avait pour chef ce valeureux Bougainville qui, plus tard, allait jeter un si bel éclat dans l'histoire de la navigation française.

Oui, c'étaient treize mille enfants de la France qui se vouaient avec ivresse à la défense du drapeau des grands rois, à l'honneur de la vieille race gauloise, à la liberté d'un pays immense et riche, nouvelle patrie française! Ah! s'ils avaient été tous soldats de métier!... Hélas! il n'y en avait que cinq mille. Huit mille formaient les milices canadiennes auxquelles s'ajoutaient quelques matelots et sauvages, ces derniers commandés par Boishébert qui s'était distingué en Acadie. Les milices proprement dites étaient formées des artisans, bourgeois, commerçants, bateliers, pêcheurs, paysans. Car M. de Vaudreuil avait appelé sous les armes tous les hommes valides de la Nouvelle-France, tous ceux-là qui étaient âgés de 18 à 60 ans.

Mais il y avait tellement de vaillance et de patriotisme au coeur de la race, qu'à cet appel du gouverneur avaient aussi répondu en grand nombre des enfants de 12 à 15 ans et des vieillards dont plusieurs étaient septuagénaires, des vieux à longs cheveux blancs, voûtés, décrépits, mais se disant capables de tenir encore un fusil pour tuer des Anglais. L'on trouvait en grand nombre dans les bataillons de miliciens des étudiants que la conscription n'avait pas appelés, des élèves du séminaire de Québec et du collège des Jésuites, des enfants!... Oui, des enfants au front blême, avec des yeux cernés par l'étude, mais des yeux d'où jaillissaient des effluves ardents, des yeux dans lesquels on pouvait lire la farouche résolution de vaincre ou de mourir! Que c'était beau!... Et de ces enfants il en était venu de Montréal, de Trois-Rivières... On avait voulu les renvoyer dans leurs foyers...

—Nous voulons défendre notre patrie menacée! avaient-ils crié de leur jeune voix pleine d'un courage sublime... si sublime que Vaudreuil s'en était ému.

On les garda. Les plus jeunes furent versés dans les corps de réserve.

Et, le croira-t-on?... il était venu des femmes, il était venu des jeunes filles!

Elles avaient réclamé à voix haute et ardente :

—Nous voulons partager les dangers et la gloire de nos hommes!

Ah!... l'historien français Henri Martin l'a écrit avec vérité en parlant de cette race canadienne :

"Là, ce fut tout un peuple qui fut grand!"

Oui, ce peuple qui venait de naître se révélait déjà un peuple fort, il allait par sa force morale s'élever en moins de deux siècles au niveau des plus grands peuples de l'histoire des mondes!

M. de Vaudreuil frémit d'espoir et d'orgueil en entendant ainsi parler ces femmes canadiennes. Il ne voulut pas accepter un si grand sacrifice, une si belle abnégation, et il finit par convaincre ces femmes et ces jeunes filles que leurs foyers les réclamaient plutôt que les champs de bataille. Elles se retirèrent à regret, mais pas toutes! Non... plusieurs furent si opiniâtres qu'on dut accepter leurs services comme infirmières. Quelques-unes furent postées en arrière des lignes de retranchements pour donner les premiers soins aux blessés. D'autres furent réparties dans les maisons de religieuses qui recevraient les blessés : à l'Hôpital-Général et aux Urselines.

Quel plus bel exemple de patriotisme et d'héroïsme!

Et avec tous ces dévouements, ces sacrifices, ces abnégations, la Nouvelle-France réussirait-elle à écarter le danger affreux qui la menaçait?

C'est qu'elle n'était pas menacée uniquement du côté de sa capitale : trois autres armées anglaises attaquaient ses frontières de l'ouest sur une ligne qui courait du lac Champlain jusqu'au Détroit. De ce côté encore on avait dû envoyer des soldats et des milices. Ah! si l'on avait eu à faire face qu'à la flotte de Saunders et qu'à l'armée de Wolfe!... C'eût été un jeu d'enfant que de jeter la panique dans l'Armada anglaise, on aurait eu vingt mille hommes à lui opposer! Ah! le sait-on que les Anglais avaient, en cette terrible année 1759, mis sur pied soixante mille hommes pour envahir la colonie du roi de France? Soixante mille hommes!... c'est donc que la

conquête de la Nouvelle-France avait été définitivement résolue! Oui, l'Angleterre avait résolu de jouer son va-tout! Sachant que la France ne pouvait ou ne voulait envoyer de secours à sa colonie, Albion profitait de l'occasion pour saisir cette terre canadienne qui la rendrait maîtresse absolue dans l'Amérique du Nord.

La France, en effet, n'avait envoyé au Canada que de maigres secours, si maigres qu'ils avaient paru inutiles. Bougainville s'était prosterné aux pieds du roi, et il avait présenté le tableau désespéré de la Nouvelle-France.

—Sire, s'était-il écrié avec une ardeur et une sincérité qui n'avaient pas laissé que d'émouvoir le roi Louis XV, c'est la plus belle terre de votre royaume! C'est le joyau le plus précieux peut-être, de votre couronne! Vous avez là les sujets les plus loyaux de votre empire... Sire, secourez-les!

Louis XV parut le vouloir.

—Soit, dit-il, les Anglais ne l'auront pas!

Il envoya Bougainville tout rempli d'espoir à ses ministres.

—Hein! des secours?... s'écria Berryer, alarmé. Etes-vous fou?... Où prendrons-nous ces secours que vous demandez?...

Bougainville pâlit.

—Allons-nous dégarnir nos frontières? vider nos garnisons? dépouiller nos coffres et nos greniers? cria à son tour La Porte. Et allons-nous nous réduire à néant pour une terre ingrate et des sujets du roi qui ne connaissent plus le roi et que le roi ne reconnaît plus?

—Le roi m'envoie à vous! clama Bougainville avec colère.

Le roi!...

On se mit à rire.

Et Bougainville dut s'en revenir en Nouvelle-France... mais les mains pas tout à fait vides : on avait empli ses poches de médailles et de croix pour décorer les braves de Carillon!

Ensuite et peu après, disons-le pour être juste, Bougainville fut suivi de quelques centaines de soldats et d'une vingtaine de petits navires portant des vivres et des munitions pour suffire environ trois semaines à l'armée de la Nouvelle-France.

C'était tout! C'était l'abandon complet! Il fallait en prendre son parti!

Alors, incapable qu'on était de mettre la capitale en bon état de défense, parce qu'on n'avait pas les moyens de relever ses murs croulants, de les garnir de canons, d'approvisionner pour longtemps la ville et de vivres et de munitions, on l'évacua. Les archives et ce qu'on avait de vivres furent transportées aux Trois-Rivières, et les magasins de l'armée installés à Montréal. M. de Vaudreuil et les principaux fonctionnaires se retirèrent à Beauport, de sorte qu'il ne resta dans la capitale que les seize cents hommes de la garnison commandés par M. de Ramezay et environ trois cents familles, femmes, vieillards et enfants, qui ne voulurent pas quitter leurs foyers. Et pour ce monde on ne garda de quoi le nourrir que pour un mois.

Voilà ce que présentait l'image de Québec en ce mois de juin 1759, et à ce moment où s'était élevée et répandue cette clameur terrible :

—Les Anglais! Les Anglais!...

II

LE MENDIANT-CAPITALISTE

A cette époque, en la basse-ville et entassées au pied de la falaise sous les canons du Fort Saint-Louis se trouvait une agglomération de baraques curieuses par leurs formes diverses et souvent pittoresques, et par la physionomie misérable qu'elles présentaient. Ces baraques, une trentaine, abritaient les gueux de la cité. C'était comme une "Cité des Pauvres", et dans les huttes et bicoques de cette cité, dans ces masures branlantes et sordides gîtait la gueuserie. Cette gueuserie faisait tous les métiers pour vivre, métiers qui dépendaient de la demande et des circonstances. Il y avait là de bons artisans, experts en leur métier; mais dès que manquait le travail ou quand la rétribution ne paraissait pas suffisante, l'artisan se croisait les bras, ou bien il se livrait à d'autres besognes. Il y vivait des pêcheurs habiles, des bateliers aux bras vigoureux et à l'oeil sûr; mais, comme les artisans, ils abandonnaient souvent pour un autre travail plus rémunérateur leur métier. Or, il semble que la mendicité était devenue l'état le plus payant, car tous ces gens finissaient pas se faire mendiants. Du jour au lendemain on déposait les outils pour prendre la besace. Un jour, les grands bourgeois de la cité haute s'étaient inquiétés vivement en voyant les "Chevaliers de la Besace" augmenter avec une proportion rapide et prodigieuse. Ces bourgeois ne pouvaient plus ouvrir leurs portes sans une voix chevrotante, sans voir une main sèche et crasseuse se tendre vers eux pour implorer l'aumône. Sur les rues et ruelles, sous le clocher des églises, à la porte des auberges de bon ton, aux abords des boutiques bourgeoises, c'étaient mendiants et mendiantes. On se heurtait sans cesse à leurs guenilles et à leurs besaces, et ces guenilles et besaces devenaient si opiniâtres qu'il fallait ouvrir son gousset si on ne voulait pas voir ces haillons s'attacher à soi. La campagne, pas plus que la ville, n'était exempte de cette population sordide : durant ces années de misères et de famine qu'avaient été les années de la guerre de Sept Ans, les routes avaient été parcourues par des nuées de "quêteux". Et ces quêteux, s'ils étaient quelque peu rebutés, devenaient d'une audace et d'une arrogance qui effrayaient à la fin les paisibles paysans.

Tous ces mendiants, porteurs de besaces, quémandeurs de deniers, larmoyeurs et fureteurs indiscrets, avaient leur siège principal au pied du cap, sous le Fort Saint-Louis. On eût dit qu'ils avaient placé sous la protection des canons du Fort leurs misères et leur faiblesse. Les canons anglais allaient, en cette année 1759, réduire en miettes cette "Cité des Pauvres" et disperser ses habitants. Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur ce

sujet, pourtant très intéressant, parce que nous aurons le plaisir d'y ramener plus tard le lecteur.

Pénétrons dans l'une de ces baraques. Celle-ci, un peu à l'écart des autres, s'appuyait contre la falaise même et paraissait s'aplatir misérablement sous la masse grise et puissante du Fort qui la dominait de cent coudées.

C'était ce jour même où les Anglais étaient apparus en face de l'Ile d'Orléans, et c'était un peu après la tombée de la nuit.

L'unique et basse pièce de l'intérieur était éclairée par une bougie de cire jaune collée sur l'extrémité d'un morceau de bois taillé un peu en forme de bougeoir. Ce bougeoir était placé vers le centre d'une table basse et sale. De chaque côté de cette table et assis sur des escabeaux se trouvaient deux vieillards, un homme et une femme. L'homme avait à sa gauche le bougeoir, à sa droite un coffre de bois de chêne bien lamé de fer et devant lui un tas de pièces d'or et de pièces d'argent. Un peu à l'écart de l'or et de l'argent était un autre tas, mais plus petit, de la monnaie de papier de ce temps.

Autour d'eux et autant que la faible clarté de la bougie pouvait suffire, on réussissait à découvrir l'ameublement misérable de la masure et tout un amoncellement de choses et d'objets de rebut, tels que vieux ustensiles, vieilles ferrailles, outils hors de service, des guenilles et des haillons, bref un peu de tout ce que ramasse de nos jours le chiffonnier.

L'homme, avec ses longs cheveux blancs et sa grande barbe blanche, par la décrépitude de tous ses membres, paraissait avoir atteint quatre-vingt-dix ans pour le moins. La femme, bien que très grisonnante et très ridée, avait un air plus jeune : on ne lui aurait pas donné plus de soixante-dix ans. Lui, comptait une à une les pièces d'or qu'il disposait en rouleaux de vingt pièces; elle, recomptait méticuleusement les vingt pièces, les roulait dans un morceau d'étoffe, puis les plaçait précieusement dans le coffre.

Et tous deux, à voix basse et geignante, faisaient le compte après que chaque rouleau avait été déposé dans le coffre.

Après les pièces d'or, ce fut le tour aux pièces d'argent. Ces deux êtres paraissaient prendre un plaisir puissant à faire ces additions, à remuer de leurs doigts grêles et crochus ces pièces de métal qui rendaient un son divin à leurs oreilles. Toute leur existence passée et à venir, toute leur joie, tout leur bonheur étaient là dans cette fortune qu'ils avaient amassée sou à sou à quémander pendant quarante ou cinquante ans. Ils n'avaient vécu, en se privant de tous biens et de tous plaisirs, que pour amasser cet or, comme si cet or pouvait les nourrir, comme s'ils allaient pouvoir l'emporter dans l'autre monde pour en jouir!

Nous ne saurions dire combien de temps ces deux avares avaient dépensé à compter cette fortune, à la tripoter de leurs doigts, à s'en réjouir la vue et l'esprit; mais enfin le dernier rouleau fut additionné et placé dans le coffre qui se trouva presque plein.

Il était passé huit heures du soir.

—Eh ben! ma vieille, fit le vieux en soupirant avec contentement, nous avons tout ce qu'il faut pour s'en retourner en France et y vivre tranquilles comme de bons bourgeois!

Ah! voilà donc quel avait été le but de ces deux miséreux : vivre comme de bons bourgeois! Quelle affreuse moquerie! Ils oubliaient qu'ils avaient vécu en gueux et qu'ils allaient mourir de même! Ils oubliaient que la mort, à l'âge où ils étaient arrivés, leur tendait les bras! Ils demeuraient tellement fascinés par la vue de l'or et par le sentiment des jouissances qu'il pouvait leur procurer, qu'ils s'égaraient dans la chimère!

Et la femme de répliquer avec un sourire atroce :

—Oui, vieux, nous possédons trente-deux mille louis!

Les yeux de la vieille étaient encore tout jaunes de la couleur des louis d'or.

—Tu oublies, vieille, reprit le vieillard les mille louis que nous a promis le capitaine Vaucourt pour les bons soins que nous avons donnés à son enfant, ce qui fera bien les trente-trois mille!

—On ne les a pas encore, vieux.

—On les aura, puisqu'il les a promis.

—Eh ben, puisque tu le veux... N'empêche que je trouve drôle qu'il nous ait donné seulement cent livres de suite; quand on veut donner mille louis, on les donne, on ne les promet pas!

—Mais tu sais bien, pauvre vieille, qu'on ne porte pas comme ça mille louis sur soi! Est-ce qu'on les porte nous?

—Tu as peut-être raison, soupira la femme. Tout de même ce capitaine Vaucourt ne me revient pas, et l'on aurait dû exiger de suite les mille louis.

—Je ne dis pas le contraire. Mais à présent que la chose est faite, il faudra bien attendre qu'il revienne, demain comme il a dit. Et, en attendant, il faut mettre notre fortune à l'abri des voleurs et des Anglais surtout.

—Ah! oui, des Anglais surtout! répéta la vieille femme, avec un regard farouche dans une direction qui pouvait être l'Ile d'Orléans.

Le vieux se leva.

—Tu vas m'éclairer, dit-il à sa femme.

Elle prit le bougeoir.

Lui, alla dans un coin choisir une bêche dans un tas de vieux outils, revint à la table, prit le coffre et dit encore :

—Ouvre la trappe!

La femme obéit.

Chose curieuse, ce vieillard décrépit manifestait encore une force prodigieuse à le voir porter presque sans effort ce coffre lourd de pièces d'or et d'argent.

Il jeta la bêche dans le trou de la cave et avec le coffre il s'engagea dans l'escalier vermoulu et craquant qui y conduisait. La femme suivait élevant la bougie pour éclairer la descente.

En bas, sur un sol humide, le vieillard déposa son coffre et commanda à la femme.

—Referme la trappe!

Elle obéit encore docilement. Elle laissa retomber doucement le panneau, puis elle vint

s'asseoir, avec la bougie en ses mains, sur la dernière marche de l'escalier.

Le vieillard saisit la bêche et commença à creuser un trou.

Ce travail dura vingt minutes environ. Le coffre fut enveloppé dans une pièce de grosse toile fortement goudronnée, puis déposé dans le trou. L'homme, un peu essoufflé, se mit à rejetter la terre dans le trou et sur le coffre.

Alors seulement la femme parut soupirer avec soulagement, la bougie trembla dans ses mains : c'était la joie et la tranquillité qui revenaient après l'inquiétude. Maintenant que la petite fortune était sous terre, à l'abri de tous les regards cupides, elle respirait librement.

Mais le vieillard n'avait pas jeté trois pelletées de terre pas-dessus le coffret que, là-haut, un poing rude frappa soudain dans la porte de la masure.

La femme bondit d'effroi.

L'homme tressaillit, interrompit son travail et écouta.

Le silence planait partout.

—On a frappé, dit-il.

—Oui, répondit la femme.

—Si c'était le capitaine Vaucourt qui revenait?...

—Si s'étaient des voleurs!... fit la femme avec épouvante.

—Ou si c'étaient des Anglais!

Le même poing rude frappa encore, mais plus longuement et plus durement.

L'homme échappa sa pelle et grimpa rapidement et lestement l'escalier. Il appliqua sa bouche à un interstice de la trappe et demanda, en exagérant le tremblotement de sa voix cassée :

—Qui frappe ainsi à ma porte?

Du dehors une voix nasillarde et forte commanda :

—Ouvrez, père Raymond!

Le vieux se tourna vers sa femme qui demeurait toute tremblante au bas de l'escalier.

—Qui ça peut bien être, je m'demande? dit-il à voix étouffée.

—C'est un personnage qui nous connaît, puisqu'il a dit "père Raymond".

—Alors, ça doit être un ami... une connaissance...

—Demande-lui son nom, vieux.

Le vieillard éleva la voix et demanda :

—Qui êtes-vous, vous qui prononcez mon nom?

—Je suis un compère du bon vieux père Croquelin!

—Ah!... vous avez dit le père Croquelin!...

Le vieillard se pencha vers sa femme et demanda :

—Que penses-tu? Faut-il aller ouvrir et savoir ce que c'est?...

—Ben sûr, du moment qu'il s'agit du père Croquelin. Mais faudra pas laisser la trappe ouverte, parce qu'on pourrait avoir des soupçons qu'on possède quelque chose!

—T'as raison. Montons!

Le vieux gagna l'avant-dernière marche et souleva doucement et sans bruit le panneau de la trappe. Sa femme monta après lui et alla s'asseoir à la table après y avoir déposé le bougeoir.

La trappe ayant été refermée, le vieillard alla ouvrir sa porte.

Une terrible silhouette humaine se dessina à ses yeux... si terrible que le maître de la baraque ébaucha un geste d'épouvante, jeta un cri d'effroi et se recula avec horreur. La vieille, à son tour, se dressait de frayeur et lançait une clameur perçante.

Un sourd ricanement répondit à ces cris. Puis un étrange individu pénétra dans la bicoque et referma doucement la porte.

—Etrange!... avons-nous dit?

En effet.

D'abord c'était une sorte de colosse par la taille géante, car pour entrer dans la masure il vait dû dans la porte ployer cette taille énorme. Son visage et ses mains étaient tout noirs de fumée ou de charbon. Etait-ce un charbonnier?... Sa tête n'était pas couverte, que par de longs cheveux ébourriffés, mouillés, à demi brûlés. Les vêtements du géant n'étaient plus que des lambeaux déchirés, roussis et dégouttants d'eau, comme si ces vêtements ou ces lambeaux avaient été placés dans un brasier ardent pour être ensuite retirés du brasier et trempés dans une cuve d'eau. Et cet être bizarre ricanait...

L'apparition était si effrayante, si fantastique, que le vieux mendiant s'écria après la première crise d'effroi :

—Etes-vous le diable et sortez-vous de l'enfer?

—Je ne suis pas le diable, père Raymond, se mit à rire le visiteur, rassurez-vous ainsi que votre fidèle compagne; mais, tout de même, je sors bien de l'enfer!

—Vous sortez de l'enfer! fit comme un écho assourdi la voix du vieux mendiant, qui jeta un regard éperdu vers sa femme.

Celle-ci venait de faire un rapide signe de croix pour murmurer en joignant les mains :

—Bonne Vierge du ciel, protégez-nous!

—Mais comment se fait-il que vous me connaissez? interrogea le mendiant en maîtrisant un peu sa frayeur.

—Je vous l'ai dit : par le père Croquelin qui vous connaît. Or, je suis un ami du père Croquelin.

—Etes-vous un mendiant aussi?

—Pas toujours. Mais ce soir, oui : je viens mendier un enfant!

—Un enfant! s'écria la mère Raymond étourdie.

—Qui s'appelait, répliqua le personnage, Adélard Vaucourt.

—Adélard Vau...

La voix manqua tout à fait au vieux mendiant qui, tremblant, se laissa choir sur un siège près de la table.

—Et moi, continua le visiteur, je m'appelle Laurent-Martin Flambard.

—Flambard!... (1)

Avec ce nom à peine balbutié le mendiant bondit, se dressa, fit entendre un cri terrible

---

(1) Voir "La Besace d'Amour" et "La Besace de Haine" parus dans la même collection, envoyés chacun franco par la poste contre 30c.

et se jeta à plat ventre sur le plancher, face dans la poussière et demeura frissonnant.

A ce nom de Flambard, la vieille femme s'était hâtivement accroupie sous la table.

Le spadassin partit d'un grand éclat de rire.

—Eh bien! demanda-t-il quelque peu étonné des gestes de ces gens, me direz-vous quelle frousse vous prend?

Le père Raymond releva un peu la tête et bégaya :

—Ah! si vous n'êtes pas le diable, comme vous le dites vous-même, tout de même le père Croquelin nous a assurés que vous étiez sorcier, ce qui revient pas mal au même!

—Le père Croquelin m'a calomnié, pauvre vieux, sourit Flambard. Vous voyez bien que je suis un homme comme les autres.

Un homme comme les autres!...

Le vieux et la vieille se relevèrent à demi et se prirent à le considérer avec un air fort douteux.

Ah non! il n'avait pas certes l'air d'un homme comme les autres!...

Ils avaient bien entendu parler de ce fameux Flambard et de sa terrible rapière, mais ils ne l'avaient jamais vu. Or, ils le voyaient maintenant... Il est vrai qu'il n'avait pas à ce moment de rapière à son côté ou en sa main, mais il avait un air bien autrement terrible!

—Mais d'où venez-vous tout de même? demanda encore le mendiant en se remettant debout, exemple qu'imita sa femme.

—Je vous l'ai dit, je reviens de l'enfer! Oh! ajouta-t-il en ricanant lugubrement, vous ne saviez pas qu'il existait un enfer, père Raymond? Moi, j'en doutais également malgré le saint Evangile. Eh bien! à présent j'y crois, je l'ai vu, je m'y suis brûlé à mon soûl, j'ai piétiné dans ses flammes ardentes, et, par les deux cornes de satan! je me demande encore comment je m'en suis échappé! Voyez...

Il montrait ses mains brûlées et ses vêtements en lambeaux et roussis par le feu.

—Si nous voyons!...

Et le vieux mendiant regarda sa femme avec des yeux pleins de folle épouvante, sa femme qui oscillait d'horreur et ne cessait de se signer chaque fois que parlait Flambard d'enfer, de diable et de feu.

—Et à présent que vous savez mon histoire, père Raymond, reprit Flambard, dites-moi où est l'enfant, car je ne le vois pas ici.

—L'enfant?...

Le père Raymond laissait voir une surprise extrême.

—Que signifie cet air surpris? demanda sévèrement le spadassin. Vous gardiez ici un enfant volé, l'enfant du capitaine Jean Vaucourt. Or, le capitaine m'envoie le chercher.

—Il vous envoie le chercher!...

Le vieux regarda encore sa femme avec hébétement. Elle, demeurait muette et stupide : muette de surprise, stupide de terreur.

Flambard marcha au mendiant, lui posa une main lourde sur l'épaule et commanda sur un ton menaçant :

—Répondez : où est l'enfant?

—Mais... bredouilla le vieux qui ployait sous la main pesante de Flambard, l'enfant... il est parti!

—Parti!... cria le spadassin.

—Depuis le crépuscule... trois ou quatre heures au plus!

—Qui est venu le chercher?

—Mais... son père... le capitaine!

Flambard fit entendre un sourd grondement.

—Ah! le capitaine est venu... il y a quatre heures!

Et, pirouettant soudain sur ses talons, il s'élança vers la porte, se jeta contre, l'enfonça, sortit comme une rafale...

—Si c'est pas le diable, ce Flambard, murmura tout ébahi et tout consterné à la fois le père Raymond en considérant sa porte brisée, c'est pour sûr un sorcier!...

Et, pour la centième fois peut-être, la vieille mendiante fit le signe de croix.

III

CHEZ JEAN VAUCOURT

Flambard, comme un fou, sinon comme un démon sorti de l'enfer, courait vers la haute-ville. Il bousculait passants, gardes, sentinelles. Il passait comme une ombre fantastique en la ville obscure où l'on ne pouvait se guider sûrement qu'à l'aide d'un falot. Cette nuit-là, on ne pouvait découvrir par toute la cité qu'une demi-douzaine de réverbères; et encore ces réverbères qu'on avait allumés répandaient une si faible lumière, que cette lumière ne ressemblait tout au plus qu'à un feu de bougie. Mais Flambard paraissait doué de l'oeil du chat ou du flair de la taupe, il courait par les rues et ruelles aussi sûrement qu'en plein jour.

Il arriva, tout en sueurs, rue Saint-Louis et violemment heurta la porte de Jean Vaucourt.

Ce fut le père Croquelin qui vint ouvrir.

L'ancien mendiant faillit tomber sur le dos en apercevant l'apparition fantastique que présentait l'image de Flambard à cet instant.

Mais vu que le spadassin n'avait pas le temps des explications apparemment, il passa comme un bolide sur le corps du père Croquelin, enfonça une porte et disparut. Le père Croquelin, qui avait cru avoir affaire à une bête fauve, se releva vivement et alla se fourrer sous le divan du vestibule.

La porte que Flambard venait d'enfoncer était celle de ce petit salon que nous connaissons, et dans lequel il trouva Jean Vaucourt en compagnie d'Héloïse de Maubertin, sa femme, et de Marguerite de Loisel.

Les deux femmes avaient jeté un cri d'indicible émoi.

Le capitaine s'était élancé vers le spadassin.

—Vous!... s'écria-t-il stupéfait. Nous vous avions cru mort!

—Je l'étais, capitaine... oui, j'étais bien mort en effet, mais je suis ressuscité!

Héloïse, avec des yeux égarés fixés sur la silhouette affreuse de Flambard, reculait vers la porte du réfectoire en manifestant une grande terreur.

Marguerite essaya de la rassurer.

—N'ayez pas peur, Héloïse, c'est notre ami... Flambard!

Le spadassin s'inclina devant la jeune femme, disant :

—Pardon! madame, si je suis entré un peu brusquement.

Il considéra Héloïse avec une nouvelle surprise et, regardant le capitaine, demanda à voix basse :

—Elle ne me reconnait donc pas?

—Non! répondit par un geste négatif et avec un air découragé le capitaine Vaucourt.

Héloïse, après avoir regardé le spadassin assez longtemps et comme avec horreur, dit à Marguerite d'une voix étouffée :

—Jean ne vient donc pas me retrouver ici?

—Oui, il va venir, répondit Marguerite.

—Et il va ramener mon petit Adélard?

—Oui, Héloïse, il va vous le ramener.

Jean Vaucourt murmura à l'oreille de Flambard, qui esquissait une mimique de profonde stupeur :

—Comme vous le pouvez constater, mon ami, elle est tout à fait folle!

—Oui, en vérité. Et pourtant, chose curieuse, la jeune femme paraissait reconnaître Marguerite de Loisel.

Elle dit avec un air de grande lassitude :

—Chère Marguerite, je suis bien fatiguée... conduisez-moi à ma chambre!

Puis elle jeta encore un regard perçant et effarouché vers Flambard et demanda d'une voix craintive :

—Quel est cet homme? Que vient-il faire ici? Est-ce un mendiant? Voyez ses vêtements, son visage et ses mains! Ne serait-ce pas plutôt un charbonnier?

—Je vous l'ai dit, chère Marguerite, c'est notre ami Flambard!

—Flambard!... murmura la jeune femme en hochant la tête.

Puis, comme le spadassin continuait de la regarder avec persistance, elle détourna les yeux en frissonnant, saisit une main de Marguerite et, l'entraînant, cria :

—Allons-nous-en, Marguerite, cet homme me fait peur! Oui, j'en ai peur... j'en ai peur!

Jean Vaucourt fit un geste à Marguerite de Loisel en lui chuchotant :

—Conduisez-la à sa chambre, mademoiselle, pour qu'elle se repose un peu!

Marguerite quitta le petit salon avec la jeune femme, qui disait encore :

—J'ai peur de cet homme, Marguerite... allons-nous-en!

Après la sortie des deux femmes, le capitaine se laissa choir sur un fauteuil et murmura, accablé :

—Flambard, je suis bien malheureux!

—Malheureux? Je crois bien, répondit Flambard. Mais il importe de chasser les désespoirs et les découragements, mon ami, car plus que jamais il faut lutter. Aujourd'hui, l'heure devient effrayante : nous n'avons plus seulement les ennemis du dedans à combattre, nous avons les Anglais qui, nul doute, se préparent à l'attaque de la ville. Il faut lutter encore, capitaine... il faut lutter toujours!

—Ah! lutter... quel plaisir, quel bonheur j'y trouverais, si j'avais encore ma femme et mon enfant!

—Votre enfant! cria Flambard. Ne l'avez-vous pas?

Le capitaine regarda le spadassin avec étonnement.

—N'êtes-vous pas allé le réclamer à ce mendiant de la basse-ville, le père Raymond?

—Non, je n'ai pas eu le temps d'y courir. J'avais ma pauvre Héloïse à garder. Après l'incendie de la maison de Bigot, j'ai emmené ma femme ici et j'ai envoyé le père Croquelin chercher Marguerite de Loisel à l'Hôpital-Général. Marguerite n'a pu venir avant ce soir. Elle est ici depuis une heure à peine. N'avez-vous pas vu une voiture à la porte?

—Non, je n'ai pas remarqué.

—Eh bien! Marguerite va emmener Héloïse à l'Hôpital et la soigner. Elle pense que ma pauvre femme reviendra à la raison.

—Je le souhaite, pauvre Héloïse! soupira Flambard. Ainsi donc vous n'êtes pas allé chez le père Raymond?

—J'allais m'y rendre après le départ d'Héloïse pour l'Hôpital.

—Eh bien! n'y allez pas, c'est inutile. J'en reviens, et votre enfant n'est plus là.

—Que dites-vous, Flambard? Mon enfant n'est plus chez ce père Raymond? Ah! allez-vous m'apprendre un nouveau malheur?

—Capitaine, répliqua Flambard avec une sourde colère, nous sommes pris dans un terrible complot, et nous sommes en train de jouer une partie dans laquelle nous ne tenons pas les meilleures cartes. Nos ennemis semblent avoir en mains tout l'atout : car une personne que je ne connais pas et que je ne soupçonne même pas s'est présentée chez le père Raymond en votre nom, et cette personne a réclamé et emporté l'enfant.

—Elle a emporté l'enfant!...

—Et, à entendre le père Raymond, il faut croire que cet homme s'est présenté comme étant Jean Vaucourt lui-même.

—Oh! si cet homme était Bigot! s'écria le capitaine en se levant avec une furieuse énergie.

—Non, ce n'est pas Bigot. Car Bigot est trop connu du peuple, car Bigot ne fait pas ces sortes de besognes lui-même, il a des agents pour les exécuter.

—Mais alors que penser et que faire surtout?

—D'abord, je pense qu'il n'y a rien à craindre pour la vie de l'enfant, car personne, pas même nos plus cruels ennemis, n'a d'intérêt à tuer ce petit enfant. Que faire ensuite?... Il n'y a qu'à nous mettre à sa recherche. Je vais retourner chez le père Raymond et me faire donner une description de l'homme qui lui a réclamé votre petit. Avec cet indice, si l'on peut appeler si peu un indice, je pourrai me guider.

—Merci, mon ami, j'ai confiance en vous. Mais dites-moi donc, vous que je croyais mort, dites-moi quelle aventure extraordinaire vous avez passé?

—Une aventure si extraordinaire, sourit Flambard, qu'elle me paraît folle et invraisemblable. Je me demande encore d'où je reviens exactement. J'en suis encore si ahuri que je

ne suis pas certain de ne pas rêver. Jamais en ma vie je n'avais vu la mort me prendre, me saisir, m'étouffer dans ses bras, m'emporter! Aujourd'hui... Est-ce bien aujourd'hui, ou hier, ou...?

—Oui, c'était aujourd'hui, dans la matinée, sourit Jean Vaucourt.

—Bon, je me rappelle, sourit Flambard à son tour. Au fait, je n'ai pas eu le temps de rappeler encore tous mes souvenirs. Mais il est une chose qui ne me sort pas de l'esprit, une chose qui m'obsède : je ne croyais pas qu'on pouvait échapper à la mort une fois qu'elle nous avait happés à la gorge et au coeur; non, je ne croyais pas que c'était possible! Et encore, je ne croyais pas... il m'était impossible d'admettre qu'il y eût un enfer, et maintenant je sais, je suis certain que cet enfer existe!

—Vraiment? fit Jean Vaucourt, étonné.

—J'y ai passé... je m'y suis vu démon moi-même... un autre démon m'y accompagnait! Et puis, était-ce réminiscence de ces contes bleus de nos anciens qu'on me narrait dans ma jeunesse?... il me semble que j'ai quelque peu erré sur les bords du Styx, que j'y ai même plongé jusqu'au cou, que j'ai bu un tant soit peu de ses ondes noires et nauséabondes, que j'ai même, avec ce démon qui m'accompagnait...

Jean Vaucourt, malgré les malheurs qui le frappaient, ne put s'empêcher de sourire à voir l'image humoristique de Flambard et il l'interrompit pour demander :

—Ce démon... n'était-ce pas Caron qui vous accompagnait?

—Hein! ce passeur... ce nocher des enfers? Non... ou, si c'était lui, l'animal, il avait pris pour la circonstance la figure d'un ancien garde de ce gueux de Lardinet que j'ai naguère dépêché à Satan, mais que je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer durant mon séjour dans cet enfer d'où j'arrive.

—Ce garde, dit Jean Vaucourt, n'était-ce pas Verdelet?

—Tiens! dit Flambard avec un air surpris, vous l'avez donc rencontré aussi?

—J'étais là quand il vous a attaqué de sa rapière, et lorsque...

—Par les deux cornes de Lucifer! s'écria le spadassin en se frappant le front, ai-je perdu une moitié de ma cervelle et prêté l'autre à ce chien de Verdelet?

Il se mit à tâter sa tête et s'aperçut qu'une partie de ses cheveux manquait.

—Par le diable! qu'est-ce cela?

Marguerite de Loisel, après avoir fait coucher Héloïse, rentrait dans le salon à cet instant.

—En vérité il me manque une partie de ma tête! reprit-il.

Et la figure de Flambard présentait un étonnement si drôlatique, que Jean Vaucourt et Marguerite ne purent comprimer un éclat de rire.

—Hein!... fit le spadassin peut-être plus étonné encore par ce rire soudain du capitaine et de Marguerite.

La jeune fille indiqua une glace à Flambard, disant dans un hoquet de rire :

—Voyez-vous...

Flambard s'approcha de la glace. Durant quelques secondes il n'eut pas l'air de se reconnaître. Puis, tout à coup et tel un coup de tonnerre qui retentit, il poussa un terrible éclat de rire.

—Ha! ah! ah!... je comprends bien à présent l'épouvante qui a failli assassiner le père Raymond et sa moitié. Ils m'ont demandé si j'étais le diable?... J'en ai bien l'air! A moins que je ne sois l'un des chauffeurs de ce Lucifer que le diable étripe et écorne! Par mon âme! je ne suis plus Flambard! Et mon vêtement... est-il un peu déchiqueté? Du diable! si j'y comprends la moindre chose!...

—Faites-nous le récit de votre aventure, dit le capitaine pendant qu'Héloïse se repose; car bientôt elle partira pour l'hôpital avec mademoiselle Marguerite.

—Si vous permettez, j'irai auparavant me débarbouiller un peu et mettre un autre vêtement.

—Je vous conduis à votre chambre, dit Vaucourt, si mademoiselle Marguerite veut bien nous excuser.

Marguerite se borna à sourire avec un geste d'assentiment, et les deux hommes sortirent du salon.

Au bout d'une demi-heure le spadassin reparut, lavé, nettoyé, les cheveux coupés, et vêtu d'un costume tout neuf de grenadier. Disons-le ici encore une fois, durant longtemps en France, Flambard avait fait partie d'un régiment de grenadiers du roi que commandait le comte de Maubertin.

Et pour finir la toilette du spadassin, Jean Vaucourt lui avait prêté une longue et solide rapière.

Et voici la narration qu'il fit de son aventure.

IV

LE SOUTERRAIN

On n'a pas oublié comment, en un récit antérieur intitulé La Besace de Haine, Flambard avait vu le plancher s'ouvrir sous ses pas en la maison de l'intendant Bigot, après qu'une corde déroulée par une main invisible s'était enroulée autour de son cou, corde que le garde Verdelet avait rapidement ajustée. Mais non si rapidement que Flambard, qui venait d'échapper sa rapière, n'eût eu le temps de saisir le garde par un bras et de l'entraîner avec lui dans un abîme de feu — l'enfer peut-être! — en lequel il tombait.

Cela n'avait duré ce que dure un éclair, puis deux portes avaient glissé dans les murs et s'étaient refermées, juste au moment où Héloïse de Maubertin venait de trancher la corde, qui s'était enroulée au cou du spadassin, avec la rapière même de ce dernier.

Et, alors, que s'était-il passé de l'autre côté de cette porte? Voici :

Flambard, entraînant Verdelet avec lui, était tombé dans un brasier ardent.

D'abord, au contre-coup que subit le spadassin au bout de la corde, il perdit presque le

sens de la vie : il échappa Verdelet, qui venait de pousser un cri terrible, et saisit son cou...

A la seconde même il sentit la corde lâcher... Héloïse venait de la couper, sans quoi notre ami aurait été suspendu au-dessus des flammes, et il aurait été grillé comme dindon à la broche.

Flambard tomba donc sur un bûcher, du moins il le pensa. Sur la seconde même il ne perçut que flammes rouges qui hurlaient, se tordaient et le brûlaient horriblement. Il piétinait sur des braises et des charbons ardents qui, en brûlant la plante de ses pieds, semblaient lui souffler leur feu jusqu'en la petite moelle de ses os. Et ses cheveux grésillaient, son nez chauffait et se rosissait à l'extrême, ses paupières fondaient sous les flammes, ses yeux tournaient au blanc, sa bouche avalait des flammes, et ses doigts avaient l'air de se fendre sous l'action de la chaleur intense. Bref, il sentait qu'il était tombé en enfer! Mais était-ce bien pour l'éternité?... Il en douta un peu, quand il sentit la mort l'envahir...

Si Flambard fût tombé à l'eau, comme tout autre mortel il eût cherché une planche de salut... un objet flottant quelconque pour s'y agripper et se tirer de la noyade. Or, étant descendu dans un gouffre de feu et de flammes, il chercha un objet... une planche de salut pour se sauver de la brûlade.

A l'instant où ses pieds touchaient le lit de charbons rouges, il sentit un corps quelconque frôler ses jambes. Il plongea ses deux mains dans les flammes et saisit quelque chose... un être quelconque qui semblait ramper dans ce brasier, et Flambard pensa que c'était un pied... le pied d'un homme probablement ou d'un démon! N'importe! il serra ce pied, cette planche de salut... A la même minute une porte ou un panneau s'ouvrait... Le brasier rugit affreusement, les flammes sifflèrent et parurent soulever notre héros et l'emporter dans l'espace. Il serra plus fort le pied... il serra avec l'énergie du désespoir, et il vit un corps humain se glisser par la porte... un trou dans lequel il fallait passer à quatre. Flambard suivit le pied qu'il tenait, et à son tour il se trouva dans ce trou qu'il franchit. Il se trouva hors du brasier... mais il n'en brûlait pas moins. Il lâcha le pied, et il aperçut une silhouette humaine toute en flammes grimper une courte échelle appliquée à un mur de pierre et disparaître. Il entendit que cette silhouette humaine venait de plonger dans de l'eau. A son tour le spadassin se rua à l'échelle, et, la seconde d'après, plouque! il venait de plonger dans l'eau d'un réservoir ou d'une citerne. Et alors il ressentit un tel bien-être qu'il fut tenté de rester là tranquillement le reste de ses jours! De fait, il y avait là huit à dix pieds d'eau et rien de plus facile que d'y rester.

Mais Flambard venait de voir la même ombre humaine remonter précipitamment sur le bord du réservoir et sauter en bas du mur à l'extérieur. La curiosité poussa notre ami à reconnaître cet être humain. D'un bond prodigieux il sauta par-dessus le mur de la citerne et tomba sur un individu qu'il reconnut pour Verdelet. Celui-ci, tombé sur les dalles de la cave, se relevait pour s'enfuir.

—Attends un peu, mon ami, lui dit Flambard en le saisissant au collet; puisqu'il a été convenu que nous devions partir ensemble pour ce voyage dans les enfers, il est juste et naturel que nous l'achevions de compagnie. Néanmoins, si ma compagnie te déplaît le moins du monde, je te refourre corps et âme dans cette magnifique fournaise!

Ce disant, Flambard poussa le malheureux Verdelet dans la porte ouverte d'une immense fournaise en laquelle des flammes ardentes hurlaient. C'était, comme Flambard le vit, la fournaise en laquelle il avait été précipité.

—Non! non! cria Verdelet en se débattant avec fureur.

Les chairs à demi brûlées, il ne semblait pas tenir à refaire la terrible expérience.

—Tu ne veux pas? ricana Flambard. C'est bien. En ce cas, montre-moi le chemin qu'il faut suivre pour sortir d'ici, puisque tu sembles connaître si bien les aîtres.

—C'est bien, suivez-moi! Et vite... sinon dans cinq minutes il sera trop tard, car toute la maison va s'effondrer sur nos têtes.

—Bon, je te comprends, répliqua Flambard. Mais c'est à toi de faire vite, moi je suis.

Verdelet tourna à gauche du réservoir, enfila un couloir au bout duquel il monta quatre marches de pierre et ouvrit une porte. Cette porte donnait dans une salle basse des sous-sols, et, à voir quantité de barriques et de futailles rangées le long des murs, Flambard comprit que c'était là la cave à vins de l'Intendant. Et comme il s'était arrêté pour examiner d'un regard ébloui ces magnifiques futailles, Verdelet lui cria d'une voix qui sonnait la folie :

—Vite... nous n'avons plus qu'une minute ou deux, venez!

—Mettons que nous avons deux minutes, mon ami, répliqua tranquillement Flambard. Or, attendu que je viens d'attraper une formidable suerie, il est de toute justice que je prenne l'une de ces deux minutes pour me rafraîchir l'intérieur, après m'être rafraîchi l'extérieur.

Et notre ami s'approcha d'une barrique fort ventrue juchée sur un chevalet, en tourna la cannette, mit sa bouche sous l'ouverture et but à longs traits d'un vin exquis qui lui remit au coeur comme un élixir de vie, après s'être dans la fournaise ardente soûlé d'un élixir de mort.

—Bien, dit-il en regardant Verdelet, tremblant, noir de fumée et de charbon, brûlé, dégouttant d'eau, ce vin m'a retrempé! Tu n'en veux pas?... Non?... Tant pis!

Et Flambard, laissait la cannette couler, suivit Verdelet qui traversa la salle au pas de course. Au bout de cette salle, on tomba dans un passage court et sombre qui était fermé par une porte de fer. Le garde ouvrit cette porte et il s'engagea aussitôt dans un escalier qui donnait dans une noirceur d'encre.

—Refermez la porte! dit-il au spadassin.

Celui-ci obéit.

Mais en lâchant le bouton de la porte il perdit l'équilibre et dégringola l'escalier qui comptait une dizaine de marches. Si Verdelet n'eût

été rendu au bas de cet escalier pour amortir, sans le vouloir bien entendu, la chute de Flambard, celui-ci se fût assommé sur la pierre. Mais il avait eu la bonne fortune de rebondir contre Verdelet qu'il avait seulement saisi, et ne s'était fait aucun mal; il avait seulement risqué de casser quelque chose au pauvre garde qui, à cette minute, valait bien peu de chose comme mortel.

—Merci, mon ami, dit Flambard, de m'avoir servi de marchepied. Ce n'est pas précisément ma faute si je descends un peu vite, depuis quelques minutes je me sens muni d'une paire d'ailes.

—Ici, souffla Verdelet, nous sommes en sûreté.

—A la bonne heure. Mais il y fait peu clair, avoue-le, on y voit à peine la longueur de son nez! Et encore suis-je bien sûr de voir l'extrémité de mon nez? N'importe! Et où sommes-nous ici, cher ami?

—Dans un souterrain.

—Dans un souterrain! répéta Flambard comme un écho ahuri. Tu ne me dis pas!

—Ce souterrain débouche dans des taillis sur le bord de la rivière Saint-Charles.

—Oh! oh! s'écria Flambard intéressé, j'étais bien loin de m'imaginer qu'il existât des souterrains dans cette bonne cité de Québec! Sommes-nous donc revenus au bon temps du régent de France, alors que tout Paris était creusé de souterrains? Alors que pas une demeure de ces grands et nobles seigneurs de la Cour n'eussent en leurs sous-sols pourvus de souterrains, de caves secrètes, d'oubliettes, et de toutes ces bonnes choses qui vous mettent la petite mort dans le coeur?

—Ce souterrain, reprit Verdelet, passe sous les murs de la ville, traverse le faubourg et descend vers la rivière, comme je vous l'ai dit; seulement, pour en suivre la voie il faut s'y connaître un peu à cause d'obstacles qui s'y trouvent.

—Ah! ah! dit Flambard. Et qui a fait creuser ce beau souterrain?

—Monsieur l'intendant. Il l'a fait creuser par cas où, un jour, la ville serait prise d'assaut par les Anglais.

—Bon, je comprends, sourit Flambard. Monsieur l'intendant se ménageait une issue pour s'échapper.

—Lui et ses amis, compléta Verdelet.

—Parbleu! Et son argent aussi, naturellement? fit placidement Flambard.

—Naturellement, oui.

—Bon, bon, très ingénieux ce bon monsieur Bigot! Maintenant, mon ami, reprit Flambard, puisque tu connais ce souterrain et attendu que nous n'avons pas un luminaire pour éclairer notre marche, va le premier et guide-moi!

Les deux hommes se remirent en marche. Flambard remarqua que ce couloir sous terre était bas, tortueux et très étroit. Si étroit qu'en étendant les bras à demi seulement, il touchait aux parois. Et puis il était obligé de se courber pour ne pas heurter sa tête aux pierres rugueuses de la voûte. Ce souterrain lui rappela le passage secret que lui avait fait suivre Deschenaux au Palais de l'Intendance pour le conduire sur la trappe d'une oubliette, trappe que l'intendant Bigot avait fait jouer sous ses pieds.

A ce souvenir notre héros frissonna. Mais ici, dans ce souterrain, il ne redoutait pas les trappes et les oubliettes. Mais n'empêche qu'il demeurait sur ses gardes.

—Au moins, dit-il à Verdelet en ricanant, tu m'assures qu'il ne se trouve pas dans ce joli souterrain de trappe à renard?

—Non, soyez tranquille. Mais il y a à mi-chemin un ruisseau à franchir, mais un ruisseau profond, un torrent au fond duquel il ne ferait pas bon de tomber.

—Bah! s'écria Flambard avec indifférence, serait-il fleuve, mer, que nous le passerons, mon ami. Il se pourra peut-être que nous prenions un second bain, mais quel mal cela nous fera-t-il, attendu que nous sommes encore tout trempés comme des rats muskés. Et puis, quand on a voyagé à travers les fournaises de M. l'intendant, il n'y a pas de mal, que je sache, à voyager quelque peu à travers ses citernes et ses torrents!

Et Flambard se mit à ricaner longuement.

Verdelet marchait lentement et avec précautions. Le chemin était raboteux et plein de trous. A chaque pas il était à craindre de buter, de tomber, de donner de la tête contre les parois et s'assommer du coup.

Après une bonne heure de marche, Flambard tressaillit en entendant un sourd grondement qui semblait partir de sous ses pieds mêmes.

—Qu'est-ce cela? demanda-t-il.

—C'est le torrent, répondit Verdelet, nous y arrivons.

A cet instant le spadassin fit un faux pas. Il étendit les mains pour chercher un appui. Sa main gauche toucha la paroi, et cette paroi lui parut si polie et si lisse qu'il ne put s'empêcher de tressaillir. Sa main ne touchait plus les aspérités qu'elle avait sans cesse senties aux murailles du souterrain. Il tâtonna rapidement et comprit que cette surface lisse était une porte de fer.

—Oh! oh! se dit-il, serait-ce une porte ouvrant sur un autre souterrain qui, décidément, commence à m'intéresser très fort?

Saisi de curiosité, il aurait voulu s'assurer de la justesse de son hypothèse, mais il lui fallut suivre Verdelet qui avançait toujours.

Il pensa :

—Par satan! je serais désireux de visiter à loisir ce souterrain, j'y reviendrai peut-être!

Verdelet cria :

—Attention! Ici se trouve le torrent. Pour le franchir il faut passer sur deux poutres jetées en travers. Comme vous le devinez, ricana Verdelet, ce n'est pas le Pont-Neuf!

—N'importe, passe! répliqua rudement Flambard.

Il entendait une eau mugir au fond d'une gorge profonde. Du pied il tâta pour localiser les deux poutres. Verdelet venait de franchir l'abîme.

—Est-ce large? interrogea le spadassin.

—Vingt pieds au plus, répondit de l'autre côté le garde.

Vingt pieds, dans une obscurité pareille, à franchir sur deux poutres vermoulues et glissantes suspendues au-dessus d'un précipice

qui semblait bien avoir trente ou quarante pieds de profondeur, ce n'était pas absolument chose facile et agréable. Mais bah! Flambard en avait vu bien d'autres.

Il s'engagea sur les poutres. Il s'aperçut que ses pieds glissaient. Il fut pris d'un léger vertige...

—Par les deux cornes de satan! murmura-t-il, vais-je m'évanouir pour si peu?

A la minute même un étrange filet de lumière traversa le souterrain, rayant l'obscurité d'une blancheur terne. Ce jet de clarté sembla venir derrière le spadassin. Il vit distinctement l'abîme sous lui, les deux poutres qui formaient pont et, de l'autre côté, le garde qui l'attendait. Profitant de cette clarté imprévue, il fit un saut énorme et franchit le gouffre. Il était temps : le souterrain était subitement retombé dans la noirceur.

—Qu'était-ce que cette lumière que nous avons vue? demanda-t-il au garde.

—Je me le demande, répondit Verdelet.

Soudain un bruit résonna sourdement et tout pareil à celui d'une porte de fer qu'on referme.

—Pan! dit Flambard, voilà la porte close et la chandelle éteinte. Peux-tu m'expliquer, mon ami?

—Je n'y comprends rien, répliqua Verdelet.

—Non? Eh bien! moi non plus. Allons! poursuivons notre chemin. J'ai hâte de voir la lumière du jour, car je ne suis pas fait pour vivre comme les taupes.

Verdelet se remit en marche.

Chemin faisant, Flambard pensait :

—C'est sûrement une porte qu'on vient de refermer, et ce ne peut être que cette porte que mes mains ont tâtée. Quant à la lumière, ça devait être la lueur d'un falot, et ce falot devait éclairer la marche d'un personnage quelconque. Par ma foi! je reviendrai certainement... je reviendrai avec un luminaire et je connaîtrai tout ce que peut avoir d'intéressant ce souterrain. Décidément, monsieur Bigot est un homme à secrets, et de ces secrets il doit en avoir plein le ventre! Oh! je finirai pourtant par savoir ce qu'il y a dans ce ventre-là, par les deux cornes de Lucifer!

Tout à coup Flambard buta contre Verdelet qui venait de se laisser choir sur le sol.

—Que diable fais-tu là? demanda le spadassin.

—Je suis à bout, répondit le garde d'une voix défaillante, les forces me manquent.

—Sommes-nous loin de la sortie?

—Environ une heure de marche encore.

—Je te porterai, si tu veux.

—Non... je sens que j'ai besoin d'un long repos. D'ailleurs vous pouvez à présent sortir de ce souterrain sans moi.

—Tu penses.

—J'en suis sûr. Je vais vous expliquer le chemin. A partir d'ici, comme vous vous en apercevrez, le couloir devient plus haut et plus large. Quand vous aurez marché un quart d'heure, vous vous arrêterez. Il vous faudra alors avancer avec beaucoup de précautions pour ne pas tomber dans un trou qui mesure au moins quinze pieds de profondeur.

—Un trou? dit Flambard.

—Un trou où se trouve une échelle qui vous descendra dans un autre souterrain, et ce souterrain, qui va en pente douce, vous conduira directement dans les taillis tout près de la rivière.

—Donc, passé ce trou, le chemin à suivre est tout simple?

—Simple comme bonjour!

—Bien. Ainsi donc tu ne veux pas que je te porte, tu préfères te reposer un moment?

—Oui, je suis épuisé.

—Comme il te plaira, mon ami. Toutefois, avant de te quitter, je tiens à te dire que je ne t'en veux pas trop de m'avoir fait jeter dans cette fournaise où tu m'as suivi. Pour le service que tu viens de me rendre je te pardonne. Adieu, mon ami, et souviens-toi que qui se met sur le chemin de Flambard finit toujours par se faire écraser! Adieu!

—Adieu! monsieur, je me souviendrai!

Flambard s'en alla.

Il ne marchait pas vite, par crainte d'arriver trop tôt au trou mentionné par Verdelet et d'y faire le plongeon. Il avançait plutôt lentement, tâtonnant des pieds et des mains. Plus d'un quart d'heure s'était écoulé, lorsque, tout à coup, il sentit du vide devant lui. Il n'eut que le temps de se rejeter en arrière : il avait senti que ce vide l'avait attiré.

Il se baissa et des mains chercha une échelle. Il n'en trouva pas.

—L'aurait-on retirée? se demanda-t-il.

Il chercha encore en tâtonnant... rien!

Alors il réfléchit :

—Quinze pieds... c'est peu de chose. En supposant que je me laisse glisser au bout des bras, il ne me restera plus qu'un saut de sept ou huit pieds.

C'est ce qu'il fit sans plus. L'instant d'après il était suspendu dans le vide. Alors il eut comme le pressentiment que Verdelet l'avait trompé, et qu'il était maintenant au-dessus d'un abîme sans fond. Un frisson le secoua. Il eût l'idée de remonter immédiatement. Il essaya de se hisser, mais ses doigts déjà fatigués glissaient peu à peu.

—Allons! se dit-il, il n'y a rien à faire. Maintenant que je suis en chemin pour descendre, il faut descendre jusqu'au bout, même s'il n'y avait pas de bout ou de fin!

Il ferma les yeux, serra les dents et lâcha...

La chute lui parut fort longue. Mais il toucha brusquement un sol mou dans lequel ses pieds enfoncèrent... il était rendu!

Il respira avec allégement.

—Bah! un jeu d'enfant! murmura-t-il. Décidément, j'ai calomnié ce Verdelet; maintenant je dois avouer que c'est un bon diable, il ne m'a pas trompé!

Et Flambard se trouvant dans un autre souterrain de quinze à vingt pieds plus bas que le premier, se mit en marche avec l'espoir de se trouver bientôt hors de cette noirceur qui devenait étouffante.

Mais après avoir fait quelques pas, il constata que, contrairement à ce que lui avait dit Verdelet, le couloir allait en montant. Le garde avait dit "en pente douce", et Flambard avait pensé que le couloir allait en déclive. Or,

il constatait tout le contraire : c'était une montée continuelle, douce si l'on veut, mais une montée quand même. Verdelet l'avait-il donc trompé? Et pourquoi?...

Tout en poursuivant lentement son chemin, Flambard méditait. Un souterrain qui monte ainsi vers le lit ou la berge d'une rivière...

Il s'arrêta tout à coup en tressaillant. Il prêta l'oreille : devant lui, dans le lointain, il croyait percevoir un bruit bizarre... un bruit semblable à un bourdonnement sourd.

Ce bruit augmentait, grandissait de minute en minute; et il sembla à notre ami que ce bourdonnement était produit par une chute d'eau.

—Ah! diable, se dit Flambard, est-ce que Verdelet se serait trompé en me parlant de la rivière Saint-Charles? Ce souterrain ne va-t-il pas plutôt aboutir à la cascade de la rivière Montmorency?

Il reprit sa marche, un peu surpris, un peu inquiet aussi.

Puis ses pieds trempèrent dans des flaques d'eau.

De l'eau!...

Oui, des flaques d'eau qui se faisaient peu à peu mares, étangs, lacs, rivière... Oui, une rivière coulait dans le souterrain, une rivière dont les eaux bruissaient et moutonnaient.

Flambard eut comme une révélation en se remémorant les paroles de Verdelet : que le souterrain aboutissait à la rivière Saint-Charles! Pourquoi à la rivière et non ailleurs? Pour, le jour venu et une fois que ce souterrain serait devenu inutile à celui ou à ceux qui l'avaient fait creuser, en faire disparaître tous vestiges. Et Flambard devina que la sortie du souterrain devait être aménagée d'une sorte d'écluse recevant les eaux de la rivière, et de cette écluse un canal devait amener l'eau dans le souterrain. De ce moment, il ne pouvait plus être possible de saisir les secrets des sous-sols. Oh! monsieur Bigot avait des idées géniales, comme le pensa Flambard.. A ce nom de Bigot il frémit! Et il frémit davantage en songeant que cette écluse ne pouvait échapper son eau sans qu'une main d'homme n'en ouvrît la vanne! Et cette vanne venait-elle d'être ouverte à l'intention de Flambard?...

N'ayant pas le temps d'approfondir cette question et voyant l'eau monter, ou mieux descendre rapidement, notre ami prit sa course par instinct de salut. Il prit sa course en avant, vers la sortie. Pourquoi ne revint-il pas en arrière afin d'échapper au flot envahisseur? Parce qu'il savait se heurter à une muraille de quinze ou vingt pieds de hauteur qu'il ne pouvait escalader : c'était la noyade sûre et certaine au pied de ce mur. Mais en allant de l'avant aussi vite que possible, il avait la chance d'atteindre la sortie avant que le souterrain fût tout à fait rempli d'eau. Flambard courait donc aussi vite que ses poumons pouvaient lui fournir de souffle, et en usant de toute l'élasticité et l'agilité de ses jambes. Il courait dans les ténèbres au risque de se défoncer le crâne contre les pierres des parois... il courait dans un ruisseau dont l'eau atteignait déjà la hauteur de ses genoux.

Il courait, et sa course diminuait à mesure que montait l'eau; ses jambes se fatiguaient, son souffle faiblissait, et il se demandait avec angoisse s'il allait atteindre l'issue de ce tunnel avant qu'il fût tout à fait rempli par les eaux de la rivière.

L'issue!... Il lui semblait qu'il ne l'atteindrait jamais!

L'issue... c'était peut-être la fin de son existence!

Pour la première fois en sa vie, peut-être, Flambard sentit le souffle de la petite peur effleurer son échine.

Quelle souricière pour mourir!...

Il se rappela avoir lu certains livres, dans lesquels on racontait des histoires d'oubliettes et de souterrains qu'on emplissait d'eau pour empêcher les victimes de la vengeance humaine d'échapper à la mort, ou par simple raffinement de cruauté.

Et voilà qu'il vivait réellement une de ces horribles combinaisons de l'esprit du mal!

Et il courait toujours, et l'eau atteignait son ventre!

Mais n'allait-il pas enfin atteindre la sortie de cet antre affreux?

Il avançait bien moins rapidement et toujours à tâtons. Ses yeux, maintenant hagards, ne percevaient dans cette obscurité qu'une sorte de blancheur mate qui s'agitait autour de lui, comme pourrait s'agiter un linceul. Il frissonna! Ses oreilles bourdonnaient! Ses poumons s'épuisaient! Et l'eau montait toujours et plus rapidement.

Presque à bout de souffle, il s'arrêta un moment, la face humide de sueurs brûlantes, les jambes mortes. Il étendit les bras de chaque côté de lui, et le couloir lui parut plus large. Il éleva une main au-dessus de sa tête : il toucha la paroi supérieure. Il réfléchit.

—Allons! je suis bien traqué et pincé, murmura-t-il. Ah! je comprends bien à présent cette fatigue soudaine dont s'est plaint ce Verdelet d'enfer. Suis-je un peu nigaud? Du diable! s'il me reste un peu de cervelle! Et ce Verdelet... s'il doit rire! Il refusait que je le porte jusqu'à la sortie! Pardieux! il avait bien raison, l'animal, puisqu'il savait que je venais donner dans une citerne!...

Mais dans cette citerne l'eau montait toujours...

—Voyons! se dit Flambard, que vais-je devenir?

Il se remit, non à courir cette fois, mais à marcher. Courir... il n'aurait pu le faire. L'eau atteignait sa poitrine. Le courant devenait plus rapide, et si lourd qu'il le repoussait en arrière.

—Il ne me reste qu'une seule et unique chance, se dit-il, me transformer en poisson!

Il se mit à nager. Ainsi, il pouvait avancer plus vite, mais non sans misères et difficultés. Parfois le souterrain se retrécissait et nuisait à ses mouvements. Puis l'eau montant sans cesse, bientôt sa tête frôla les pierres de la voûte. Encore quelques pouces d'eau de plus, il serait dans un abîme; et, épuisé comme il était, il n'irait pas loin!

Soudain, une grande clarté frappa ses yeux ahuris, et il poussa un soupir de joie indicible : il se trouvait presque sans transition dans le grand jour.

Dans le grand jour? Non... c'était le crépuscule qui tombait sur la terre. Mais ce demi-jour, après l'enfer qu'il venait de traverser, lui apparut comme un soleil rayonnant. Alors il reconnut qu'il nageait dans une sorte de canal qui, traversant des taillis, aboutissait à la rivière. Il jeta un rapide coup d'oeil derrière lui, et il ne put découvrir l'entrée du souterrain.

—Allons! murmura-t-il en soupirant de nouveau, je suis sorti à temps de cette taupière.

Et, à bout de forces, il se hissa sur le bord du canal pour se laisser choir sur un lit d'herbes molles et odorantes. Là, il aima se reposer et oublier la folle aventure qu'il venait de vivre. Il se reposa tant, qu'il s'endormit.

Il se réveilla en sursaut, dans la noirceur et dans le silence solennel de la nuit.

Un songe l'avait réveillé, un songe dans lequel Héloïse de Maubertin lui avait demandé son enfant!

Il se dressa debout, égaré, cherchant à ressaisir sa pensée, à secouer une torpeur inouïe qui engourdissait et ses membres et son esprit.

Puis un rayon de clarté passa dans l'obscurité de son souvenir, et il se dit :

—Comment ai-je donc oublié l'enfant d'Héloïse?... Ah! oui... le père Raymond... le mendiant de la basse-ville... C'est là qu'est l'enfant!...

Et, comme un détraqué, Flambard s'élança dans une course rapide vers la ville basse...

V

QUI AVAIT RECLAME L'ENFANT DU CAPITAINE ?

Jean Vaucourt et Marguerite de Loisel avaient souvent frémi durant le cours de ce récit que venait de terminer notre héros.

Puis, le capitaine demanda en promenant son regard surpris autour de lui :

—Mais où diable est le père Croquelin?

Le spadassin se rappela aussitôt avoir vu l'ancien mendiant à son entrée. Il gagna rapidement le vestibule, où il ne tarda pas à découvrir le père Croquelin étendu de tout son long sous le divan et immobile.

—Eh là! père Croquelin, que faites-vous? cria Flambard en le secouant rudement.

L'ancien mendiant sursauta, passa sa tête sous le divan et demanda, tremblant :

—Quoi! c'est vous, monsieur Flambard? Le diable noir n'est donc pas entré tout à l'heure?

Le spadassin se mit à rire.

—Non, père Croquelin, le diable noir n'est pas entré; ce n'était que son parent que j'ai prestement exorcisé.

—Au fait, vous êtes sorcier, et vous possédez des pouvoirs...

—Justement, père Croquelin, et entre autres celui de renvoyer en enfer tous les diables cornus, intrus et malotrus. Venez donc maintenant et n'ayez crainte : celui-là qui est venu est reparti à belle vitesse.

L'ancien mendiant se releva, et, pour plus de sécurité s'étant signé, il suivit Flambard au salon.

Marguerite était allée chercher Héloïse à sa chambre pour l'emmener sans plus tarder aux Hospitalières.

—Mon ami, dit Jean Vaucourt au spadassin, Marguerite a décidé d'emmener sans plus tarder Héloïse à l'hôpital. Dès que toutes deux seront parties, nous nous rendrons chez le père Raymond pour, de là, nous présenter au Château Saint-Louis où Monsieur de Vaudreuil, qui demain se retirera à Beauport, m'a donné rendez-vous pour dix heures.

—Dix heures... dit Flambard, il reste peu de temps à notre disposition, car il est maintenant neuf heures.

Quelques instants après Marguerite de Loisel partait emmenant Héloïse, et nos deux amis sortirent à leur tour pour aller en la basse-ville. Avant de partir, le capitaine recommanda au père Croquelin de ne pas s'absenter, afin de se trouver là au cas où M. de Vaudreuil enverrait l'un de ses officiers chargé d'une communication quelconque.

Au moment où le capitaine et le spadassin s'engageaient sur la rue Saint-Louis, un détachement de la garnison s'éclairant de flambeaux passait. En tête marchait M. de Ramezay, et ce détachement était en train de faire une inspection des différents postes de défense de la ville, et aussi pour voir si les derniers édits et règlements relatifs au couvre-feu étaient partout suivis et respectés. La capitale vivait, depuis deux semaines, uniquement sous le régime de la loi militaire. Passé huit heures du soir il était enjoint aux citadins de ne pas sortir de leurs demeures et d'éteindre tous les feux, et ceux-là qui enfreignaient ces édits étaient exposés à subir des peines sévères. Si la capitale avait été à demi dépeuplée, il demeurait encore assez de populace à gouverner et à administrer; et ce gouvernement, que menaçaient les canons anglais, se voyait contraint d'émettre des règlements sévères et d'user de mesures radicales pour assurer le plus possible la protection de la ville et de ses habitants. Donc nulle lumière et nul feu n'étaient autorisés dans l'intérieur des habitations, à moins, toutefois, que ces lumières demeurassent invisibles tout à fait de l'extérieur. Car on redoutait d'attirer l'attention de la flotte anglaise, et l'on voulait laisser croire à l'ennemi que la ville entière avait été abandonnée. Aucun habitant non plus ne devait sortir hors de ses murs, à moins d'un permis spécial du commandant de la place.

Aussi, en apercevant ces deux silhouettes humaines, qu'étaient celles de Vaucourt et de Flambard, qui se glissaient ou semblaient se glisser subrepticement dans l'ombre de la rue, M. de Ramezay arrêta-t-il aussitôt sa troupe pour demander d'une voix rude :

—Qui va là?

Les deux amis s'arrêtèrent net, et le capitaine répondit en assourdissant sa voix sonore :

—Jean Vaucourt!

Et le jeune capitaine, suivi de Flambard, marcha vivement vers M. de Ramezay pour se

faire reconnaître et lui expliquer les motifs de sa sortie nocturne. Le commandant sourit avec bienveillance, et, comme il se rendait en la basse-ville, il invita Vaucourt et Flambard à se joindre à son détachement dont les flambeaux éclairaient la marche. Les deux amis acceptèrent l'invitation, et la troupe reprit sa marche dans la direction de la Porte du Palais où avait été aposté un corps de garde important.

A la satisfaction du commandant la place paraissait, cette nuit-là, tout à fait inhabitée. Et pourtant, en dépit des édits rigoureux, on pouvait de temps à autre percevoir à la lueur rougeâtre des flambeaux des ombres furtives qui, reconnaissant le guet, hâtaient de s'enfouir dans l'obscurité voisine. Car la plus grande noirceur enveloppait toute la ville, à part ça et là en quelques points plus obscurs et véritables casse-cou où l'on permettait l'allumage de réverbères; mais ces réverbères, engouffrés qu'ils étaient en des amas de baraques et en des ruelles étroites et tortueuses, ne pouvaient être aperçus de la flotte anglaise ou de rôdeurs ennemis.

Chemin faisant M. de Ramezay disait à Jean Vaucourt pour exprimer sa satisfaction :

—La ville est tranquille, capitaine, et je penche à croire que messieurs les Anglais ont la certitude que ces murs ont été tout à fait désertés. Tant mieux, ils ne seront pas tentés d'ouvrir contre nous des feux meurtriers et dévastateurs.

—Ils s'en garderont bien, répondit le capitaine; malgré la multitude de leurs navires, ajouta-t-il, et tout bien chargés que peuvent être ces navires, les Anglais n'ont certes pas, ou je me trompe fort, de munitions et de projectiles à gaspiller. La ville en cette nuit, comme vous le pensez, monsieur, semble un rocher désert.

—Je n'ai nullement à me plaindre de la haute-ville, répliqua M. de Ramezay : ici les règlements sont respectés. Mais je me suis laissé dire qu'en la basse-ville il se trouve certains cabarets et tavernes qui ont l'air de faire fi de nos édits. Entre autres, me dit-on, cette taverne de la mère Rodioux où se rassemblent tous les rapaces de la mendicité et de la gueuserie, et auxquels se mêlent, ajoute-t-on, des soldats de ma garnison. Aussi, vais-je, ce soir, mettre un frein à ces "je-m'en-fichards". Par Notre-Dame! j'entends que nous soyons obéis!

Jean Vaucourt sourit et répliqua, un peu narquois :

—N'allez pas oublier, monsieur le commandant, que la mère Rodioux est une favorite de Monsieur Bigot!

—Au diable Monsieur Bigot! repartit rudement M. de Ramezay qui, comme chef suprême de la ville à cette heure menaçante, n'entendait recevoir d'ordres de personne, hormis peut-être de M. de Vaudreuil. Il n'entendait pas non plus faire de faveurs aux protégés de tel ou tel personnage.

—Au reste, ajouta-t-il goguenard, Monsieur Bigot tient tellement à sa peau et à ses coffres, qu'il n'aurait nulle envie de venir en une ville assiégée, ou pour y dicter des ordres ou pour voir à la sécurité de ses protégés ou favoris.

Que ces paroles du soldat et du chef échappées dans un moment d'humeur ne nous trompent pas; car M. de Ramezay — et ses paroles étaient peut-être l'expression de sa rancoeur — avait lui-même et à contre-coeur subi l'influence néfaste de l'intendant-royal. Non, disons-le pour sauvegarder toute la vérité de l'Histoire, M. de Ramezay, brave gentilhomme, courageux soldat et excellent serviteur de la royauté, n'avait pu échapper à cette influence terrible de Bigot, de même qu'il allait la subir encore, lorsque viendrait le moment décisif ou de garder encore la ville contre les Anglais ou de la rendre!

Ajoutons pour l'amour de la vérité, disons-le franchement et sans la moindre pensée de diminuer la gloire des héros français, qui allaient accomplir tant de prodiges pour défendre contre la conquête étrangère cette terre précieuse de la Nouvelle-France, oui, disons-le, Bigot était devenu un maître!... Maître des chefs qui dirigeaient! Maître des soldats qui allaient engager des mêlées sanglantes avec l'ennemi! Maître du peuple qu'il fascinait et qui le redoutait! Maître du pays entier qui, sans le vouloir, ployait comme sous le geste arbitraire du dompteur! Maître?... Oui... et tel il allait demeurer jusqu'à la consommation du dernier sacrifice de laNouvelle-France, jusqu'à la dernière gorgée de larmes d'un petit peuple vaillant et malheureux, jusqu'à la dernière saignée des héros français et canadiens qui allaient rivalisés d'efforts surhumains et de luttes immortelles! Bigot, par l'administration crapuleuse des finances de la colonie, par main basse qu'il fit sur les revenus du commerce intérieur et extérieur du pays, par la formation d'un budget colonial qui était devenu une ruine, par l'accapement de tous les pouvoirs, accrédité et soutenu qu'il était par une bande occulte de courtisans de la Cour de Versailles qui, sur les profits énormes, formidables, réalisés par Bigot dans la transaction des affaires et dans l'exploitation d'un commerce outrancier et malhonnête, touchaient de forts beaux bénéfices sans compter nombre de primes rondelettes, oui Bigot avait découragé finalement le peuple français et le trésor royal. Le roi qui, malheureusement, ne donnait qu'un rare et insignifiant coup d'oeil aux choses des colonies, s'aperçut enfin que cette terre lointaine de la Nouvelle-France devenait un abîme en lequel s'engouffraient d'années en année, de mois en mois, des sommes d'argent formidables qu'il considérait comme entièrement perdues pour la France et son peuple. Il y voyait périr de braves soldats inutilement, soldats dont il avait un si pressant besoin lui-même pour faire face aux armées ennemies qui, à tout instant, menaçaient ou pouvaient menacer les frontières de la France! Louis XV était à ce point découragé par les difficultés budgétaires de la Nouvelle-France, qu'il ne voyait plus jour de combler les déficits, de rétablir un équilibre et de tendre encore et sans cesse sa main secourable. Oui, à ce point découragé et rebuté que, si, à présent, on lui venait demander secours, il se rebellait, s'indignait, quand

il eût dû encore, toujours, laisser faire sa pitié. De pitié, il n'en avait plus! Bougainville l'avait un moment attendri... mais ça n'avait été qu'un moment. N'ayant pas suffisamment d'énergie pour prendre en sa main personnelle des rênes rendues dévergondées par des mains inhabiles ou malfaisantes, il les remettait encore à ces mêmes mains... ses ministres! Et c'est sur ceux-là que doivent peser toutes les responsabilités, puisque les pouvoirs royaux leur étaient répartis, et non sur les chefs de la colonie. La grande faute de ces ministres à courte vue ou d'une clairvoyance défectueuse, fut de n'avoir pas désigné pour diriger les destinées de la Nouvelle-France un chef unique, un maître capable de mener de front l'administration civile, la guerre et les finances. Or, on avait donné à Vaudreuil le gouvernement civil et la justice, la guerre à Montcalm, et à François Bigot les finances. Mais on avait oublié ou l'on n'avait pas songé à définir les pouvoirs de chacun de ces trois chefs, on n'avait pas tracé le domaine de leurs activités. M. de Vaudreuil croyait devoir se mêler constamment des affaires de la guerre, les ordonner et même les diriger; par revanche le marquis de Montcalm se mêlait volontiers des affaires civiles qu'il ordonnait à l'occasion et dirigeait. De ces empiètements dans les fonctions de l'un et de l'autre de ces deux chefs surgirent les récriminations, la mésentente, la brouille. Mais ni l'un ni l'autre, cependant, ne se mêlaient de finances. Là, dans ce domaine large et aux horizons infinis M. Bigot se posait comme un maître qui ne souffrait aucun contrôle. Il était là tout chez-soi, et nul ne pouvait ou n'osait y pénétrer. Mais ce large champ d'actions ne paraissait pas suffire à l'activité inlassable de François Bigot : il se mêla peu à peu des affaires de l'administration civile et de celles de la guerre. Il s'y mêla si bien, il y prit tellement pied qu'il parut devenir indispensable, et bientôt on s'aperçut qu'il dictait en tout et partout, qu'il était écouté, qu'il était obéi! Montcalm se plaignit hautement auprès du roi et de ses ministres; mais il était trop tard : François Bigot était devenu le maître véritable!...

Ceci expliqué, nous reprendrons la suite de notre récit.

Le détachement de ronde conduit par M. de Ramezay descendit à la ville basse. Le commandant y voulait inspecter certains postes qu'on avait établis sur les jetées du fleuve, postes protégés par des palissades garnies de petits canons.

Là, Jean Vaucourt et Flambard, ayant souhaité bonne nuit à M. de Ramezay, laissèrent la troupe à son service et s'engagèrent dans les ruelles qui couraient en zigzag au pied du cap et sous les fortifications. Ils ne s'arrêtèrent que sous le Fort Saint-Louis, devant la masure du père Raymond.

Flambard trouva la porte du mendiant rafistolée et remise tant bien que mal dans son cadre. Mais se rappelait-il seulement de l'avoir défoncée dans une heure auparavant?... Quoi qu'il en soit, il frappa rudement dans cette porte.

La voix craintive du père Raymond se fit entendre :

—Qui, à cette heure de la nuit, vient encore déranger un pauvre mendiant?

—Ouvrez, père Raymond, commanda Flambard; c'est l'ami du père Croquelin qui revient.

—Ah! c'est encore vous, monsieur Flambard? Attendez un moment, j'ouvre.

Durant quelques minutes on perçut tout un remue-ménage à l'intérieur de la baraque; puis suivit un fort bruit de verrous, de barres, de chaînes...

—Par mon âme! maugréa Flambard qui s'impatientait, êtes-vous donc barricadé, père Raymond, contre une attaque en masse des Anglais?

—Que voulez-vous, monsieur Flambard, répondit de l'autre côté de la porte le mendiant qui continuait à faire tomber barres et chaînes avec un tintamarre effrayant de fer et d'acier, vous m'avez tellement démantibulé ma porte qu'il faut bien prendre un peu ses précautions, surtout en des temps comme ceux-là que nous traversons.

—C'est juste, père Raymond, et je vous prie d'excuser mon impatience. Quant à votre porte, je veux en payer les dommages.

Notre héros venait de se souvenir des dégâts qu'il avait faits en quittant la baraque la première fois qu'il y était venu.

Le mendiant ouvrit enfin sa porte, et s'effaça respectueusement pour laisser entrer le spadassin et le capitaine.

Ceux-ci, en entrant, avisèrent un tas de chaînes et barres de fer gisant sur le plancher, et, près de ce tas, le rassemblement du pauvre mobilier de la masure, mobilier qui, avec les barres et chaînes, avait servi à barricader la porte. Cette porte, comme Flambard le remarqua cette fois, n'était faite que de planches minces, si bien qu'elle n'avait pu résister au coup d'épaule du spadassin. Les ais en avaient été disjoints et cassés, et l'un des gonds avait été arraché du cadre.

Notre ami tira de sa poche quelques pièces d'or et les mit dans la main du mendiant qui, sous l'effroi que lui avait causé la première venue de Flambard, tremblait encore. La vue des pièces d'or le tranquillisa, leur scintillement parut le réjouir; il sourit, s'inclina et regarda sa femme, qui demeurait renfrognée et méfiante, comme pour l'inciter à se montrer aimable envers un visiteur aussi généreux.

Le spadassin dit aussitôt avec un sourire ironique :

—Père Raymond, voici le capitaine Jean Vaucourt, celui qui est venu ce soir réclamer son enfant.

Le mendiant et sa femme n'avaient pas paru apercevoir jusqu'à ce moment le capitaine qui se tenait dans l'ombre projeté par la haute silhouette de Flambard. Celui-ci, en présentant son compagnon, s'écarta quelque peu et la lumière de la bougie éclaira suffisamment les traits du capitaine. Le mendiant fit un pas de recul, et l'expression qui se manifesta sur les traits du vieux fut de la surprise et de l'étonnement. La mendiante fit entendre une sorte de grognement qui pouvait marquer aussi la surprise, puis elle saisit le bougeoir, l'éleva

au-dessus de sa tête et regarda attentivement le capitaine. Elle tressaillit et sa surprise se changea en stupeur. A son tour elle regarda son mari comme pour lui demander l'explication d'un mystère qui se présentait à son esprit. De fait, ni l'un ni l'autre ne reconnaissaient le capitaine Vaucourt, c'est-à-dire celui qui était venu leur réclamer l'enfant.

Le père Raymond parvint à faire entendre ces paroles qu'il adressa à Flambard :

—Mais ce n'est pas le capitaine Vaucourt, ça!...

—Comment! s'écria le spadassin en ricanant, vous ne reconnaissez pas l'homme qui est venu chercher son enfant?

—Ce n'est pas lui qui est venu chercher l'enfant!

—Ah! ah! fit le capitaine en se rapprochant du mendiant. Ainsi donc vous ne me reconnaissez pas comme la personne qui s'est présentée ici en mon nom. Mais alors pouvez-vous me dire comment était cet homme qui est venu?

—Celui qui s'est dit le capitaine Vaucourt, répondit le mendiant, ne vous ressemble guère.

—Etait-ce, demanda Flambard, le même personnage qui vous a apporté l'enfant?

—Non, pas le même. D'abord je dois vous dire qu'ils sont venus deux au mois de juillet dernier : l'un vint sur la fin du jour pour nous demander si nous nous chargerions, ma femme et moi, d'un petit enfant. Ce premier personnage, à son costume, me parut faire partie des gardes de monsieur l'Intendant. A la nuit suivante, un second personnage apporta l'enfant; mais celui-ci, je ne pourais le reconnaître, attendu que je n'ai pu voir ses traits. Il ne pénétra pas même dans ma maison. J'ouvris ma porte et il me remit l'enfant sans que je pusse voir son visage. A l'accent de sa voix je compris que ce n'était pas l'individu qui était venu au déclin du jour.

—Cet homme vous a parlé, interrompit Flambard, qu'a-t-il dit?

—Quelques mots seulement comme ceux-ci, je pense : "Voici, père Raymond, l'enfant pour la charge duquel on vous a payé aujourd'hui cent livres!"

—Et c'est tout ce qu'il a dit? interrogea encore Flambard.

—C'est tout.

—On vous avait donc remis cent livres? demanda Jean Vaucourt.

—Oui, répondit le mendiant, celui qui était venu dans l'après-midi m'avait compté cent livres et m'avait dit : "Voici, père Raymond, l'enfant du capitaine Vaucourt. Ayez-en bien soin. Le capitaine est blessé à la frontière où sa femme est allée le soigner. Si on est satisfait de vous, on vous paiera cent autre livres lorsqu'on viendra vous réclamer le petit." Ma femme accepta donc le marché et de suite elle se prit d'une vraie passion pour l'enfant. Les jours se passèrent, les semaines, les mois. On ne venait pas réclamer l'enfant. Nous commencions à penser que les parents du petit étaient morts. Or, ce soir, vers le crépuscule, voilà que se présente un grand et terrible gaillard, vêtu comme un grenadier du roi, le visage affreusement massacré de balafres, et portant au côté une longue et lourde rapière, une rapière comme vous en avez une là, monsieur Flambard.

—Ah! ah! fit seulement le spadassin, très intéressé par cette histoire, et qui déjà soupçonnait quel était le gaillard vêtu en grenadire du roi.

Puis il demanda :

—Et ce grenadier est venu seul, père Raymond?

—Seul il est entré, répondit le mendiant. Mais dehors, près de ma porte, j'ai aperçu un autre grenadier non moins terrible d'aspect que le premier.

—Le premier était grand et gros, n'est-ce pas? l'autre grand aussi, mais mince, avec une figure chafouine?

—Tiens! vous les connaissez donc?

—Puisque je suis aussi dans les grenadiers! sourit Flambard.

—C'est vrai.

—Et que vous a dit le premier, celui qui avait une face affreusement massacrée de balafres?

—Il a dit : "Père Raymond, je suis venu chercher mon enfant, mon beau petit Adélard. Je suis le capitaine Vaucourt... vous me reconnaissez?

—"Non, que j'ai dit. Je ne me rappelle pas vos traits."

Il s'est mis à rire.

"N'importe! reprit-il en tirant une bourse. Voici cent livres d'or. Demain, puisque je constate que vous avez pris bien soin de l'enfant, je vous apporterai mille louis."

—Alors, vous comprenez, acheva le mendiant, qu'on ne pouvait pas faire autrement que remettre l'enfant. Et vous dites, ajouta-t-il en regardant Flambard, que ce grenadier n'était pas le capitaine Vaucourt?

—Non... puisque le voici!

—En ce cas, repartit le père Raymond, ce grenadier n'est pas venu de la part de monsieur le capitaine?

—Non, de sa part à lui, répliqua Flambard durement, de la part, peut-être, d'autres gredins qui lui ressemblent. Père Raymond, connaissez-vous Pertuluis?

—J'ai entendu parler d'un quelqu'un chevalier de Pertuluis.

—C'est le même personnage, c'est celui qui est venu.

—O mon Dieu! s'écria le mendiant en se mettant tout à coup à pleurer, on a donc été trompés!

—Certainement, assura Flambard.

—Mais alors, monsieur Flambard, larmoya le vieux, vous devez nous en vouloir pas mal à moi et à ma vieille?

La mendiante, sans prononcer une parole, venait de s'asseoir; et de concert avec son mari elle se mit à pleurer et à gémir.

—Mes amis, dit Flambard, tranquillisez-vous, il n'y a pas de votre faute. Tout ce qu'il reste à faire, c'est de rattraper ce démon de Pertuluis et de lui faire rentrer dans le ventre ses impostures; je me charge de cette besogne.

Et le regard du spadassin pétilla terriblement.

—Etes-vous bien certain, demanda Jean Vaucourt en s'adressant à son ami, que ce soit

Pertuluis que ce grenadier qui est venu chercher mon enfant?

—Si j'en suis certain... Mais je n'ai pas le moindre doute. Il ne peut y avoir de méprise possible au portrait qu'en a fait le père Raymond. Et puis j'ai bien reconnu son inséparable, le sire Regaudin. Oh! voilà deux cagnards qui achèvent de s'ébaudir à nos dépens. Par ma foi! je leurs promets trompettes et lurettes! Ma pitié, à la fin, se lasse! Je leur tordrai les tripes si bien que je leur ferai vomir tout leur venin! Allons, capitaine! je me mets sans plus à leurs trousses, et du diable si, demain, je ne vous rapporte pas votre enfant!

—Mais où trouverez-vous ces deux gredins? demanda Jean Vaucourt qui doutait des promesses de Flambard.

—Où je les trouverai? Mais dans leur compagnie, les grenadiers.

—Cette compagnie a été divisée en deux détachements dont l'un a été mis sous les ordres de Monsieur de Bougainville, l'autre sous ceux de Monsieur de Lévis.

—En ce cas, il fraudra s'adresser à Monsieur de Lévis ou à Monsieur de Bougainville, répliqua Flambard.

—Mais Monsieur de Lévis commande à Montmorency, et Monsieur de Bougainville au Cap Rouge.

—J'irai de l'un à l'autre, dit Flambard résolument.

—Ce jeu pourra vous occasionner de vaines et longues démarches, mon ami, reprit le capitaine. Ne vaut-il pas mieux savoir de quel détachement font partie Pertuluis et Regaudin?

—Si nous avions un moyen de le savoir...

—Nous l'avons en s'adressant à Monsieur de Vaudreuil.

—Vraiment?

—J'en suis presque certain. Or, comme j'ai rendez-vous auprès du gouverneur, je profiterai de l'opportunité pour me renseigner. Allons, mon ami, suivez-moi au Château Saint-Louis.

—C'est bien, allons! consentit Flambard.

Le Capitaine, avant de partir, mit dans les mains du mendiant une bourse rondelette et dit :

—Père Raymond, je vous remercie pour avoir donné de bons soins à mon enfant. Si, un jour, vous aviez besoin de ma protection, venez à moi sans crainte, puisque je me réserve à votre égard une dette de reconnaissance.

Les deux amis quittèrent la baraque du mendiant au moment où dix heures sonnaient à un beffroi de la haute-ville.

—Dix heures... murmura Jean Vaucourt, je serai en retard à mon rendez-vous. Pourvu que Monsieur de Vaudreuil ne soit pas parti pour Beauport...

—Soyez tranquille, répondit Flambard. Si monsieur de Vaudreuil vous a donné rendez-vous, il vous attendra.

VI

PAPA REGAUDIN ET PAPA PERTULUIS !

Nous ne rapporterons pas la conversation qu'eut, ce soir-là, Jean Vaucourt avec M. de Vaudreuil. Il nous suffira de dire que le gouverneur avait mandé le capitaine pour le dépêcher à M. de Montcalm, qui le voulait mettre à la tête d'une compagnie de miliciens de son armée. Flambard profita de l'occasion pour obtenir du gouverneur la permission de quitter les grenadiers et de se battre là où il lui plairait; car notre héros venait de décider de se mêler à tous les régiments dans l'espoir de retrouver Pertuluis et Regaudin. Consulté à ce sujet, M. de Vaudreuil n'avait pu spécifier à quel détachement les deux grenadiers avaient été envoyés.

—C'est bon, avait grommelé Flambard désappointé. Je finirai bien par les dénicher un jour ou l'autre, et alors... gare!

Mais dès le lendemain de ce jour allaient commencer les premières hostilités entre Français et Anglais et les premières escarmouches.

Aussi, avant de transporter notre lecteur sur les champs de bataille, nous lui présenterons un tableau d'un tout autre genre et d'une composition assez bizarre, mais réelle, tableau en lequel deux personnages bien connus se dessinent en évidence : nous voulons parler du "Chevalier de Pertuluis et de son écuyer le sieur de Regaudin."

. . . .

Le détachement de grenadiers envoyé à M. de Lévis à Montmorency avait reçu contre-ordre du général Montcalm, et avait été attaché à l'armée du centre. On lui avait assigné comme poste un endroit assez élevé au-dessus de la rivière Saint-Charles, où il avait été occupé à faire des ouvrages défensifs. Une dizaine de tentes y avaient été dressées, et leur blancheur se dessinait doucement sous le soleil et sur la verdure claire des jeunes frondaisons qui, au delà, habillaient un tertre sur lequel une équipe de grenadiers bâtissait une sorte de fortin.

C'était le 27 juin, le lendemain de ce jour où la flotte anglaise était venue jeter l'ancre devant l'Ile d'Orléans.

En deça du tertre, et un peu à l'écart des tentes, l'on pouvait découvrir une baraque ou hutte faite de troncs d'arbres équarris et avec un toit à chaume en pente douce. Par la cheminée qui perçait le toit une forte colonne de fumée s'échappait, et de l'intérieur de cette habitation rudimentaire partaient des bruits d'ustensiles quelconques. A ces bruits se joignait parfois une voix furieuse qui hurlait :

—Biche-de-bois! tu ne veux donc pas faire ton dodo, p'tit bougre!

Un enfant pleurait.

La voix, plus furieuse, reprenait :

—Oh! le p'tit pendard... il braille si fort qu'il ne peut manquer d'attirer l'attention des English! Il va nous faire bombarder pour sûr, le p'tit gueux! Fais dodo, te dis-je, fais dodo! C'est papa Regaudin qui parle!

Aux pleurs d'enfant qui devenaient des sanglots se mêla un rire sonore et narquois. Puis une voix basse et profonde retentit :

—Hé là! papa Regaudin, tu n'as pas le tour de ça d'élever des marmots, ventre-de-grenouille!

—Cette voix, on l'aurait pu reconnaître pour celle de ce digne grenadier du roi, "le Chevalier de Pertuluis".

—Biche-de-bois! rétorquait la voix aigre de Regaudin, est-ce ma faute, Pertuluis? M'a-t-on appris à faire ce métier de nourrice? Hé! puisque tu penses t'entendre mieux que moi à la marmaille, que ne lui fais-tu manger sa bouillie et que ne l'endors-tu, tandis que je tripote cette sacrée pâte?

—Je vois bien que tu tripotes cette sacrée pâte, se mit à rire plus fort Pertuluis, puisque je t'aperçois tout encuirassé de farine à faire croire que tu es un bonhomme de neige. Ventre-de-roi! a-t-on jamais vu s'enfariner de la sorte rien que pour cuire quelques mauvais galetons qui vous mettront le ventre à l'envers?

—Hé! biche-de-bois! si ma pétrissure ne fait pas ton affaire, que ne la fais-tu toi-même?

—Allons, va, Regaudin, continue de fariner et de farfouiller, reprit Pertuluis sur un ton de raccommodement; faut pas que tu te gendarmes pour si peu. Tu sais bien que j'aime à rire un peu, que diable!

Regaudin avait, en effet, un air tout à fait colère. Il enfonçait à tour de force ses poings dans la pâte qui pétait et claquait, et chaque fois un nuage de farine montait à sa face ruisselante de sueur.

Apaisé par les paroles de son compère, il reprit :

—Puisque ce métier de farinage ne te plaît guère, vois donc au marmot!

—Ce n'est pourtant pas moi qui l'ai adopté, se rebella encore Pertuluis.

—Non... ricana Regaudin, mais tu partageras bien volontiers dans les bénéfices!

—Et pourquoi pas, sieur Regaudin? fit hautement et dignement Pertuluis. N'ai-je pas fait ma part de la besogne?

—Certes, certes... Mais avoue que tu deviens flémard. Tu me regardes m'esquinter, et tu ne bouges pas! Tu entends le p'tit geindre et piailler comme coq qu'on déplume tout vif, et tu restes tranquille comme un saint de pierre! Biche-de-bois! le feu prendrait à la caserne, que tu ne démancherais pas de là! Vrai-de-vrai! voilà que tu t'esquiches maintenant en toutes choses... c'est écoeurant!

—Ah! tu trouves ça écoeurant, Regaudin? Eh ben! on va le dorloter ton gosse, et je vais te montrer, tout grenadier qu'on est, qu'on peut encore avoir la main à manoeuvrer un bébé comme une grenade, ventre-de-diable!...

Pénétrons dans l'intérieur de cette cabane. Elle avait été transformée, ou mieux arrangée en cuisine, et Pertuluis et Regaudin avaient été désignés, vu qu'ils s'entendaient tous deux à la manipulation des pâtes et des pommes de terre, pour préparer la nourriture du détachement.

On y avait dressé deux foyers de pierres. L'un chauffait à belles et hautes flammes audessus desquelles était suspendu un immense chaudron de fer en lequel cuisaient un morceau de boeuf, du lard et des pommes de terre. L'autre ne flambait pas; il n'y avait que des braises qui servaient à cuire les pains que Regaudin jetait dans des casseroles, après les avoir rudement tripotés et roulés.

Aux poutres qui soutenaient la toiture et qui traversaient de part en part la baraque pendaient des quartiers de boeuf, des flancs de lard fumé, des oiseaux de basse-cour et de forêt déplumés et séchés, des gigots de moutons et de chevreuils. Dans un angle de la bicoque on avait entassé quelques barils de farine et de lard salé, des caisses de poisson séché, des sacs de pommes de terre et de légumes. Dans un autre angle était une table sur laquelle s'accumulait, dans un désordre presque épique, tout un assortiment de gamelles, de gobelets, de plats, d'ustensiles variés et bizarres mêlés de poignards, de pistolets, de baguettes de fusil... bref, un bazar inouï! Le long du mur qui faisait vis-à-vis aux deux foyers avaient été collés deux grabats mis bout à bout : c'étaient les couches des deux cuisiniers. Enfin, et c'était bien l'objet le plus étrange de cet étrange intérieur, on découvrait, pendu à l'une des poutres, une sorte de panier fait de rameaux de saules entre-croisés, et de ce panier tombait un gémissement d'enfant. Une nuée de mouches voletaient et bourdonnaient autour des quartiers de boeuf, des oiseaux séchés, des gigots et du panier accroché là pour servir de berceau. Les sanglots de l'enfant, le bourdonnement des mouches, le ronronnement de la marmite de fer, le pétillement des flammes et les flic flac de la pâte sous les coups de poing de Regaudin produisaient une musique vraiment abracadabrante.

L'enfant qui pleurait dans le panier était, comme on s'en doute bien, celui de Jean Vaucourt et d'Héloïse de Maubertin; et au moment où nous entrons dans la bicoque, notre ancienne connaissance Pertuluis venait de se mettre à faire balancer le panier. Mais l'enfant continuait de gémir.

—Fais donc dodo, mon p'tit fifiot, reprenait Regaudin qui, bras nus et tout blanc de farine, pétrissait des pains. Ecoute... écoute ton papa Regaudin! achevait-il en jetant un pain dans une casserole.

—Voyons, dit enfin Pertuluis en se levant du grabat où il était assis, il faut voir ce qu'il a!

—S'il ne veut pas faire son dodo, dit Regaudin, c'est qu'il a encore faim, le p'tit crapaud!

—Nous allons bien voir, répondit Pertuluis, qui enleva l'enfant de son panier et le prit dans ses bras.

L'enfant cessa de suite ses gémissements pour sourire au masque balafré du grenadier.

—Ah! ah! mon p'tit diable, se mit à ricaner Pertuluis, tu reconnais donc le papa Pertu? C'est bon, tu vas voir que lui s'y connait en poupons... viens!

Il alla s'asseoir près de la table, mit l'enfant sur ses genoux et attira un pot de pierre où trempait une sorte de bouillie au lait et à la mie de pain.

—Voilà! ajouta-t-il avec satisfaction.

Il se mit à faire manger l'enfant.

Tout en ce faisant, il disait :

—Hein! c'est bonne, fifiot? Cà, vois-tu, c'est de la bouillie de ton papa Pertuluis... il s'y connait, lui! Ce n'est pas comme ce propre-à-rien de papa Regaudin qui n'est bon qu'à gueu-

lasser... Tiens! tiens! avale encore de la bonne bouillie de papa Pertuluis!

L'enfant mangeait et riait à cette face affreuse qui se penchait vers lui. Blond comme sa mère, tout blanc et tout rose, joli à croquer, l'enfant, avec ses grands yeux bleus et doux qui considéraient avec une sorte d'étonnement les deux grenadiers et les choses disparates qui encombraient la baraque, pouvait ressembler à un ange captif dans les bras d'un démon. Et il n'avait pas peur de cet homme qui lui parlait avec une voix de bête fauve, encore que le grenadier essayât d'adoucir le ton de sa voix. Le petit mangeait... il mangeait même avec délices la fade bouillie que lui présentait au bout d'une cuiller de bois Pertuluis. Et il riait volontiers aux paroles et aux jurons de l'un ou de l'autre de ses gardiens. Parfois, il bégayait le mot "papa"...

Pertuluis, sans le vouloir, rougissait, puis sa voix tremblait étrangement, quand il disait :

—Oui, oui, papa... Mais dis donc "papa Pertuluis!"

L'enfant souriait, regardait plus attentivement les balafres du grenadier et essayait :

—Papa... 'luis!...

Pertuluis partait de rire aux éclats.

—Ah! p'tit chien! grommelait Regaudin en glissant une casserole sous les braises, tu oublies déjà ton papa Regaudin!

—Papa... 'din! chantait la voix du petit.

—Mais non... mais non, se récriait Pertuluis. Laisse donc, petit, ce croquant de fouille-au-pot, ce brasseur de marmites, ce frotteur d'ustensiles, ce... Dis encore : c'est "papa Pertuluis"!

Mais l'enfant paraissait tout à coup distrait par quelque nouvel objet qui frappait ses regards et les attirait, et il levait ses yeux vers les viandes accrochées aux poutres de la baraque.

—Ah! ah! le p'tit bougre! s'écria Regaudin. A le voir regarder de ses grands yeux ce quartier de boeuf, on parierait qu'il veut le manger!

A ce moment, Pertuluis fit un brusque mouvement, et sa main renversa par inadvertence le bol de pierre qui roula de la table jusqu'à terre où il se cassa.

—Ventre-de-ventre! petite canaille! jura le grenadier en poussant l'enfant au bout de ses bras.

—Eh! quoi donc? fit Regaudin en se tournant.

—Ce p'tit morpion! grogna Pertuluis, il a fait pipi sur ma culotte neuve!

Regaudin partit de rire.

—Eh ben! quoi? On ne se fait point papa pour rien!

Et comme le petit, effrayé par le juron du grenadier et par le bruit du bol cassé, s'était mis à pleurer, Regaudin reprit :

—Voyons! Pertuluis, si tu as tant la main que ça, recolle-lui une autre couche et refourre-le dans son panier. Du reste, il a mangé comme un p'it cochon, ce p'tit gueux-là.

Sans mot dire Pertuluis fit comme le lui recommandait son compère.

L'enfant, cette toilette faite, s'était remis à rire.

Pertuluis l'éleva au bout de ses bras, grommelant avec un air moitié fâché et moitié riant :

—Et dire qu'on aime ça quand même, ce p'tit saligaud-là!

L'enfant riait plus fort.

—Et tu ris encore, p'tite vermine.

Pendant un bon moment le grenadier se mit à dorloter et à caresser l'enfant. Puis, sur la recommandation de Regaudin, qui venait de terminer son pétrissage et de mettre aux braises le dernier pain dans la dernière casserole, Pertuluis reposa l'enfant dans le panier où il ne tarda pas à s'endormir.

Alors, les deux grenadiers, assis côte à côte sur un des grabats, se mirent à causer sérieusement.

—Pertuluis, commença Regaudin, je n'ai pas idée de garder cet enfant tout le temps que durera la campagne. On ne sera pas toujours à faire le cordon-bleu. Il va falloir reprendre flingot et flamberge, frapper et d'estoc et de taille... enfin, bref, qui prendra soin du p'tit?

—Où veux-tu en venir, Regaudin?

—A ceci, qu'il faut s'en défaire!

—Ah! tu n'as pas envie de le tuer, j'imagine?

—Non, tu sais bien.

—Alors?

—C'est tout simple comme pierre sur pierre... écoute. Si je m'appelais Pertuluis, j'irais chez le capitaine Vaucourt et je lui bâclerais l'affaire moyennant mille louis. Je te garantis, à moins qu'il n'ait plus le coeur à la bonne place, qu'il les donnera comme un simple maravédis pour ravoir son petit, pas vrai?

—Mais lui, le capitaine, où le trouver?

—Pardieux! à la ville.

—Fait-il donc partie de la garnison?

—Est-ce que je sais seulement? Mais en t'informant, on te dira peut-être quelle compagnie il commande, et ce ne sera plus qu'une affaire de discussion entre toi et lui.

—Oui, mais n'entre pas en la ville qui veut, répliqua Pertuluis songeur. Et puis, si, en supposant que j'entrerais, on ne pouvait me dire où trouver le capitaine?

—En ce cas, moi j'aurais un conseil à émettre.

—Voyons!

—En attendant que les Anglais soient repartis avec leurs navires, je confierais le petit à la mère Rodioux.

—Perds-tu la tête, Regaudin? La mère Rodioux? Cette vieille harpie? Mais elle nous le volerait, la friponne, et par le fait même elle nous volerait nos mille louis! Non, non, Regaudin, pas de tels conseils, ventre-de-biche!

—Ou bien, reprit Regaudin, on pourrait le donner en soins à quelque bonne femme du voisinage, comme certaine paysanne, pas loin d'ici, que je connais bien, et dont le mari est dans les milices. Elle a un enfant à elle, de sorte qu'elle s'y connait. Elle n'est pas seule à la cambuse, un vieux bonhomme, le père du milicien, demeure avec elle. Je la pense bien honnête et je suis sûr qu'elle veillerait avec tendresse sur notre petit.

—Est-ce la femme du milicien Aubray?

—Juste.

—Eh bien! nous verrons. Ce soir j'irai à la ville et je m'informerai du capitaine. D'ici là, rien à décider. Et en attendant, Regaudin, si on se mouillait la luette un peu.

—Oui, une goutte me remonterait le gigolo, admit Regaudin en pourléchant ses lèvres. Vraiment, il me semble que j'ai tout le sang figé dans les talons!

Pertuluis avait tiré de sous le grabat une cruche à même laquelle il but à longs traits. Il la passa ensuite à son compère qui la soupesa et dit :

—Par ma foi! elle baisse, la gueuse. Il faudra voir à la faire remplir convenablement, si l'on ne veut pas qu'elle sèche!

—Pas chez la mère Rodioux, ventre-de-grenouille, elle me reparlerait de l'enfant, et elle serait capable, la vieille ribaude, de me larder les flancs.

—Au fait, se mit à ricaner Regaudin, elle doit bien nous en vouloir un peu, nous qui devions partager avec elle dans les profits que rapporterait le marmot.

—Parce qu'elle nous avait fourni le tuyau?

—Tout juste. Et tu te rappelles comment elle nous reçut avant hier, nous offrant carafons sur carafons, nous faisant des façons à faire rougir notre modestie, à ce point qu'elle fit taire la rancune de la Pluchette qui ne nous pardonne pas, la maraude, de l'avoir introduite à cet excellent sieur Deschenaux que satan étripe, mange et vomisse!

Pertuluis se mit à rire. Puis il dit :

—Allons bois... et continue ensuite!

Regaudin but avidement et longuement à même la cruche d'eau-de-vie, et la repassa à son camarade qui, de nouveau, en tira quatre ou cinq fortes lampées avant de la reposer sous le grabat.

—Tu comprends, poursuivit Regaudin que la boisson rendait gai et cocasse et dont le "gigolo" semblait remonter à merveille, que la vieille guenon ne savait trop comment nous proposer ce marché...

Regaudin s'interrompit pour hoqueter.

—D'aller chercher le petit pour en tirer rençon? compléta Pertuluis, que cette histoire paraissait amuser.

—Oui, tout juste. Et ce que ça lui a pris de temps pour nous mettre l'affaire dans l'ouïe! N'a-t-il pas fallu, pour qu'elle se décidât à dégoiser, que nous fussions presque ivres et que nous lui jurassions sur le Christ, sa croix et ses clous...

—Et sa couronne d'épines! ajouta sententieusement Pertuluis.

—Tout juste, Pertuluis, et sa couronne d'ép...

Un bruit terrible fit sauter en l'air les deux bravi... Ce fut d'abord un craquement sinistre comme si la baraque s'écrasait, puis un long sifflement emplit l'air, et une fumée âcre aux senteurs de graisse brûlée se répandit par la bicoque, tant et si bien que Regaudin se mit à éternuer avec fracas.

—Par la mort du diable! cria Pertuluis, regarde, Regaudin, la marmite est au feu!

—Au feu... fit Regaudin avec étonnement. Atchou... atch...

Il éternuait de plus belle.

—Vite! hurla Pertuluis en se précipitant vers le foyer, la soupe bout!

—Ah! la soupe bout... atch...

Incapable de mettre fin à son éternuement, Regaudin s'élança à son tour vers le foyer.

Réveillé en sursaut par le fracas formidable qui venait d'ébranler la cabane, l'enfant jetait des cris perçants. Puis, étouffé par la fumée épaisse qui envahissait la hutte, ses cris se changèrent en hoquets effrayants.

—Bon! grogna Pertuluis, v'là le marmot qui étouffe à présent!

—Vite! le marmot! ria Regaudin.

—Vite! le chaudron! clama Pertuluis.

La marmite de fer gisait avec tout son contenu dans les cendres du foyer presque éteint, et par-dessus s'était écroulée la cheminée.

Pertuluis et Regaudin levèrent un oeil consterné vers la toiture où apparaissait un trou énorme, béant, par lequel pénétraient des rayons de soleil.

Dans le lointain de sourds grondements continuaient de faire trembler l'espace.

—Bon! marmonna Pertuluis, je comprends... c'est un boulet anglais qui est venu nous faire ces dégâts!

—Un boulet anglais... fit Regaudin en se remettant à éternuer... Mais où est-il?

—Dans la marmite, faut croire!

Tandis que les deux amis demeuraient tout désemparés devant cette avarie, le détachement de grenadiers arrivait pour le repas du midi.

Les deux cuisiniers firent un saut.

—Biche-de-bois! exclama Regaudin avec désespoir, v'là les soupards!

—Hein, les soupards!

—Par tous les marmitons de l'enfer! jura Pertuluis, ils arrivent bien à point... la soupe est trempée!...

VII

APPRETS DE BATAILLE

Le soir de ce jour, un conseil militaire avait été tenu aux quartiers généraux du marquis de Montcalm qui, comme nous l'avons dit, commandait l'armée du centre dont les retranchements couvraient le village de Beauport. A ce conseil avaient assisté M. de Vaudreuil, l'intendant François Bigot — car il était de tous les conseils — et M. de Saint-Onge, commandant des milices de Trois-Rivières, Ramezay, chef de la garnison de la ville, Vauquelin, qui avait la direction des affaires navales et commandait la petite flotte française, les principaux lieutenants de Montcalm, MM. de Lévis, Bougainville, Montreuil, Sénézergues, et plusieurs autres officiers. Il fut décidé à ce conseil que les trois petites armées françaises demeureraient dans leurs retranchements d'où elles surveilleraient les mouvements de la flotte anglaise qui, comme on s'en doutait bien, allait chercher un endroit de la côte nord pour y débarquer des troupes de terre.

Le marquis de Montcalm avait émis la certitude que son camp retranché était imprenable; et il avait assuré que les Anglais n'avaient

aucune chance d'atteindre la ville par un débarquement entre la rivière Montmorency et la rivière Saint-Charles.

L'est de la capitale pouvait donc être regardé comme à l'abri d'un coup de main.

Restait l'ouest. De ce côté Lévis avait manifesté quelque inquiétude, en émettant l'hypothèse que la flotte anglaise pourrait passer devant Québec. Montcalm avait de suite essayé de dissiper cette inquiétude, en affirmant qu'aucune flotte ne pouvait passer sous les murs de la ville, certain qu'il était qu'elle serait foudroyée par les canons de la haute-ville et l'artillerie disséminée sur les jetées du fleuve.

Ce fut Vauquelin qui sema la plus forte inquiétude, en émettant que les Anglais pourraient fort bien opérer un débarquement sur la côte sud, s'emparer des hauteurs de la Pointe-Lévis, que défendait un faible poste de miliciens seulement, et de ce point protéger de leur artillerie le passage de leur flotte.

Le conseil fut violemment ému : on découvrait, trop tard peut-être, qu'on avait commis une grande faute d'imprévoyance en n'assurant pas d'une défense efficace ces hauteurs. Cette faute, naturellement, retombait sur la responsabilité des chefs, et plus particulièrement sur le général Montcalm qui avait établi tous les plans de défense.

Le général voulut de suite rétablir la confiance :

—Messieurs, s'écria-t-il, si jamais les Anglais réussissent à prendre pied sur ces hauteurs, nous irons les déloger!

C'était de la belle confiance qui fit son effet. Puis, tranquillisé, le conseil décida, à la suggestion de Vauquelin que l'intendant Bigot appuya, qu'on tenterait d'inquiéter les Anglais par tous les moyens et qu'on essayerait de décourager leurs projets et leurs tentatives de débarquement. Vauquelin soumit alors son plan de lancer contre la flotte ennemie des brûlots, qui metteraient le feu aux vaisseaux anglais et, finalement, forceraient la flotte à reprendre le chemin de la mer.

Ce plan fut adopté et mis en oeuvre le lendemain soir. Mais ces brûlots n'eurent pas l'effet attendu : ils ne causèrent aucun dommage aux navires anglais. Ayant été allumés trop tôt, ils furent aperçus de l'ennemi qui les prit à la remorque pour aller les échouer sur le rivage de l'Ile d'Orléans, où ils se consumèrent doucement à la plus grande joie des Anglais.

Cette faillite ne parut pas décourager Vauquelin qui, quelques jours plus tard, recommença la même expérience et sans plus de succès. Elle occasionna, toutefois, le chavirement d'une berge montée par vingt-et-un marins que commandait le capitaine James Cook qui, plus tard, comme Bougainville, allait se rendre célèbre par ses voyages sur les mers du monde. Rapportons l'incident : cette berge avait été dépêchée pour prendre à la remorque l'un des brûlots de Vauquelin. Tandis que deux hommes travaillaient, dans une petite embarcation, à appliquer des grappins au brûlot, une autre berge anglaise, par une fausse manoeuvre, vint prendre la berge de Cook en flanc et la fit chavirer. Cook et les dix-neuf hommes qui lui restaient furent jetés dans le fleuve. Mais grâce aux flammes du brûlot qui éclairaient la scène, Cook et quatre de ses hommes purent être repêchés, mais les seize autres trouvèrent la mort dans cet accident.

Vauquelin se décida à renoncer à ce jeu qui paraissait amuser fort les Anglais.

Le 30, Monckton, l'un des principaux lieutenants du général Wolfe, alla prendre position sur les hauteurs de Lévis où il établit de la grosse artillerie.

C'était précisément la manoeuvre que Montcalm redoutait depuis deux jours. Vauquelin avait donc pensé juste. Mais il faut ajouter que Montcalm y avait aussi songé bien avant Vauquelin; et c'est pourquoi, un mois auparavant, il y avait installé un petit poste de miliciens et de sauvages commandés par le sieur Etienne Charest. Ce poste insuffisant, mal armé et peu défendu fut emporté presque sans coup férir par les hommes de Monckton. Montcalm lui-même avait jugé ce poste insuffisant; mais il avait espéré pouvoir le renforcer quand il serait besoin. C'était une faute de négligence qu'il importe d'attribuer surtout à ce chef militaire. La faute était si grave qu'elle compromettait la sécurité du pays : il est en effet certain que si ces hauteurs avaient été protégées par une grosse artillerie et rendues inabordables, jamais Saunders ou Wolfe lui-même n'auraient eu l'audace de risquer le passage de la flotte anglaise en les feux plongeants de la capitale et ceux de Lévis. Cette tactique aurait eu pour effet encore d'empêcher la flotte ennemie d'approcher trop avant dans la rade de Québec, et, par le fait, elle aurait diminué de près d'un tiers la trajectoire des projectiles anglais; car des hauteurs de la Pointe-Lévis les canons français auraient commandé une bonne partie de la rade et tenu en respect les vaisseaux ennemis. Pourtant, cette faute se trouve atténuée du fait que Montcalm jugeait ses forces insuffisantes sur le côté nord du fleuve, pour les affaiblir encore en établissant de fortes défenses sur la côte sud. Et puis le mal était fait; il fallait à présent ou en subir toutes les conséquences ou y rémédier, ce à quoi Montcalm songea de suite.

Or Wolfe avait saisi cette faute et il avait su en profiter sans délai. Et prévoyant aussi que Montcalm tenterait de déloger le poste de Monckton, il l'avait de suite renforcé en hommes et en canons de gros calibre.

Montcalm, quelques jours après, avait organisé une expédition dans le but de secourir Charest et ses Canadiens et de rejeter les Anglais dans le fleuve. A la tête de cette expédition il mit le major Dumas qui partit seulement avec mille miliciens, parmi lesquels avaient été enrégimentés cinquante élèves du Séminaire et du collège des Jésuites, élèves qui eux-mêmes avaient réclamé l'honneur d'aller déloger les Anglais. Ils allaient échouer. L'on connaît cet incident que des Historiens ont appelé — était-ce par dérision? — "le coup des Ecoliers". Dumas divisa ses hommes en deux colonnes et les dirigea, par deux voies différentes, vers le poste retranché des Anglais. Il était nuit lorsque, avant d'atteindre

le poste, les deux colonnes durent traverser des fourrés épais. Elles se rencontrèrent tout à coup et se prirent l'une et l'autre pour des ennemis. Il se fit un terrible échange de mousqueterie qui ne manqua pas d'attirer l'attention des Anglais. Ceux-ci surgirent en masse, et avant que les Canadiens n'eussent reconnu leur méprise, ils les attaquèrent vivement. Il y avait eu confusion et désordre avant l'arrivée des Anglais, cette fois il y eut panique.

Cette escarmouche, sans profit aucun pour les Français, eut pour effet de mettre en défiance l'esprit du général Wolfe : il établit sur les hauteurs de Lévis une véritable garnison qui pouvait défier toutes les tentatives du général français.

Ce fut de ce moment que les canons anglais commencèrent à bombarder la capitale des hauteurs mêmes de Lévis. On était vers la mi-juillet, et durant un mois entier les batteries anglaises ne cessèrent de faire pleuvoir sur la haute-ville boulets et bombes. Presque tous les grands édifices, à commencer par la cathédrale, furent détruits : les boulets trouaient les toits et défonçaient les murs, les bombes allumaient l'incendie. Peu après, les canons de la flotte anglaise se mirent de la partie en s'attaquant surtout à la basse-ville, qui en moins de trois jours fut réduite en débris. Les incendies étaient tellement fréquents que les soldats de la garnison durent se faire sapeurs-pompiers. Une grande partie des citadins dut chercher refuge hors les murs, en arrière des faubourgs et dans la campagne voisine. Beaucoup, cependant, demeuraient dans l'enceinte, vivant dans les caves ou aidant la garnison à combattre les incendies. Vainement M. de Ramezay tenta de réduire au silence les batteries ennemies placées sur les hauteurs de Lévis; ses canons, de trop petite portée, ne parvenaient pas à lancer leurs projectiles sur la rive opposée, et presque tous plongeaient dans les eaux du fleuve. Même si le commandant de la place eût été pourvu d'une meilleure artillerie, il aurait pu difficilement affecter les batteries anglaises, invisibles qu'elles étaient derrière un rideau de broussailles, et protégées aussi par des abatis d'arbres qui eussent formé un véritable mur d'arrêt aux projectiles venus de la ville.

Les chefs militaires français désespéraient de mettre fin à cette terrible destruction accomplie par les Anglais, destruction aussi barbare qu'inutile. Mais Wolfe avait pensé, par cette tactique, décourager le peuple et l'armée et faire amener pavillon. Mais quand la ville fut en cendres, il comprit combien la résistance de ces Canadiens et de ces Français serait tenace, et il tourna son esprit d'un autre côté.

Il fit cesser le feu de ses batteries et conféra avec ses principaux officiers. De même que Monckton et Saunders, Wolfe avait remarqué l'inefficacité de l'artillerie de la ville et la portée insignifiante de ses projectiles; et cette constatation lui avait donné l'idée d'envoyer une partie de sa flotte vers l'ouest de la ville pour y localiser un point de descente. Lui-même fut de l'expédition sur le navire de Saunders; et suivi de sept autres navires portant près de cinq mille hommes, il s'aventura à passer devant la ville en serrant de près la rive de la côte sud. Il passa sans avarie. Les boulets des canons français tombaient dans l'eau à quelques pieds des navires ennemis; quelques projectiles seulement parvinrent à atteindre des matures qu'ils endommagèrent faiblement.

Cette manoeuvre avait tellement effrayé Montcalm, qu'il envoya de suite de gros renforts à Bougainville. Ces renforts, la vigilance et l'activité de Bougainville eurent le bon effet de décourager les tentatives de Wolfe : il comprit qu'il ne pourrait mettre pied à terre à aucun endroit entre Québec et la rivière Jacques-Cartier. Remonter plus haut que Jacques-Cartier était une imprudence dont il n'eut pas même l'idée.

Que faire? Quoi tenter?

Le jeune général anglais revint à l'Ile d'Orléans pour conférer à nouveau avec ses officiers.

Il ne sembla plus rester qu'un moyen : attirer l'armée française dans un piège et la briser! Et il ne sembla se présenter qu'une entrée dans la place : la prise du rivage et des hauteurs de Beauport. Oui, mais comment faire sortir de ses retranchements l'armée de Montcalm? Il songea à s'attaquer aux campagnes auxquelles, pensait-il, Montcalm ne manquerait pas de porter secours. Il se trompait encore, et il se trompa inutilement. Inutilement il encouragea ses troupes à commettre les pires barbaries; il les jeta, comme une bande de fauves, sur les deux rives du fleuve avec ordre de tout détruire, de tout massacrer. Et durant un mois ces paisibles campagnes devinrent une proie facile : tout fut mis à feu et à sang du Sault Montmorency à la Malbaie sur la côte nord, de Lévis à la Rivière-du-Loup sur la rive sud.

Les habitants, sans défense, prenaient la fuite à travers bois et cherchaient refuge dans les montagnes. Ceux qui ne fuyaient pas étaient impitoyablement tués, fussent-ils enfants, femmes ou vieillards. Les habitations étaient incendiées ainsi que les dépendances, les champs dévastés, les moissons rasées, les fontaines empoisonnées, les bestiaux saisis, les greniers dépouillés du peu qui restait. Près de seize cents habitations furent consumées! Quant au nombre de morts, il demeurera toujours incalculable. Beaucoup furent tués, d'autres moururent d'inanition dans les bois... Jamais l'histoire n'avait vu pires actes! Jamais encore un peuple civilisé n'avait déployé tant de vandalisme! Jamais les soldats d'une nation dite "chevaleresque" n'avaient commis tant de forfaits et de crimes! Les anciens barbares n'avaient pas été si inhumains! Aussi, quoi qu'on dise ou pense, la renommée que s'est acquise James Wolfe, comme chef militaire, doit être à jamais ternie! Sa gloire ne peut demeurer pure, car un linceul en couvre l'éclat!

Et lorsqu'il eut tout brisé, détruit, dévasté, il arriva à la fin de juillet avec ce bilan singulier : des cendres, des ruines, des haines semées et... pas de conquête! l'armée française demeurait toujours à Beauport, sur le qui-vive! Il aurait détruit entièrement le reste du pays,

qu'il se fût trouvé encore devant le même objectif insaisissable : une ville juchée sur un rocher inaccessible et une armée inattaquable au pied de cette ville.

Wolfe enragea, il fallit même en faire une maladie mortelle. Quoi! allait-il échouer misérablement et honteusement? Non! Cette ville, il l'atteindrait! Cette armée, il la briserait!

Allons donc! comment allait-il s'y prendre après tous les moyens épuisés en vains efforts?

Eh bien! il avait décidé de pénétrer dans les retranchements mêmes de l'armée et de l'y massacrer. Et pendant que quelques-unes de ses bandes poursuivaient leur oeuvre de destruction dans les campagnes, le général anglais se disposa à jeter une grande partie de ses troupes sur Beauport.

Wolfe, après avoir visité le haut du fleuve au-dessus de Québec où Bougainville s'était apprêté à le recevoir, était revenu à l'Ile d'Orléans, comme nous l'avons dit; puis, ayant ordonné la dévastation des campagnes, il avait établi son quartier général sur la rive gauche de la rivière Montmorency, à un endroit appelé l'Ange-Gardien. Un moment, il avait espéré tromper la vigilance des Français : dans ce but il avait remonté le cours de la rivière pour la franchir à un endroit guéable et essayer de prendre par derrière l'armée de Montcalm. Mais la colonne qu'il avait envoyée avait trouvé sur son chemin le capitaine de Repentigny, qui commandait un fort poste sur la rive droite de la rivière. Avec ses Canadiens et sauvages Repentigny avait brusquement attaqué l'ennemi et l'avait repoussé avec de lourdes pertes.

Il ne restait plus au général anglais que l'alternative d'embarquer son armée sur des berges et de la conduire au rivage de Beauport. Là, s'offrait une vaste plage où il était facile de déployer une armée. Protégée par les canons de la flotte, cette armée pourrait atterrir sans beaucoup de difficultés. Wolfe le pensa ainsi, et il fit partager son avis à ses lieutenants. Il fut décidé qu'on reprendrait le bombardement de la ville pour occuper l'attention des Français de ce côté, qu'en même temps les canons de la flotte et ceux de l'Ange-Gardien feraient pleuvoir sur les retranchements français une grêle de boulets et de bombes, et que Hardy, qui commandait sur la rive gauche de Montmorency, prendrait en flanc l'armée du Chevalier de Lévis et tenterait de la séparer de l'armée du centre. Alors Wolfe, avec Monckton, Townshend et Murray, en profitant de la marée, se jetterait sur le rivage.

Ce plan avait été si bien conçu et il présentait de prime abord de si grandes chances de succès, que Wolfe fut tout rempli d'espoir.

Oui, mais les Français étaient là... ils veillaient!

VIII

MONTMORENCY

Ce fut le 28 juillet que les deux armées ennemies vinrent en contact pour la première fois.

Une chaleur torride régnait sur le pays. Ce jour-là, vers les onze heures de matinée, une légère brise du sud vint tempérer les ardeurs du soleil. Un peu après midi, l'horizon se chargea de gros et lourds nuages qui firent présager un orage; car de ces nuages partaient de sourds grondements de tonnerre. Les Anglais se réjouirent, espérant que les éléments de la nature se joindraient à eux et favoriseraient leurs desseins. Ils se préparèrent donc activement à l'attaque. Des hauteurs de la rivière Montmorency l'artillerie anglaise commença à bombarder les retranchements du Chevalier de Lévis.

Montcalm s'ingéniait à surprendre les plans de Wolfe. Quelles combinaisons avait pu faire le jeune général anglais pour arriver à faire prendre pied à terre à ses troupes? Quel endroit pour débarquer choisirait-il? Montcalm se le demandait avec curiosité. Il n'éprouvait aucune inquiétude, sûr de voir son adversaire marcher à un échec. Lorsque les canons de Montmorency commencèrent à tonner, il crut, non sans étonnement, que Wolfe voulait le prendre en flanc par la rivière. Aussi s'empressa-t-il de dépêcher des renforts à Lévis, bien qu'il le sût capable de ses seules forces de repousser toutes tentatives des Anglais de ce côté.

Mais sa pensée fut modifiée peu après, quand ses regards furent attirés par un mouvement général de la flotte anglaise sur la rade, et lorsque de cette flotte, qui s'était rapprochée de la côte, se mit à tonner du canon dont les projectiles atteignaient ses propres retronchements.

Un peu plus tard, il découvrit une nuée de berges bondées de soldats qui, à marée montante, se mirent à louvoyer en face du rivage de Beauport. Ces berges essayaient de masquer l'approche de deux transports anglais : en effet, au bout d'une demi-heure les berges s'écartaient et les transports, bien pourvus de canons, allaient s'échouer sur la rive non loin de la route de Courville. De là, les transports se mirent à bombarder les tranchées et redoutes qui défendaient l'entrée de la route de Courville. Dans l'intervalle, le navire amiral, le Centurion, et trois autres vaisseaux approchaient le pied de la chute de Montmorency, et de ce point se mirent à canonner le camp français.

Cette fois Montcalm devina une partie du plan de Wolfe : celui-ci allait attaquer en flanc par la rivière Montmorency, puis en front entre l'entrée du chemin de Courville — chemin qui conduisait vers les hauteurs de Montmorency — et le pied de la cascade. C'était donc l'aile gauche qui se trouvait immédiatement menacée, et Montcalm se réjouit en songeant à quel insuccès marchait Wolfe. Tout de même, comme ce jeu pouvait n'être qu'une feinte du général anglais, Montcalm prit immédiatement toutes les précautions pour mettre son camp à l'abri d'un coup du sort, et à toute l'armée il ordonna des préparatifs de bataille. Après avoir renforcé l'aile commandée par le chevalier de Lévis qui, à son tour, envoya des renforts à Repentigny posté sur la rivière Montmorency, le général français expédia vers

les redoutes de la route de Courville le capitaine Jean Vaucourt avec huit cents miliciens.

Notre ami Flambard, en apprenant qu'on allait se battre du côté de Montmorency, s'empressa de joindre le bataillon de Jean Vaucourt.

Les deux amis, après un repas très frugal pris sur le pouce, se mirent durant la sieste à causer. Ils ne s'étaient pas vus pendant plusieurs jours, et le jeune capitaine avait hâte d'être mis au courant des démarches entreprises par Flambard pour retrouver l'enfant de sa femme. Mais le spadassin eut le chagrin de n'apporter à son ami aucune nouvelle rassurante. Il n'avait pu retrouver non plus les deux ravisseurs de l'enfant, c'est-à-dire Pertuluis et Regaudin, dont le détachement était devenu une équipe volante qu'on ne savait jamais où trouver exactement.

Jean Vaucourt retomba plus profondément dans son chagrin.

—Et madame Héloïse? s'enquit Flambard qui ne cessait de s'inquiéter, lui, de la fille du comte de Maubertin.

—Hélas! soupira Vaucourt; elle est toujours dans le même état!

Depuis le jour où le malheur l'avait si durement atteint, le jeune capitaine allait tous les jours rendre visite à sa femme aux Hospitalières, où elle vivait sous les attentions constante de Marguerite de Loisel. La jeune femme recevait son mari comme un ami seulement qui se serait intéressé à son sort malheureux. Elle lui souriait tristement, l'éloignant s'il voulait se rapprocher d'elle pour l'embrasser; puis elle demandait d'une voix éteinte et de lèvres qui se crispaient amèrement :

—Avez-vous rencontré le capitaine Jean Vaucourt, monsieur? et savez-vous s'il me ramènera bientôt mon petit?

Non... l'état mental de la jeune femme ne s'était pas amélioré. Et ces questions à son mari, elle les posait invariablement à toutes les personnes qui l'approchaient, même à Marguerite de Loisel, dont elle prononçait le nom, mais qu'elle ne reconnaissait pas : Marguerite lui apparaissait comme une étrangère dont elle ne s'expliquait pas la sympathie. Elle vivait presque dans un mutisme continuel. Tout le jour elle demeurait à la fenêtre de sa chambre, considérant d'un oeil terne le ciel et le paysage environnant. Le soir venu, elle se jetait toute vêtue sur son lit, et demeurait inerte. Hormis la maladie de ses facultés mentales, Héloïse se portait bien. Seulement, elle mangeait peu, et, de ce fait, elle était devenue d'une maigreur extrême. Elle faisait pitié!

A chacune de ses visites à sa femme, Jean Vaucourt avait vainement essayé de se faire reconnaître : la jeune femme le regardait avec un visage impassible, puis ses lèvres décolorées se bornaient à esquisser un sourire pâle et incrédule.

Une fois que le capitaine avait insisté pour lui faire entendre qu'il était bien et réellement le capitaine Vaucourt, elle lui avait répondu avec un sourire ennuyé et maladif :

—Monsieur, si vous le rencontrez quelque part, n'oubliez pas de lui dire que je l'attends... j'ai tellement hâte de serrer mon petit Adélard sur mon sein!

En prononçant ces dernières paroles, des larmes avaient perlé au bord de ses cils blonds.

Un sanglot avait aussitôt déchiré la gorge du capitaine qui s'en était allé en pleurant.

Et le capitaine demanda à Flambard en le regardant dans les yeux :

—Voyons! mon ami, ne pouvez-vous trouver un remède pour guérir ma pauvre femme?

—Si, répondit Flambard, je connais le remède et je le trouverai!

—Vous connaissez ce remède? interrogea Vaucourt en tressaillant de joie.

—L'enfant... c'est tout! répondit laconiquement le spadassin en fronçant les sourcils.

—Vous voulez dire que ma femme recouvrera la raison en retrouvant son enfant?

—Oui. Mais pour retrouver l'enfant il importe de retrouver Pertuluis et Regaudin. Il importe encore de savoir de ces deux ribodeurs ce qu'ils ont fait de l'enfant, car ils ne l'ont pas mangé, j'espère bien. Eh bien! prenez ma parole, capitaine, à moins que les Anglais n'écharpent ces deux chiens errants, je vous jure que je les rattraperai et que je leur ferai cracher leurs secrets! Mais voilà : ces Anglais vont probablement déranger mes plans en venant attaquer nos retranchements.

—Oh! sourit le capitaine avec confiance, je compte bien que nous leur apprendrons en peu de temps ce que nous valons. Que pensez-vous, mon ami, de leur jeu?

—C'est un jeu stupide, c'est insensé de leur part! Et cela me paraît tellement insensé de venir nous attaquer ainsi, que je pense ceci : si j'étais le général de nos troupes, le sort des Anglais serait vitement fixé.

—Que feriez-vous?

—Une chose que ne semble pas en train de faire le général Montcalm, sans vouloir critiquer ses plans.

—Et que fait-il qui ne vous convienne pas?

—Vous le voyez, il renforce tous les postes du rivage!

—Eh bien? demanda Jean Vaucourt très étonné.

—Moi, sourit Flambard, je dégarnirais au contraire les fortins et les redoutes, n'y laissant que juste quelques tirailleurs pour faire croire à notre résistance. Je laisserais les Anglais débarquer bien tranquillement, je leur permettrais même de se déployer largement tout le long de la plage. Mais durant ce temps j'aurais préparé mon armée en bon ordre d'attaque de façon à pouvoir bondir hors de ses retranchements, de se ruer à la gorge des Anglais, d'en étouffer le plus possible et de rejeter le reste dans le fleuve.

Jean Vaucourt se mit à rire.

—Vous riez? se récria Flambard. Eh bien! regardez notre position! Nous sommes imprenables d'abord; ensuite nous avons l'avantage du terrain pour l'attaque comme pour la retraite; mais nous possédons surtout l'avantage de l'avance et de la victoire. Voyez, en bas,

ce rivage presque plat et spacieux où une armée assez nombreuse peut se déployer à l'envi! Voyez où nous sommes, nous : sur des hauteurs embroussaillées et fortifiées d'où nous commandons! Et voyez, à droite, la rivière Saint-Charles où Bougainville pourrait manoeuvrer; à gauche, Montmorency d'où Lévis pourrait descendre comme la foudre! N'est-ce pas clair? Avec un peu d'ensemble et d'impétuosité nous mettrions l'anglais en bouteille, et v'lan!...

—Certes, admit Vaucourt, votre plan serait généreux et sûr à condition que l'ennemi ne nous attaquât pas sur notre flanc gauche, comme le redoute Monsieur de Montcalm.

—Ah! au fait, en cette hypothèse il aurait fallu détourner, par une feinte quelconque, les Anglais de cette tentative. Et encore, à l'heure qu'il est, je lancerais quelques compagnies de Canadiens contre les positions anglaises à Montmorency, et, par certains mouvements de troupes de ce côté de la rivière, je laisserais penser au général Wolfe que nous nous dégarnisons ici, pour qu'il fût tenté de jeter sur cette plage toute son armée que nous taillerions en pièces.

—Mais cette idée est peut-être celle du général Montcalm.

—J'en doute, puisqu'il donne ordre de repousser toutes tentatives de débarquement des Anglais. Or, je conçois qu'il importe, pour battre les Anglais ou eux-mêmes pour nous battre, qu'ils viennent à terre, puisque nous n'avons pas de navires pour aller les rencontrer sur l'eau.

—C'est juste, sourit Jean Vaucourt.

Les tactiques de notre ami Flambard étaient peut-être celles d'un soldat ardent, brave, impétueux, plutôt que celles d'un véritable tacticien de la guerre. Il avait certainement l'oeil d'un valeureux troupier ordinaire, mais non celui d'un général. Quoi qu'il en soit et sans vouloir diminuer la valeur militaire de Montcalm, nous pouvons dire que cette affaire de Montmorency aurait pu s'appeler la Bataille de Beauport et entrer dans l'Histoire comme un événement décisif. Il n'y a pas de doute que, là, fut la seconde erreur de Montcalm, en ne donnant pas aux Anglais le temps de se déployer sur la plage de Beauport: c'eût été fort probablement le salut de la Nouvelle-France. La terrible Armada anglaise n'était pas tant un danger par elle-même que la forte armée de terre qu'elle transportait dans ses flancs, et c'est l'armée qu'il importait d'attirer sur un point de la côte et d'anéantir. Il est fort probable que Montcalm avait eu cette idée; et il est certain que le Chevalier de Lévis avait conçu un plan de ce genre, si nous nous en rapportons à certaine relation du temps; mais il appert que M. de Vaudreuil et François Bigot s'étaient fortement opposés à ce plan audacieux.

Vers les deux heures de relevée de ce jour du 28 juillet, Jean Vaucourt et son bataillon se trouvaient embusqués dans les buissons qui bordaient le chemin de Courville, et à ce moment les canons de la flotte anglaise et ceux des deux transports échoués sur le rivage lançaient un vrai torrent de projectiles sur ce point.

Là, Montcalm avait fait construire des ouvrages en terre qui protégeaient les Canadiens contre le feu des ennemis. Çà et là des redoutes avaient été élevées et garnies de petits canons. Tous ces ouvrages défensifs avaient été aménagés de meurtrières permettant aux Canadiens de surveiller l'approche de l'ennemi et de répondre à leur feu. Ils s'élevaient en gradins irréguliers des bords du fleuve jusqu'au village de Beauport, et ils étaient pour la plupart masqués par des taillis et des bosquets aux feuillages touffus. Si l'armée anglaise se fût engagée dans les méandres de ces fortifications, elle y eût été anéantie. Mais le plan de Wolfe était seulement d'inquiéter sérieusement l'aile gauche de Montcalm, tandis que le plus gros de ses forces emporteraient les premières défenses du rivage de Beauport et gagneraient la rivière Saint-Charles et les Faubourgs de Québec. Le général espérait mettre une barrière solide entre Montcalm et Bougainville et entre la capitale et l'armée de Beauport. Il allait échouer parce que ce plan avait été en partie deviné par Montcalm qui demeurait sur ses gardes.

Pour en revenir à nos amis, Jean Vaucourt et son bataillon, sur l'ordre du marquis de Montcalm, avaient occupé les épaulements qui dominaient et protégeaient la route de Courville, route qui s'élevait vers les positions occupées par l'armée du chevalier de Lévis.

Sous ces épaulements et en bas de la route parmi les taillis qui bordaient le rivage quatre redoutes avaient été dressées pour défendre l'entrée du chemin de Courville. Dans ces redoutes Montcalm avait aposté ses meilleurs tireurs canadiens et les avait mis sous les ordres de Vaucourt. Elles étaient invisibles à l'oeil de l'ennemi, masquées qu'elles étaient par un rideau de jeunes frondaisons. Mais Wolfe se doutait bien que chacun de ces taillis et que peut-être toutes les broussailles devaient abrité ou des Canadiens ou des Français, et il faut croire qu'il avait l'intention d'aborder la route de Courville, puisque, vers les deux heures, il fit tomber une avalanche de fer et de feu sur ces redoutes et la brousse avoisinante; si bien que les tireurs canadiens durent évacuer deux de ces redoutes pour retraiter derrière les remparts gardés par Jean Vaucourt et ses miliciens. Puis à leur tour ces remparts furent assaillis par une grêle de projectiles qui hachèrent bois, tallis, buissons. Les Canadiens de Jean Vaucourt, protégés par les parapets de leur ligne, ne bronchèrent pas; ils essuyèrent durant une heure cet ouragan de fer sans autres dommages appréciables que quelques miliciens blessés par des éclats de bois.

Cependant la flottille de berges ennemies n'avait pas cessé ses manoeuvres dans la rade, et vers quatre heures elle s'approcha lentement du rivage sur une largeur qui semblait couvrir la distance qui séparait le pied de la route de Courville et celui de la chute Montmorency: mais la plus forte partie de ces berges se dirigeaient plutôt vers la chute. A cet instant, la bataille s'engageait aux abords de la Rivière Montmorency où une colonne de deux mille soldats anglais, après avoir traversé la rivière,

attaquait les positions du chevalier de Repentigny. Dans le même moment une autre colonne d'attaque, conduite par les brigadiers anglais Murray et Townshend, descendait des hauteurs de l'Ange-Gardien et se dirigeait vers le gué, qui traversait le pied de la chute, pour venir se joindre à l'armée que portaient les berges. L'attaque des Anglais semblait donc se concentrer tout entière contre l'armée du chevalier de Lévis. Il n'y a pas de doute que Wolfe, avant de prendre le chemin de la rivière Saint-Charles et de Québec, voulait tenter de réduire cette armée à néant.

Ces bruits de bataille arrivaient jusqu'aux oreilles de nos amis au chemin de Courville. Jean Vaucourt fit observer à Flambard:

—Je pense, mon ami, que nous aurons peu de besogne ici; écoutez ce vacarme là-haut, du côté de la rivière!

—Faut-il y courir? demanda Flambard, impatient de se battre.

—Nos ordres sont de tenir ici même. Tenez! s'écria-t-il tout à coup, cette troupe de fantassins qui vient de débarquer, ne semble-t-elle pas venir de ce côté?

—Juste, répondit le spadassin; c'est un régiment de grenadiers anglais qui marche sur nous!

C'était bien une colonne de deux mille grenadiers qui, sous les ordres du brigadier anglais Monckton, marchait vers le pied de la route de Courville. Mais après avoir marché environ deux cents verges, cette colonne s'immobilisa, et une vive musique de guerre retentit et se mêla aux bruits de bataille qui descendaient des hauteurs de Montmorency.

—Ah! ah! se mit à ricaner Flambard, vient-on uniquement pour nous servir une séance musicale? Par mon âme! si c'est là nargue et goiserie, nous allons leur servir, nous, une musique de plomb et de fer qui ne résonnera pas moins bien à leurs oreilles que ne résonne le cri agaçant de leurs fifres.

—Nous allons voir, répliqua Vaucourt. D'abord, ne dirait-on pas que ces grenadiers attendent cette autre troupe qui débarque plus loin?

—Fichtre! murmura Flambard, voilà des fusiliers de la Nouvelle-Angleterre que je reconnais à leurs fanions déployés.

—Vous les reconnaissez? demanda Vaucourt avec surprise.

—Sans doute. N'ai-je pas, l'an passé, traversé leurs pays à ces néo-anglais, lorsque je gagnais le lac Champlain et le Fort Carillon? Et n'ai-je pas passé au travers d'un régiment de ces fusilliers qui, battus en pièces par nos soldats, avaient pris la peur au chien et décampaient après avoir jeté bas leurs flingots? Par le diable! je suis content; on va leur faire voir une autre estocade qui, bien certainement, leur fera passer le goût de mettre les pattes sur la terre du voisin.

Les fusilliers s'étaient rangés en ordre d'attaque à la droite des grenadiers, et s'étant, eux aussi, immobilisés, leur musique de guerre se joignit à celles des grenadiers.

—Décidement, s'écria Flambard, médusé, c'est une politesse qu'on vient nous faire. Et dire que le père Croquelin n'est pas là pour leur jouer, en retour, un air de sa viole; et dire encore que je n'ai pas ce rebec...

Soudain, le spadassin tira sa rapière, sauta sur le parapet de la redoute et, mettant son tricorne à la pointe de sa lame, il dressa sa haute taille au-dessus des buissons avoisinants et hurla de sa voix nasillarde et retentissante:

—Vive la France!

Huit cents verges seulement le séparaient des Anglais. Eux, aperçurent ce géant fantasque, qui semblait les narguer. Les musiques s'étaient tues; la brise de l'ouest avait emporté la voix du spadassin jusqu'aux premiers rangs des grenadiers ennemis. Ceux-ci demeuraient abasourdis en tenant leurs yeux fixés sur cette fière silhouette qui, tel un Colosse de Rhodes, semblait leur défendre l'entrée sur ce sol de la Nouvelle-France. Monckton eut une pensée d'admiration pour ce brave; mais il regretta en même temps de ne pouvoir lui faire expier cette bravade. La colonne n'avait pas de canons, et la portée des fusils ne permettait pas d'atteindre l'audacieux spadassin.

Et Flambard demeurait là, narquois, la rapière pointée vers le ciel, son tricorne balançant au bout.

Mais ce geste avait été vu des transports échoués sur la grève, et cette silhouette offrait à un canonnier habile une cible magnifique. Et il faut croire que cet habile canonnier existait, puisqu'une formidable détonation éclata et que, à la même seconde pour ainsi dire, le tricorne de Flambard fut emporté par un boulet de canon.

Le spadassin éclata d'un rire énorme, puis il sauta dans le redoute. Monckton ne voulant pas que ce rire nasillard et moqueur fît mal aux oreilles de ses hommes, ordonna aux musiques de jeter une marche victorieuse.

—Mais que diable attendent-ils là ainsi arrêtés? demanda Vaucourt.

—Il faut croire, répliqua le spadassin, qu'ils attendent que les autres troupes soient débarquées.

En effet, à cet instant la moitié seulement des troupes portées par la flottille de berges avait mis pied à terre. D'autres berges approchaient, d'autres encore se détachaient de la flotte et venaient vers la plage.

—Par ma foi! exclama Flambard, vont-ils nous jeter dessus cinquante mille hommes? Voyez, capitaine!

Pas moins de trois mille hommes se trouvaient déjà sur la plage, et c'était déjà beaucoup. Mais voilà que, venant des chutes, d'autres troupes apparaissaient : c'étaient celles que conduisaient Towshend et Murray. Après être descendus des hauteurs de l'Ange-Gardien, ces bataillons avaient traversé un gué au pied des chutes, et, suivant un sentier frayé a travers la brousse, ils devançaient les grenadiers de Monckton, descendaient la pente vers la plage, puis remontaient vers la route de Courville. Murray, avec mille hommes, s'était immobilisé dans le sentier qui dominait le gué, pour de là, l'ordre venu, s'élancer vers les hauteurs de Montmorency. A suivre ces manoeuvres, Jean Vaucourt pensa qu'il y avait mésintelligence entre les chefs anglais, et cela apparaissait d'autant plus probant qu'il voyait Towshend

approcher avec tout au plus huit cents hommes. C'était folie de la part de l'officier anglais à moins que ce ne fût qu'une feinte. Quoiqu'il en soit, Vaucourt donna des ordres rapides à Flambard, qui alla de suite prendre le commandement d'une compagnie de tirailleurs canadiens qui se trouvait postée à la gauche du jeune capitaine, et lui-même prépara ses miliciens à l'attaque.

Towshend aborda d'abord les redoutes évacuées par les Canadiens. Encouragé par la tranquillité des lieux et ne croyant pas trouver de garnisons dans les redoutes dressées au-dessus du chemin de Courville, il marcha contre.

C'était le moment attendu par Jean Vaucourt. Sur un signal de lui, une grêle de balles crachées à quarante verges de là assaillit le régiment anglais. Il y eut recul et désordre dans la troupe ennemie.

Néanmoins, pensant n'avoir affaire qu'à un petit poste, Towshend voulut le déloger. Il reforma les rangs de ses hommes et les lança à l'attaque des deux redoutes occupées par les tirailleurs canadiens. A l'instant même, de tous les épaulements qui garnissaient la pente au-dessus du chemin de Courville retentit un vif feu de mousqueterie, et une seconde grêle de balles se mit à pleuvoir sur les Anglais. Ceux-ci perdaient déjà une centaine d'hommes, tués ou blessés.

De nouveau Towshend retraita. Monckton, qui n'avait pas encore bougé, dépêcha au secours de Townshend un régiment de grenadiers. Ceux-ci, au lieu de suivre la plage, grimpèrent aux brousses voisines et se frayèrent un chemin vers la route de Courville, comme s'ils avaient eu l'idée de surprendre les Canadiens dans leurs retranchements. Mais de son poste Flambard avait découvert la manoeuvre. Il rassembla autour de lui quatre cents tirailleurs, et les apprêta à se jeter dans le flanc de la colonne.

Les grenadiers anglais approchaient, se faufilant sans bruit à travers la broussaille. Ils arrivèrent bientôt sous les ouvrages de terre occupés par les Canadiens. De prime abord il était assez difficile de reconnaitre ces ouvrages, masqués qu'ils étaient par l'épais feuillage, et les grenadiers pouvaient passer à cinq ou six toises sans les voir; ensuite, leur objectif étant ce fortin où se trouvait Vaucourt et contre lequel Towshend avait échoué, ils ne semblaient pas prendre la peine de scruter les fourrés qu'ils traversaient. Flambard profita de cette faute, et l'on entendit tout à coup sa voix nasillarde et tonnante:

—Par les deux cornes de satan! amis canadiens, tuez-moi tous ces English!

Cette voix seule parut produire sur les grenadiers l'effet d'un coup de canon... ils s'immobilisèrent.

Un choc terrible les ébranla à la seconde même: la rapière à la main droite, un poignard à la main gauche, Flambard pénétra dans le flanc droit des grenadiers, tout comme un coin de fer peut entrer dans le billot.

Avec ses Canadiens, il harcela pendant une heure les grenadiers ennemis, et ce fut dans ces fourrés épais une bataille corps à corps. A la fin, les grenadiers anglais, croyant avoir le diable à leurs trousses, se débandèrent et prirent la fuite dans la direction du reste de la colonne de Monckton. Pendant ce temps, Jean Vaucourt s'était élancé avec ses miliciens sur Townshend et achevait de le mettre en pleine déroute.

Sur les autres points du champ de bataille le succès demeurait encore avec les armes de la colonie. Murray, qui avait essayé d'escalader les hauteurs de Montmorency, se voyait culbuté par le chevalier d'Herbin qui commandait sous les ordres de Lévis, des compagnies de miliciens et de réguliers. Sur les bords de la rivière Montmorency, Repentigny battait complètement les deux mille hommes commandés par le major Hardy.

Mais le plus dur du combat paraissait se dérouler au pied de la route de Courville.

Monckton, en voyant la déroute de Towshend était accouru à son secours avec le reste de ses grenadiers et de nouvelles troupes débarquées des berges. Ce que voyant, Jean Vaucourt et Flambard unirent leurs forces pour donner le coup d'assommoir. Et pour ne pas donner aux Anglais le temps de prendre position, ils se ruèrent à leur rencontre avec une furie telle, que l'ennemi se trouva de nouveau tout à fait ébranlé. Enragés et voulant à tout prix décider de suite de la victoire, excités par la voix dominatrice de Flambard et les rudes coups qu'il portait aux Anglais, les Canadiens se mirent à faire un vrai massacre...

Or, tandis que résonnait le choc du fer contre le fer, tandis que les baionnettes se croisaient avec un grincement affreux d'acier, tandis que les canons anglais continuaient de cracher leur mitraille sur l'armée du centre qui n'avait pas encore bougé, et tandis que s'élevaient de toutes parts des rumeurs effrayantes et des fracas étourdissants, le ciel s'était dérobé sous d'épais et sombres nuages. Puis ces nuages avaient été sillonnés d'éclairs gigantesques, le tonnerre s'était mis de la partie pour rehausser le vacarme de la bataille. Puis une rafale de vent avait soudain déferlé; sa poussée était si formidable que les combattants, qui ne se trouvaient pas pressés les uns contre les autres, étaient soulevés et couchés violemment sur le sol. Des grêlons se mirent à tomber, des grêlons plus gros que les balles et qui déchiraient les visages en les cinglant. Un moment l'obscurité devint si profonde que les combattants se perdirent presque de vue. Puis ce fut un déluge d'eau qui descendit durant quelques minutes, une nappe d'eau si épaisse qu'on ne pouvait voir à une coudée de soi. Le combat se trouva donc interrompu et tous les bruits de la bataille qui, un moment auparavant, avaient empli l'espace de rumeurs terribles, se turent. On n'entendit plus que les crépitements des gouttes d'eau fouettant les mares, que le sifflement de la rafale, que les éclats secs et cassants de la foudre.

Flambard et ses tirailleurs avaient cherché un abri sous la ramure touffue des saules. Là, il avait dit à ses Canadiens:

—Mes amis, il faut nous apprêter à tomber sur le dos des Anglais, dès que nous pourrons glisser de l'oeil au travers de ce déluge.

Les tirailleurs, toujours prêts à suivre ce gaillard qui les fascinait et fiers de marcher sur ses pas, se tenaient couchés à plat ventre sur leurs fusils et leur poudre pour les préserver de l'eau du ciel, attendant avec impatience la fin de l'orage.

—Ne faudra-t-il pas prendre un peu le temps de se sécher? interroge goguenard, un vieux canadien fort habile à tirer, et qui à lui seul avait abattu dans cette échauffourée sept officiers anglais et un grand nombre de troupiers.

—On se fera sécher à courir sus aux Anglais! rétorqua Flambard. Plus on court vite, ajouta-t-il, plus on sèche, pas vrai, amis Canadiens?

Mais c'était un grand et beau soleil, un soleil de victoire, qui allait sécher les uniformes de nos héros, et c'étaient aussi les feux de joie qu'on allumerait pour le repas du soir.

Car, lorsque l'orage fut passé, lorsque le brouillard d'eau se fut dissipé, ce fut avec une surprise inouie que les Canadiens, et toute l'armée française, virent les Anglais regagner en toute hâte leurs navires : ils avaient profité de l'ouragan pour retraiter jusqu'aux berges et se rembarquer.

Les pertes de l'armée anglaise furent considérables mises en regard de celles que subit l'armée de la Nouvelle-France. Bien que les historiens ne s'accordent pas beaucoup à ce sujet, on croit que les pertes anglaises furent près de cinq cents hommes tués, blessés ou prisonniers; tandis que celles des Français ne furent que de quatre-vingts, morts ou blessés.

On ne peut pas dire que ce fut une victoire dans le sens large du mot, attendu que cette affaire n'eut rien de décisif et qu'elle n'entama que très légèrement les forces ennemies. Mais elle eut pour effet, d'une part, de semer le découragement chez les chefs anglais, de l'autre, de relever le moral des défenseurs de la colonie. Et l'on peut ajouter que si Montcalm avait donné l'ordre de poursuivre l'ennemi, s'il avait fait des plans et des prévisions pour canonner la flottille de berges qui remportaient les soldats d'Albion, il aurait pu tourner ce succès en une victoire complète et il aurait gagné la partie entière; et l'on aurait vu la Nouvelle-France sauvée une fois encore de l'invasion et de al conquête.

N'importe! Tout peu qu'il fut ce succès valait bien la peine qu'on le fêtat joyeusement, car il mettait au coeur de la colonnie un espoir qu'elle n'avait plus depuis le jour où le général anglais, Wolfe, avait détruit sa capitale et dévasté ses ravissantes campagnes.

IX

VIEUX AMIS, VIEILLES INIMITIES.

S'il fut dans l'armée française certains compères pour célébrer dignement ce succès des armes du roi de France, ce furent bien nos deux grenadiers, Pertuluis et Regaudin.

Le détachement de grenadiers dont ils faisaient partie avait été envoyé par le général Montcalm à l'armée de Lévis qui, à son tour, l'avait dépêché au chevalier d'Herbin pour le supporter dans sa lutte contre Murray. Pertuluis et Regaudin s'étaient battus comme des lions; la rapière au poing ils s'étaient rués contre les Anglais, entraînant leurs camarades et contribuant pour la meilleure part à la culbute des soldats de Murray des hauteurs de Montmorency sur la plage. Tous deux avaient fait un carnage qui avait jeté la terreur parmi les ennemis: ceux-ci avaient un moment pensé avoir affaire à deux diables noirs venus exprès de l'enfer pour les exterminer. Après le combat, d'Herbin n'avait pu s'empêcher de les féliciter chaudement et de les embrasser devant tous ses soldats. Il n'en avait pas fallu davantage pour que, l'instant d'après, leurs noms courussent toute l'armée.

Pertuluis et Regaudin, d'une nature modeste, s'étaient vite dérobés aux louanges et aux félicitations... Mais était-ce bien par pure modestie? N'était-ce pas plutôt pour étancher la soif atroce qui les dévorait vivants? Voici les paroles qu'ils avaient de suite échangées:

—Ventre-de-cochon! Regaudin, j'ai sué toutes mes sueurs, et me voilà avec plus une goutte d'eau dans la moelle!

—Et moi donc, biche-de-bois, s'écria Regaudin, je me sens si à sec, que je crains de prendre feu aux rayons de ce soleil qui nous darde de l'horizon.

—Pourtant, fit remarquer Pertuluis avec une sorte d'étonnement moqueur, je te vois trempe comme soupe, comment pourrais-tu prendre feu?

—C'est précisement cette trempette qui active la sécheresse de mon gosier; cherchons un lanternier!

—C'est comme moi, remarqua Pertuluis: plus ma culotte dégoutte d'eau du ciel, plus il me vient à la bouche une salive âcre qui m'étouffe; cherchons un lanternier!

Et tous deux s'ouvrirent un passage au travers des troupes joyeuses qui se pressaient en désordre pour commenter la bataille qu'on venait de gagner, ou qui s'éparpillaient ça et là dans les taillis pour célébrer par groupes la victoire; tandis qu'au lointain disparaissaient les derniers vestiges de l'orage et tandis qu'un grand soleil rouge s'apprêtait à glisser derrière l'horizon.

Les chefs, assurés que les Anglais ne reviendraient pas de sitôt à l'attaque, n'avaient pas fait le rappel des troupes dans leurs cantonnements; ils les laissaient à leur joie. Aussi bien, de tous côtés l'on fraternisait à l'envi; on pouvait voir grenadiers, tirailleurs, canonniers, miliciens, matelots s'entremêler, former des groupes bruyants et enthousiastes, s'amuser, rire, boire et préparer la bouillotte du soir.

Or, les lanterniers profitaient de ces moments pour faire leurs affaires. On appelait ainsi "lanterniers" des miliciens ou des matelots qui cumulaient les fonctions du soldat, du contrebandier et du tavernier. Ils débitaient clandestinement des eaux-de-vie, et ce métier très profitable s'exerçait de préférence durant les heures de nuit, alors qu'ils parcouraient les retranchements en s'éclairant d'une lanterne.

Il est vrai que la nuit n'était pas encore venue, mais Pertuluis et Regaudin connaissaient plus d'un de ces trafiquants clandestins. Aussi

ne manquèrent-ils pas de croiser l'un d'eux au détour d'un sentier. C'était un nautonier canadien qui faisait partie des miliciens de M. Saint-Ours.

—Ah! ça, clama Pertuluis en l'accostant, est-ce qu'on est à sec après cette débauche?

Le canadien sourit.

—N'est-on pas assez trempés comme ça? dit-il, narquois.

—Je crois bien, répliqua Regaudin en ricanant et s'ébrouant comme canard en plongée; seulement, comme tu le peux voir, camarade, c'est la lampe qui trempe et non la mèche!

—Ah! ah! se mit à rire niaisement le canadien.

—Et quand la mèche ne trempe pas, reprit Pertuluis, le quinquet n'éclaire point, de sorte qu'on se cogne le reniflard contre les murs et les troncs d'arbres.

—Et ça les aplatit! rit le canadien.

—Comment donc! s'écria Regaudin. Même qu'on pourrait penser que ce sont les Anglais qui nous ont tapé sur le museau. Non, pas de ça!

—Eh ben! reprit le canadien, j'aime pas que vous passiez pour des gens de même, j'vas vous éclairer. Il y a, à près de cent verges d'ici, quatre lanternes.

—Et avec de l'huile dedans? demanda Regaudin en tressaillant de joie immense.

—Et de la fameuse encore! assura le canadien.

—Et combien pour tes lanternes? interrogea Pertuluis.

—C'est deux louis la lanterne!

—Ca va, consentit de suite Regaudin, allons!

Le milicien prit les devants et conduisit les deux grenadiers à un fortin du voisinage à demi démoli par les canons anglais.

—C'est ici qu'on s'est battu, expliqua le canadien, ça été chaud.

—Je vois bien, répliqua Pertuluis. Mais où sont tes lanternes.

—Ca fait huit louis, dit le milicien sans bouger et attendant qu'on lui fit voir la monnaie. Car les Canadiens qui faisaient ce métier étaient défiants, et jamais un lanternier ne livrait sa marchandise qu'il n'eût été payé d'avance.

—Ca va, dit encore Regaudin.

Puis regardant son compère, il demanda:

—Est-ce toi qui payes, Pertuluis?

—Moi? s'exclama Pertuluis avec indignation. Ne te rappelles-tu pas, mémoire de puceron, que j'ai vidé avant-hier mon escarcelle pour faire remplir notre cruche, qu'un boulet de ces cochons d'Anglais nous a cassée quasi à la gueule, ce midi?

—C'est juste, soupira Regaudin, en fouillant l'une de ses poches. C'est entendu, canadien, je paye tes quatre lanternes.

Il compta lentement huit louis dans la main du milicien qui empocha et dit:

—Attendez une minute, je reviens.

Il sortit du fortin et se dirigea vers un épais fourré à quelques toises de là.

—Diable! faisait pendant ce temps Pertuluis, il vend ses lanternes un peu cher... deux louis la pièce!

—Je sais bien qu'il nous vole, le gueux, répliqua Regaudin; mais il importe de boire, si nous voulons vivre encore quelques ans.

—Je te crois, même qu'avec ces quatre fioles seulement, on ne pourra pas se rattraper.

—Eh bien! on cherchera un autre loucheur qui, peut-être, se montrera un peu plus catholique.

A cette minute, le canadien reparut apportant quatre flacons remplis d'une eau-de-vie fortement frelatée.

—Voilà, dit-il.

—Veux-tu te mouiller le goître à notre santé? demanda Pertuluis.

—Non, les amis, merci bien. J'ai affaire ailleurs.

—C'est bon, dit Regaudin, on ne force pas les gens à l'hospitalité nous autres, c'est à prendre ou à laisser... bonsoir!

Le canadien s'en alla.

Les deux compères s'assirent sur le sol, le dos appuyé au mur du fortin, prirent chacun un flacon à même lequel ils se mirent à boire à longs traits.

—Biche-de-bois! fit Regaudin en se frottant le ventre, voilà qui me fait plus de bien qu'une pillule d'anglais!

—Il me semble à moi, ventre-de-chat, dit Pertuluis, que je regagne vingt ans d'existence.

Il claqua longuement de la langue en fermant les yeux, comme extasié par une joie intérieure dont il aurait voulu goûter toute la suavité.

—Et pourtant, remarqua Regaudin en reniflant le goulot de la bouteille à demi vidée, ce n'est pas de la plus pure!

—Et celui qui nous l'a vendue, repartit Pertuluis, pouvait bien refuser d'en boire, il savait ce que c'était. N'importe! ça vous remet l'homme quand même. Je sens la bimballe se calmer. Si, pour étancher ma soif, je me fusse hasardé de boire une seule goutte d'eau, je serais tombé mort... raide mort! entends-tu, Regaudin? et je n'ai pas le droit de me suicider!

—Tu pourrais à la rigueur prendre ce droit, Pertuluis; mais tu commettrais un péché.

—Et un péché mortel, Regaudin!

—Mortel? C'est peut-être trop affirmer à l'égard de ta vieille charogne!

Et Regaudin se mit à rire de ce qu'il pensait être un bon mot.

Pertuluis fronça terriblement le sourcil. Il allait fort probablement rétorquer avec aigreur, lorsqu'un rire nasillard éclata au-dessus du mur.

Les deux grenadiers tressaillirent violemment et levèrent la tête. Et ils aperçurent, non sans étonnement et effroi, un grand diable de grenadier assis à califourchon sur la crête du rempart.

C'était Flambard.

Il regardait narquoisement les deux bravi et ricannait.

—Ah! ah! fit Pertuluis qui faillit manquer d'haleine, monsieur est perché?

—Comme un dindon trempé qui se sèche au soleil? Pardieu qui n'en ferait autant! vous autres, peut-être?

—Au fait, répliqua avec ironie Regaudin, le dindon a la plume trop précieuse pour ne pas lui permettre de se sécher le premier.

Flambard ricana plus longuement et reprit:

—Je vois bien que vous n'êtes pas pressés de grimper au séchoir, puisque je vous trouve en train de vous remouiller.

—C'est de l'huile qu'on met dans la lanterne pour qu'elle éclaire encore, expliqua bonnement Pertuluis.

—Bon! s'écria Flambard en sautant dans le fortin, je battrai le briquet.

Rapidement il releva une des deux bouteilles que les deux compères n'avaient pas encore vidées.

Regaudin se rua contre le spadassin.

Hé! mais... cria-t-il en lui saisissant un bras, vous n'allez pas battre le briquet avec cette fiole! elle nous coûte trop cher, biche-de-bois!

Flambard se mit à rire. Puis repoussant Regaudin, il fit sauter le bouchon de la bouteille et avala une forte lampée de la liqueur.

—Pouah! fit-il en crachant par terre avec dégoût, quel poison!

—Eh bien! quoi! fit Pertuluis goguenard, est-ce que vous sortez tout de même des caves de Monsieur l'Intendant?

—Non, pas tout de suite, répliqua Flambard. Néanmoins, j'ai ici mieux que ça!

—Ah bah! fit Pertuluis en jetant au loin sa bouteille vide.

Le spadassin tira un flacon d'une poche de son uniforme.

—Tâtez-moi de ça! dit-il simplement en offrant la bouteille à Regaudin.

Celui-ci examina le flacon comme un connaisseur, fit partir le bouchon et appliqua sa narine au goulot.

—En effet, dit-il, l'arome m'en semble parfait.

—Buvez, dit Flambard, ce liquide vous dira autre chose.

Regaudin but lentement sous le regard attentif de Pertuluis et de Flambard. Puis il regarda le spadassin et prononça en ébauchant une forte grimace:

—Ma foi, je n'ai rien à dire, ça tape sec!

—Hein!... dit Flambard en clignant de l'oeil avec satisfaction.

Regaudin passa la bouteille à Pertuluis, qui, à son tour renifla gravement la liqueur, qu'il engouffra ensuite en quatre ou cinq fortes lampées.

Il examina longuement la bouteille, parut méditer et savourer, et il releva la tête pour exprimer son opinion. Un hoquet lui étreignit la gorge, il étouffa...

Flambard et Regaudin partirent de rire.

—Dame! fit Pertuluis en rougissant, je ne suis pas un enfant; mais je confesse que ça coupe fin!

—Hein!... dit encore Flambard.

Puis, à son tour, il avala quelques gorgées de la liqueur, déposa le flacon sur le sol, s'assit en face des deux grenadiers, et, sans façon, reprit:

—Eh bien! est-ce qu'on ne l'a pas collée un peu aux Anglais aujourd'hui?

—Une vraie douche! approuva Regaudin.

—Ils doivent avoir le ventre à l'envers, commenta gravement et sérieusement Pertuluis.

—A propos, camarades, reprit Flambard, je m'excuse de ne vous avoir pas offert plus tôt mes félicitations pour vos brillants exploits de ce jour, exploits dont se plaît à parler toute l'armée.

—Bah! fit modestement Pertuluis, on est français, que diable!

—Et l'on est grenadier! ajouta Regaudin en se gourmant avec une vanité qui fit pouffer le spadassin.

—Ca vous fait rire?

—Pardieu!... et puis, si l'on est grenadier et français, ça va tout seul. Mais, sans offense aucune, on est bien un peu coquin aussi!

Les deux bravi regardèrent Flambard avec surprise, ne sachant trop comment et dans quel sens accepter cette observation injurieuse.

—Monsieur veut-il plaisanter? interrogea Pertuluis avec un accent demi courroucé.

—N'est-ce pas toi qui plaisantes avec ta moitié de nez sanguinolent?

—C'est un anglais qui me l'a rasé d'un coup de baionnette, est-ce un déshonneur?

—Je ne dis pas, sourit Flambard: mais c'est une laideur de plus!

—On ne peut pas être autrement que nous a fait le bon Dieu! fit observer sévèrement Regaudin.

—Encore, si c'était le diable, goguenarda le spadassin, on n'aurait rien à dire, je l'avoue. Mais je m'insurge contre cette idée d'attribuer à Dieu la fabricaion d'un pareil mufle.

Et, tout en riant largement, Flambard flattait son aquilin et clignait de l'oeil à Pertuluis et Regaudin tour à tour.

—Dis donc, Regaudin, fit Pertuluis bas à l'oreille de son compagnon, est-ce de son mufle qu'il parle ainsi, ou du tien?

—Mon pauvre Pertuluis, je m'imagine bien que c'est de ton museau égratigné qu'il se moque.

Flambard durant ce temps, levait philosophiquement sa bouteille, buvait une faible gorgée et faisait disparaitre le flacon dans ses poches.

Pertuluis le regarda de travers et lui dit:

—Est-ce qu'on ne vaut pas la peine qu'on nous offre de l'achever à votre santé, monsieur Flambard?

—Monsieur le Chevalier, répliqua le spadassin avec une politesse moqueuse, c'est vraiment une indélicatesse de ma part et je vous offre toutes mes excuses... voici!

Il retira sa bouteille et la présenta au grenadier.

Les deux bravi la vidèrent silencieusement. Puis Regaudin la lança par-dessus le rempart en remarquant:

—Voilà une lanterne que n'allumeront pas les Anglais!

—Parce qu'il n'y a plus d'huile dedans! se mit à rire Flambard.

Il s'endossa confortablement contre la muraille, croisa les jambes, prit un air grave et reprit:

—Maintenant, mes deux amis... mi... mi... nous allons parler de choses sérieuses.

Pertuluis poussa du coude son compagnon, et tous deux échangèrent un coup d'oeil d'intelligence.

Le soleil était couché, le firmament s'allumait de feux d'étoiles, et la brunante tombait

rapidement sur les bois du voisinage. Dans le fortin, où demeuraient assis nos trois grenadiers, l'ombre s'épaisissaient de minute en minute. Plus loin, sur la pente qui glissait doucement de Montmorency à Beauport et à la rivière Saint-Charles, des feux de bivouac s'allumaient. On percevait des échos de voix joyeuses qui montaient et s'éparpillaient dans l'espace. Après les senteurs de poudre, la brise du soir soufflait sur les retranchements français des parfums exquis. De toutes parts on sentait un air de fête s'épandre et se communiquer aux choses comme aux êtres vivants. La Nouvelle-France se sentait revivre dans une gloire nouvelle.

Mais là-bas, près des rivages sombres de l'Ile d'Orléans, c'était l'amertume de la défaite qui planait : on eût pensé que la flotte anglaise s'était dérobée sous un suaire.

Flambard avait paru méditer un moment, puis il avait rompu ainsi le silence:

—Mes amis, je cherche depuis deux mois un enfant, tout jeune cet enfant, âgé d'un peu plus d'un an seulement, et un enfant qui appartient à un brave capitaine des milices. Cet enfant a été enlevé par des maraudeurs d'abord, puis il fut confié à un pauvre mendiant de la basse-ville, puis enlevé de nouveau par deux chenapans de la pire espèce...

—Ah! ah! fit Pertuluis.

—Oh! oh! exclama Regaudin.

—Et j'ajoute, poursuivit Flambard, deux chenapans que vous devez connaitre, attendu qu'ils font partie du corps des grenadiers du roi.

—Ah! ah! fit encore Pertuluis.

—Oh! oh! exclama encore Regaudin.

Et tous deux s'étaient poussés du coude, puis leurs mains lentement avaient glissé vers la poignée de leurs rapières. Malgré l'obscurité qui envahissait l'intérieur du fortin, le spadassin avec son oeil de lynx avait saisi ce mouvement.

Il sourit imperceptiblement et continua:

—Et peut-être bien qu'en vous nommant ces deux vauriens vous vous rappellerez de les avoir connus.

—Oui, peut-être bien! souffla Pertuluis.

—L'un s'appelle... Pertuluis! prononça froidement Flambard.

—Ah! ah! fit Pertuluis sans broncher.

—L'autre, continua Flambard, se nomme... Regaudin!

—Oh! oh! fit Regaudin sans sourciller.

—Connaissez-vous ces deux gredins? interrogea Flambard de l'air le plus placide du monde.

—Ceux-là dont vous parlez? Pas exactement, répondit Pertuluis d'un air tranquille. Par contre, je connais bien un certain grenadier, Monsieur le Chevalier de Pertuluis, qui se ferait un véritable plaisir de rogner le museau bavard et nasillard d'un autre certain grenadier nommé Flambard.

—Ah! ah! dit le spadassin en souriant.

—Et moi, dit Regaudin, je connais bien un certain grenadier, le sieur Monsieur de Regaudin, écuyer de son excellence le Chevalier de Pertuluis, qui prendrait un plaisir infini à couper les ouies extravagantes d'un autre certain grenadier appelé simplement Flambard!

—Ah! ah! fit encore le spadassin toujours souriant.

Il ajouta.

—De sorte que vous ne connaissez pas ceux que j'ai nommés, et qui sont coupables du rapt d'un enfant, et qui pour ce crime sont tout dignes du gibet?

—Nous ne pouvons connaitre de tels individus, assura Regaudin.

—C'est bien malheureux, répliqua Flambard, malheureux pour vous, mes chers amis; car moi je les connais, ou plutôt je les reconnais. Aussi, suis-je venu leur demander de me dire bien gentiment ce qu'ils ont fait de cet enfant, sinon...

Il s'était à demi soulevé comme pour s'apprêter à bondir.

—Je glisse... murmura Pertuluis à l'oreille de son camarade.

—Et j'extirpe... répondit Regaudin.

Pertuluis demanda tout haut, avec arrogance cette fois:

—Et si donc monsieur Flambard n'arrive pas à leur faire dire bien gentiment...

—Je les pendrai haut et court tout bonnement! répliqua Flambard en se levant tout à fait.

Les deux bravi bondirent sur leurs pieds.

—Taille en pièces! rugit Pertuluis.

—Pourfends et tue! hurla Regaudin.

La rapière à la main ils se jetèrent sur le spadassin.

Les deux rapières ne rencontrèrent d'abord que du vide, puis elles heurtèrent de la pointe la terre et le bois des remparts du fortin.

Un rire nasillard éclata au-dessus de la tête des deux grenadiers ahuris, qui aperçurent vaguement la silhouette narquoise de Flambard perchée sur la plus haute partie du mur.

Croyant que le spadassin les redoutait, ils voulurent grimper le rempart pour se saisir de lui et le châtier de son insolence.

Mais Flambard, à cet instant même, jetait cet appel sonore:

—Alerte, Canadiens!

A cet appel, six miliciens surgirent hors des fourrés du voisinage et accoururent au pied du fortin.

Flambard leur jeta un ordre bref, et les six hommes sautèrent dans le fortin. Pertuluis et Regaudin n'étaient pas revenus de leur ahurissement qu'ils se voyaient saisis, désarmés et réduits à l'impuissance.

Toujours à califourchon sur le mur, Flambard riait aux plus beaux éclats de voir la mine hébétée des deux grenadiers.

—Par mon âme! amis Canadiens, cria-t-il, voilà deux oiseaux de mauvais augure qui attendaient le moment propice pour faire sécher leurs plumes; ne voyez-vous pas tout près d'ici un bel arbre avec de bonnes et solides branches?

—Il y a, répondit un milicien, à cent pas d'ici environ un fort beau peuplier.

—Un fort beau peuplier, dis-tu? allons-y!... Mais, auparavant, avez-vous encore ces bonnes cordes que je vous ai recommandé d'apporter?

—Voilà, dit un autre milicien, en déroulant de sa ceinture deux cordes solides qu'il tendit à Flambard.

—Bien, ça ne cassera pas.

Il arrangea les deux extrémités des cordes en noeud coulant et les fixa au cou des deux grenadiers, qui devenaient livides d'épouvante. Puis il les fit passer par-dessus le mur par les miliciens, saisit l'autre extrémité des cordes, tira à lui et cria:

—Allons, marche!

L'escorte se mit en marche vers un grand peuplier qui profilait sa silhouette haute et sombre contre l'horizon. Flambard tout en tirant les deux bravi fredonnait un air joyeux; les miliciens suivaient en proférant des plaisanteries et en riant. Quant à Pertuluis et Regaudin, ils suivaient en chancelant: Pertuluis enrageait et maudissait son sort; Regaudin, plus stoique, recommandait son âme à Dieu et confessait tout bas ses péchés.

Là-haut, dans le ciel plus sombre les étoiles devenaient plus éclatantes, et leurs rayons argentés semaient dans l'espace une blancheur diffuse qui atténuait l'obscurité de la terre.

X

LA CASERNE DES CADETS

Lorsque l'escorte arriva en vue du beau et superbe peuplier, Perturluis dit à Flambard:

—Si monsieur Flambard voulait m'écouter, il s'éviterait une bien vilaine besogne.

—Ah! ah sourit Flambard en arrêtant l'escorte d'un geste.

—Et son âme n'aurait pas à se repentir l'éternité durant de la mort de deux pauvres grenadiers du roi de France, pleurnicha Regaudin tout en lançant un coup d'oeil narquois à son compère.

—Est-ce à dire, demanda le spadassin moqueur, qu'on veuille confesser à papa Flambard ses petites escapades et ses petites saloperies?

—Il y a, répliqua Pertuluis, que nous avons promis de ne pas mourir avant que nous n'ayons tué deux cents Anglais.

—Et vu que nous n'en avons tué encore que cent tout juste, voulut compléter Regaudin...

—Si bien, interrompit Flambard, qu'il vous en reste à tuer cent autres. Par l'enfer! mes dignes amis, je serais un couard et un traitre de priver le roi de France et cette splendide colonie de si bons serviteurs. C'est entendu, vous aurez toutes les chances du monde de tuer encore cent Anglais. Seulement...

—Seulement? interrogea Pertuluis anxieux.

—Il y a une condition... Voyez-vous, ce n'est pas ma faute à moi, car j'ai également fait une promesse.

—Ah! vraiment? fit Regaudin. De tuer, peut-être, quatre cents Anglais?

—Oui, répondit Flambard placidement. Mais j'ai promis en même temps de tuer avant tout deux malandrins, à moins toutefois, que ces deux malandrins ne me disent où est l'enfant que je cherche et que j'ai juré de ramener à son père et à sa mère. Or, vous savez que je sais tenir mes promesses. Donc...

Les deux grenadiers se consultèrent du regard, et Regaudin dit:

—Monsieur Flambard , pour que vous puissiez remplir vos promesses et nous les nôtres, nous vous conduirons là où est l'enfant que vous cherchez; mais il est entendu que nous serons lavés de tout blâme. Car ce n'était pas notre faute, si...

—C'est bien, interrompit Flambard, je vous comprends et je consens à vous reconnaitre tout à fait innocents. Ainsi donc, dites-moi où se trouve l'enfant!

—Oui, mais il y a aussi de notre part une condition, répartit Pertuluis.

—Ah! ah!

—Ces miliciens, tout dignes et honnêtes qu'ils sont, ne devront pas nous accompagner à l'endroit où nous vous conduirons.

—Pourtant, répliqua le spadassin qui ne pouvait s'empêcher de conserver quelque méfiance à l'égard des deux bravi, ces honnêtes miliciens valent bien d'honnêtes grenadiers, et il n'y aurait nul inconvénient, il me semble...

—C'est précisement l'inconvénient qu'il y a, interrompit vivement Regaudin; car l'affaire est secrète, très secrète, et nul n'y peut participer qu'il n'y soit directement intéressé.

Flambard, croyant que les deux compères demeureraient inflexibles, réfléchit un moment. Puis il attira à l'écart les miliciens, auxquels il parut donner à voix très basse quelques ordres secrets. Les miliciens s'écartèrent de quelques verges des grenadiers, et s'immobilisèrent près d'un taillis où ils demeurèrent en observation et silencieux.

Le spadassin revint aux deux grenadiers.

—C'est bon, dit-il, je me soumets à vos exigences. Mais sachez ceci auparavant: si un accident m'arrivait d'ici demain matin, ces miliciens, qui vont ici même m'attendre, vous en tiendront responsables. Vous me comprenez?

Pertuluis et Regaudin sourirent et répondirent:

—Nous sommes d'honorables grenadiers et nous ne connaissons pas la tromperie.

—Bon, où se trouve l'endroit en question?

—Il faut nous délier les mains pour que nous puissions marcher plus commodément, suggéra Regaudin.

—Et nous retirer cette corde du cou, ajouta Pertuluis.

Flambard se mit à rire et demanda encore:

—Où est l'endroit? En même temps il élevait ses regards sombres vers le peuplier non loin de là.

Les deux grenadiers surprirent le regard et aperçurent le grand et beau peuplier. Ils soupirèrent fortement, et Pertuluis dit:

—L'endroit est une maison du faubourg St-Roch située sous les remparts.

—Il y a joliment loin, remarqua Flambard, et la nuit tombe rapidement. N'importe! nous irons.

Il prit dans chacune de ses mains les deux cordes qui demeuraient attachées au cou des deux grenadiers, tourna le dos et, tirant, dit seulement:

—Venez!

Penauds, mais peut-être aussi quelque peu narquois en dedans, les deux bravi emboîtèrent le pas.

La petite escorte franchit quelques fourrés épais, prit un chemin de traverse rendu impraticable par des troncs d'arbres, renversés au

travers par les boulets anglais, par des branches, des éclats de bois, et aussi par des mares d'eau profondes et des flaques de boue. Mais peu après les trois hommes tombèrent sur une route mieux tracée et moins saccagée qui allait de Montmorency à Beauport. Chemin faisant vers le village, ils croisaient de temps à autre des bandes de soldats à demi ivres et joyeux. Ceux-ci, reconnaissant le spadassin s'empressaient de le saluer respectueusement; mais par contre, en voyant les deux bravi tirés à la remorque avec chacun une corde au cou, ils ne purent contenir leurs éclats de rire moqueur et lancèrent aux deux pauvres diables toutes espèces de qûolibets et de lazzis, qui finirent par amener sur leurs lèvres ces grognements.

—Il nous paiera ça tout à l'heure, le bandit, proféra Pertuluis à l'oreille de son compagnon.

—Oui, répliqua sourdement Regaudin avec un regard sanglant, ce n'est pas toujours lui qui rira le dernier!

Car la honte de se voir ainsi menés en laisse par le terrible Flambard, et la rage que faisaient sondre les risées des soldats ne manquaient pas de leur mettre du venin au coeur; aussi bien, les deux grenadiers ruminaient les plus horribles projets de vengeance.

Mais peu à peu ils subissaient moins âprement cette honte et cette rage à mesure que la nuit se faisait plus obscure, car ils passaient presque inaperçus.

On approchait du village de Beauport d'où partaient des rumeurs de fête, où s'agitaient mille lumières. La crainte d'être exposés à la moquerie du village entier fit faire cette remarque à Pertuluis:

—Nous avons dit que la maison se trouve au faubourg Saint-Roch, et vous marchez vers le village de Beauport?

—Je sais, répliqua rudement Flambard.

Soudain il bifurqua à gauche et se mit à suivre un sentier sinueux qui allait en pente douce vers la plage.

Les deux grenadiers soupirèrent en voyant qu'ils s'écartaient du village pour prendre la direction de la cité.

En effet, cinq minutes après Flambard s'engageait sur une autre route qui avait été tracée un mois auparavant par les ordres du général Montcalm, route qui servait au ravitaillement de l'armée et qui conduisait directement et presque en droite ligne vers le pont de bateaux construit sur la rivière Saint-Charles. Mais cette route neuve, inachevée, était beaucoup plus détrempée que les autres par l'orage de l'après-midi, et l'on n'y pouvait avancer que lentement et difficilement.

—Est-ce le chemin du calvaire qu'il nous fait parcourir, le gueux? murmura Regaudin essoufflé.

—Nous conduit-il en enfer ou en paradis? fit à son tour Pertuluis. Je patauge comme un cochon dans son cloaque, ventre-de-diable!

Il passait huit heures lorsque Flambard s'arrêta devant le corps de garde qui surveillait l'entrée du pont. Ce poste était occupé par des gardes de M. de Vaudreuil, et ces gardes semblaient fort s'amuser sous une tente, près de là, dont l'intérieur était éclairé par des bougies de suif. Seulement, à la tête du pont deux sentinelles veillaient.

Flambard s'approcha de ces sentinelles.

—Pour le service du général! cria-t-il de sa voix haute et nasillarde.

Les sentinelles livrèrent passage.

Mais le son de la voix était parvenu à l'intérieur de la tente, d'où un homme sortit vivement pour s'approcher à pas de loup des deux grenadiers que Flambard s'était remis à tirer après lui. Ce garde et les grenadiers parurent se reconnaitre, car ils échangèrent un coup d'oeil d'intelligence. Le dos tourné et s'engageant sur le pont, Flambard n'avait pas aperçu ce garde et il n'avait pu surprendre le manège de cet homme et des deux prisonniers. Il franchissait donc le pont tranquillement et sans méfiance, lorsque tout à coup, il reçut un fort croc-en-jambe et une poussée si rude qu'il faillit piquer une tête dans la rivière.

—Par les deux cornes de satan! rugit-il, quelle est cette vermine qui me passe entre les deux jambes?

Il n'avait pas lâché les deux cordes qu'il tenait dans ses mains; et lorsqu'il retrouva son équilibre, il aperçut les deux grenadiers tranquilles et souriants à deux pas de lui, mais il perçut aussitôt le bruit d'une course rapide sur le pont. Son regard perçant suivit promptement la sensation subit par son ouie, et il vit une silhouette humaine qui franchissait le pont à toute vitesse et disparaissait bientôt dans la noirceur du côté de la cité.

—Ah! ah! fit-il placidement, est-on si pressé qu'on bouscule ainsi les honnêtes gens et qu'on les envoie plonger comme des marsouins?

—C'est probablement l'obscurité, émit Pertuluis avec un accent aussi placide que celui du spadassin, qui lui a fait commettre cette messéance.

—Il ne pouvait savoir, dit à son tour Regaudin sur un ton moqueur, qu'il se jetait dans les jambes du grand, du brave, du fier, du digne Monsieur Flambard, excellent grenadier de sa majesté le roi de France!

Flambard se contenta de ricaner et reprit sa marche.

La sortie du pont était libre, c'est-à-dire qu'elle n'était gardée par aucun poste. Là, il y avait deux chemins: l'un pénétrait à travers les premières habitations du Faubourg, l'autre suivait un peu la rivière, puis se prolongeait vers la Porte du Palais.

—Où allons-nous? demanda Flambard.

—Suivons ce chemin, répondit Pertuluis, en indiquant celui qui conduisait vers la haute-ville.

—Ah! ah! n'avez-vous pas dit que l'endroit où nous allons était une maison de Saint-Roch et située sous les murs de la ville?

—Si fait, répliqua Regaudin. Mais avant d'atteindre la Porte du Palais, nous prendrons à droite, d'où une ruelle nous conduira là où nous nous rendons.

—C'est bien. Et Flambard reprit sa marche.

Le faubourg était tranquille, les rues et ruelles désertes et les habitations sombres et silencieuses. Seulement, çà et là on pouvait percevoir des filets de lumière traversant les volets

clos. La haute-ville là-bas, que blanchissait faiblement le clair d'étoiles, apparaissait comme une masse sombre d'où nulle clarté ne jaillissait. Ce n'était plus la ville joyeuse et brillante qui répandait ses éclats animés sur la campagne avoisinante. Elle ne présentait qu'un rocher noir et inhabité perché à la cime d'un mont antique au pied duquel coulait un fleuve mystérieux dont les eaux légèrement clapotantes ressemblaient à des murmures de trépassés. Elle demeurait désolée sous les décombres qui s'amoncelaient, et ses pauvres ruines, que les Anglais avaient encore bombardées ce jour-là, ne présentaient que des pierres, ou brunies par le temps, ou noircies par la fumée des incendies, qui ne conservaient plus de souvenir humain que le passage des barbares.

Flambard, qui avait fini par admirer et aimer cette cité si française et dont l'histoire était déjà toute une épopée, ne pût s'empêcher de s'attendrir. Ah! les Anglais n'en laisseraient donc pas pierre sur pierre! Allaient-ils réduire en poussière ce cap admirable! Songeaient-ils par haine et revanche à effacer à jamais toute trace de gloire française sur ce promontoire qui, cette nuit-là encore, paraissait défier leur puissance! A quoi auraient servi alors tant de sacrifices et d'héroïsme? Mais non, Dieu ne laisserait pas s'accomplir tout à fait cette oeuvre de destruction sacrilège! Il interviendrait à temps, il protégerait cette terre et ce peuple qui vivaient en bénissant son nom! Ah! non, il n'était pas possible que deux siècles d'un travail d'hercule, d'efforts surhumains, disparussent soudain du cercle des âges et que tout fût annihilé qui voulait grandir et se révéler en gloire et en noblesse aux mondes passés et aux mondes futurs! Ah! non!... là sur ces pierres encore fumantes du dernier incendie demeuraient encore, toujours, le sceau marqué par Dieu avec le sceau marqué par la France! Ces pierres porteraient toujours l'empreinte de ces grands martyrs qui avaient avec eux apporté en ces lieux sauvages l'image et la loi de Jésus-Christ. Elle se relèveraient plus tard plus fières, plus glorieuses, pour attester à la face des peuples barbares qu'elles relevaient d'une puissance plus forte que la leur! Québec resterait à Dieu et au roi!

Voilà les pensées qui se débattaient dans l'esprit de notre héros pendant qu'il tirait après lui les deux gredins à la corde. Car sous la rude écorce du soldat habitué à la caserne ou à la tranchée, sous les dehors fanfarons du bretteur se dérobait un grand coeur; Flambard possédait la noblesse de l'âme, et cette noblesse parfois lui donnait une dignité qui le pouvait élever au rang des hommes supérieurs. L'esprit cultivé et orné par les voyages et le contact d'hommes instruits — tel le comte de Maubertin dont il avait été le compagnon d'armes et le serviteur dévoué et fidèle — il pouvait s'élever dans les sphères intellectuelles et y briller avec éclat. Excellent serviteur de Dieu et du roi, aimant sa France et fier de sa race, ce n'était pas un mercenaire: il était prêt à donner tout son sang et sa vie pour la plus grande gloire de sa patrie sans rien exiger en retour. D'une nature droite et loyale, il exécrait la duperie et la lâcheté; doué d'un tempérament généreux, il se fût sacrifié pour autrui sans compter sur la dette de reconnaissance. Aussi était-il sans cesse porté à prendre la défense du faible contre le fort quoiqu'il en coutât, du petit contre le grand, quelque danger qu'il en courût. Et, d'un esprit juste, il aimait que chacun reçût la justice selon son mérite. Enfin, aimant et louant la vertu, il était l'ennemi acharné du vice qu'il fallait anéantir et du crime qu'il importait de châtier.

Ainsi pétri, il n'était donc pas étonnant que Flambard s'acharnât tant à retrouver l'enfant du capitaine de Vaucourt, bien qu'à cet enfant il eût certaines attaches par l'amour paternel, pour ainsi dire, qu'il avait pour Héloïse de Maubertin, et à justicier les coquins qui avaient accompli ce rapt cruel.

Aussi, s'était-il demandé comment, une fois l'enfant retrouvé et remis aux bras de sa mère, il pourrait bien punir les deux grenadiers qui s'étaient rendus coupables d'une action aussi lâche. Et son esprit était revenu à cette pensée de châtiment, lorsque Pertuluis de sa voix profonde le tira de sa rêverie.

—Voici à présent le chemin qu'il faut prendre, monsieur Flambard!

Le spadassin s'arrêta net.

Il faisait face à une immense baraque presque toute démolie par les canons anglais: c'était l'atelier des forgerons de l'armée. Cet atelier faisait l'angle du chemin que suivait Flambard et d'une rue, très noire, qui s'enfonçait dans le faubourg. Non loin de là, on distinguait vaguement la ligne grisâtre et irrégulière des murs de la cité.

—Est-ce qu'on tourne à droite? interrogea Flambard.

—Oui, répondit Regaudin. On va à peu près deux cents toises sur cette rue, puis on monte vers les murs par la gauche. De là, il n'y aura plus que cinquante pas à faire pour atteindre l'habitation où nous allons.

—C'est bien, dit Flambard, allons!

La rue était encombrée à cet endroit de pierres, de poutres et autres matériaux et débris qui provenaient de la chute des murs des maisons démolies par les projectiles ennemis, et à chaque pas Flambard butait contre un obstacle quelconque.

—C'est un vrai casse-cou, remarqua-t-il, pensez-vous que nous pourrons nous reconnaitre parmi ces gâchis?

—Soyez tranquille, répliqua Pertuluis, je trouverais les yeux fermés!

—Mais êtes-vus sûrs, coquins, reprit Flambard avec une légère irritation au moment où il se relevait après être tombé dans un trou, qu'il reste encore des vivants par ici?

Les deux grenadiers se mirent à rire.

—Nous sommes si sûrs, répondit Regaudin, que nous sommes prêts à jurer sur...

—Bien, bien, interrompit rudement le spadassin qui avait repris sa marche, ne jurez pas en vain! Mais, au moins, pouvez-vous me dire si nous arrivons?

—Tenez! dit Pertuluis, tournez dans cette ruelle.

—Ah! bon nous marchons vers les remparts.

—Eh bien! c'est là, reprit Pertuluis. Voyez plutôt ce filet de lumière... cinquante pas au plus, comme on vous a assuré.

—Oui, oui, je vois. Et à qui appartient cette maison?

—Nous vous le dirons tout à l'heure, quand nous vous aurons presenté le bourgeois qui l'habite.

Il sembla à Flambard qu'il y avait quelque chose de moqueur dans ces paroles du grenadier. Mais il pensa que c'était peut-être un effet de sa trop grande méfiance envers les deux bravi. Quoi qu'il en fût, il affecta de croire en la sincérité des deux grenadiers, mais il demeura fort l'oeil en éveil et l'oreille aux aguets.

Après quelques pas faits dans la ruelle, il remarqua que le filet de lumière entrevu un instant avait disparu.

—On vient peut-être de se coucher, pensa-t-il, et cela prouve, au moins, que nous ne sommes pas attendus. Donc...

—Attention ici! fit observer Regaudin.

—Eh bien? interrogea Flambard en s'arrêtant.

—Il y a une petite montée à suivre, par la droite.

—Mais nous allons buter contre les remparts! répliqua Flambard.

—Pas tout à fait. Avant de toucher les remparts, vous longerez une allée à droite... voyez la silhouette de la maison!

—C'est vrai, admit le spadassin. Enfin, nous arrivons, souffla-t-il avec satisfaction.

—Nous sommes arrivés, assura Pertuluis. Tenez! dix pas, douze au plus...

On avança encore de quelques pas dans une profonde obscurité puis Regaudin cria:

—Halte!

—Ah! ah! fit le spadassin, voici la cambuse!

Malgré la noirceur qui régnait, il pouvait percevoir la silhouette d'un bâtiment bas et d'un aspect délabré et qui lui parut bâti sur une sorte de tertre. Une vingtaine de verges au plus séparaient le bâtiment de la muraille qui fermait la ville. Aucune lumière ne filtrait de l'intérieur de cette habitation et le plus grand silence l'enveloppait.

—Il n'y a pas de vivants là-dedans! fit observer Flambard.

—Si fait, monsieur Flambard, assura Regaudin. Mais ce sont d'honnêtes artisans qui, par crainte d'enfreindre les édits et d'en subir les sanctions rigoureuses, se couchent tôt et s'efforcent de dormir sur les deux oreilles. Frappez dans la porte, vous verrez bien!

Flambard monta trois marches de bois et cogna de son poing dans la porte.

—Frappez plus fort, dit Pertuluis, au cas où ces bonnes gens dorment trop profondément!

Le spadassin frappa rudement du pied.

—Est-ce que cela va suffire? demanda-t-il en ricanant.

—Parfait, dit Regaudin, voilà qu'on vient ouvrir.

—Comment le sais-tu?

—Entendez ces barres qu'on retire!

En effet, Flambard ne put se tromper au bruit de fer qui résonnait dans la maison.

L'instant d'après, la porte s'ouvrait avec précautions et une voix inconnue à Flambard disait dans un noir de four:

—Entrez, mes gentilshommes, je ferai de la lumière ensuite.

Les précautions prises, l'obscurité de l'intérieur, les paroles de l'individu qui demeurait invisible, paroles qui semblèrent sonner ironiquement aux oreilles du spadassin, et surtout cet homme qui ouvrait ainsi sa porte en pleine nuit à qui frappait, sans s'assurer si c'étaient des amis ou des ennemis, tout cela intrigua Flambard et mit sa méfiance en éveil. Il demeura debout et immobile dans la porte, indécis, et essayant de percer de ses yeux pénétrants l'obscurité de la maison.

Mait tout à coup, il reçut dans le dos un choc violent qui l'envoya rouler tête première dans l'intérieur du logis: c'était Pertuluis qui venait de le heurter ainsi de la tête. Et les deux grenadiers bondirent dans la maison, et la porte après eux fut refermée avec un bruit effrayant.

Flambard n'était pas revenu de son étourdissement, il ne s'était pas encore relevé qu'une quantité de mains inconnus le saisissaient de toutes parts et le maintenaient immobile sur le plancher de la maison, tandis qu'une voix criait:

—Allons! allumez la chandelle!

Plusieurs bougies furent aussitôt allumées, et Flambard abasourdi, vit penchées sur lui les faces grimaçantes de haine et d'ironie d'une dizaine de gardes de l'intendant Bigot. Puis ses regards découvrirent une grande salle, de plafond bas et enfumé, et dans un désordre parfait de bancs, d'escabeaux et de tables sur lesquelles reposaient des carafons d'eau-de-vie et des gobelets d'étain. Derrière les gardes, riant à plein ventre et jetant les quolibets les plus stupides, se tenaient une vingtaine de cadets de Bigot. Puis le spadassin aperçut les figures épanouies et narquoises des deux grenadiers, qui retiraient tranquillement de leur cou les cordes qu'y avait passées Flambard, et les remettaient à un garde que notre héros reconnut avec stupéfaction: ce garde, c'était Verdelet.

Or, Verdelet venait justement de dire à l'oreille des deux grenadiers:

—Je l'ai manqué sur le pont tout à l'heure, mais cette fois il ne m'échappera pas!

Il prit les cordes que lui tendaient Pertuluis et Regaudin, et les donna à l'un des gardes qui maintenaient Flambard sur le parquet, disant:

—Liez-le bien et solidement!

—Oui, dit Pertuluis, il faut le ficeler comme un hareng sec, après quoi nous le ferons fumer comme un cochon lardé!

Un immense éclat de rire retentit.

Un cadet courut à une table, saisit un carafon et, le lançant à Perturluis, cria:

—Allons! grenadier, mouille-toi le ventre en attendant la saignée du cochon!

Pertuluis attrapa le carafon au vol, but avidement, se frotta la panse et dit:

—Au moins voilà de quoi qui n'est pas du chasse-cousin! Je parie, dit-il en regardant Verdelet, que c'est de l'eau-de-vie tirée des caves de Monsieur l'Intendant?

—Tout juste, répondit Verdelet, et pour votre brillante conduite de ce soir il vous réserve deux fûts de cette même eau-de-vie!

—Deux fûts! bégaya Pertuluis que la joie fit chanceler.

—Hé là! Pertuluis, cria Regaudin en s'élançant sur lui et lui enlevant le carafon, ne répands pas la divine liqueur de Monsieur l'Intendant. J'ai également le droit de me laver les entrailles de cette eau sainte. A la santé de la compagnie!

Il vida tout à fait le carafon, et le jetant à Flambard qu'on achevait de garroter:

—Tiens! sens-lui la gueule, c'est bien assez pour toi!

—Merci, répliqua Flambard en ricanant, c'est bien assez pour moi que je sente d'ici ta gueule d'égout!

Les Cadets jetèrent un éclat de rire énorme.

Regaudin, outragé, saisit l'épée d'un garde et se rua contre Flambard étendu sur le plancher et impuissant.

Pertuluis sauta à la gorge de son camarade et l'arrêta.

—Ventre-de-roi! dit-il, ne va pas gâter la sauce!

—Il m'a insulté! rugit Regaudin en se débattant.

—Attends! nous lui ferons tous ensemble l'insulte!

—Non... je veux proprement l'occire!

—Il faut le plumer d'abord.

—Je veux l'égorger d'abord, puis boire tout son sang ensuite!

—Es-tu fou, Regaudin, tu t'empoisonnerais!

Les gardes et Cadets se mirent à rire à tue-tête.

—Vrai? fit Regaudin en grimaçant un sourire railleur, je m'empoisonnerais?

—Pour sûr, affirma Verdelet en intervenant, ce Flambard n'est plus qu'une charogne... Allons! amis, venez, il importe d'arroser convenablement cette magnifique prise, après quoi nous procéderons à l'opération!

—Hourra pour Verdelet! clamèrent les gardes et Cadets.

Pertuluis et Regaudin furent entraînés vers une table où on les fit asseoir. Puis Verdelet souleva le panneau d'une trappe dans le plancher, descendit un escalier et revint l'instant d'après portant sur l'épaule une futaille d'eau-de-vie.

—A la santé de Monsieur l'Intendant! clamèrent d'une voix de tonnerre les gardes et Cadets.

XI

LA CHAMBRE DE FER

Pris comme un renard au piège, Flambard n'avait marqué ni étonnement ni crainte, du moins sa figure hâlée était demeurée narquoise et souriante. Mais en lui-même, tandis que les deux grenadiers, les gardes et les cadets buvaient et s'ébaudissaient à qui mieux mieux, il ne manquait pas de se fustiger vertement.

—Par mon âme! ne suis-je pas devenu tout à fait imbécile? Ah! ces blancs-becs peuvent bien pouffailler... Pardieu! qui n'en ferait autant? Voilà que je pense remorquer deux imbéciles, et il arrive que ce sont ces deux imbéciles mêmes qui traînent un idiot! Ah! oui, ils peuvent bien rigoler et ripailler tout leur saoûl! Et moi-même, le premier, j'ai envie d'éclater! Par ma foi! je pourrais rire plus fort que toute cette ribaudaille stupide! Non, décidément, je ne vaux plus grand'chose! Ma peau racornie n'est tout au plus bonne, à présent, qu'à fabriquer des mocassins pour les galopins de la ville!

Et notre héros allait fort probablement allonger le chapitre de ses apostrophes, quand il vit Verdelet s'écarter des gardes et cadets qui ne semblaient plus s'occuper de leur prisonnier, et marcher vers lui en dissimulant un objet dans les basques de son uniforme.

—Allons! que me veut cet animal? se demanda Flambard légèrement intrigué.

Verdelet vint s'arrêter près du spadassin, laissant courir sur ses lèvres un sourire ambigu. Puis il tira de ses basques un carafon qu'il présenta aux lèvres de Flambard:

—Vite !murmura-t-il, buvez, on ne s'apercevra de rien.

Flambard ravala son étonnement pour avaler à demi le contenu du carafon.

—Merci, dit-il en pourléchant ses lèvres humides, c'est exquis. Ma foi! ajouta-t-il, je dois bien le confesser, je ne t'en veux pas trop à toi!

—Pourquoi m'en voudriez-vous? demanda placidement Verdelet. Ne vous ai-je pas déjà sauvé de la mort certaine et assurée?

—Certes, certes.

—Eh bien! je viens vous dire de demeurer bien tranquille, et que je vous sauverai encore une fois!

—Vraiment! fit joyeusement Flambard.

—Foi de Verdelet!... Voyez-vous, c'est de la comédie que je file avec ces bavards de cadets! Ayez confiance... je vais vous escamoter, le moment venu, ils n'y verront que vide et vent!

Et Verdelet s'empressa de rejoindre la bande joyeuse qui n'avait pas paru remarquer ce manège du garde.

Ahuri, Flambard se demandait comment, deux mois auparavant, ce Verdelet avait pu sortir du souterrain au fond duquel lui, Flambard avait failli laisser sa peau. Il aurait donné gros pour le savoir et satisfaire sa curiosité. Et comme notre bon lecteur est tout probablement sous l'empire de la même curiosité, nous ferons machine arrière, pour revenir un peu plus tard à notre héros que nous laisserons en compagnie des gardes et cadets de M. Bigot.

. . . .

On se rappelle comment Flambard, au moment où il allait franchir le torrent du souterrain, avait vu une subite clarté envahir le souterrain puis s'éteindre, et comment, après avoir sauté par-dessus l'abîme, il avait entendu une porte se refermer avec un bruit d'acier. Verdelet, naturellement, avait vu la même clarté et entendu le même bruit de porte. Et l'on se rappelle encore que, peu après, il avait manifesté une énorme lassitude et déclaré à

Flambard qu'il ne pourrait aller plus loin sans se reposer un bon moment. Muni des indications du garde, Flambard avait donc poursuivi seul sa marche dans le souterrain, et l'on sait comment il en était sorti.

Or, après que Flambard eut disparu et que ses pas ne furent plus entendus, Verdelet s'était vivement dressé debout. Il avait rebroussé chemin, franchi de nouveau le torrent et couru jusqu'à cet endroit de la galerie souterraine où Flambard avait cru toucher une surface lisse qui lui avait paru une porte de fer. C'était bien une porte, en effet, à laquelle Verdelet frappa rudement du pied.

—Qui est là? demanda de l'intérieur d'une pièce quelconque une voix marquée de surprise.

—C'est moi, monsieur Deschenaux... c'est Verdelet!

—Verdelet! exclama la voix, tout empreinte de stupeur, du secrétaire de l'intendant Bigot.

La porte fut ouverte et Verdelet pénétra dans une chambre souterraine étroite et basse où, à la lueur d'un flambeau, il reconnut les physionomies sombres de Bigot et Deschenaux, tous deux enveloppés de manteaux et armés jusqu'aux dents.

Et ces deux personnages, en apercevant Verdelet brûlé, mouillé, effaré, reculèrent, saisis d'un mystérieux effroi, comme s'ils avaient vu surgir devant eux le spectre d'un trépassé.

—Ah! diable! fit Deschenaux la voix tremblante, reviens-tu de l'autre monde, Verdelet?

En peu de mots le garde fit le récit de son aventure en compagnie de Flambard.

—Oh! cria Bigot avec rage, le ciel protégera-t-il sans cesse ce Flambard maudit? Par Notre-Dame!...

—Si ce n'est pas le ciel, répliqua Verdelet, c'est assurément l'enfer. Quoi qu'il en soit, si cette fois nous agissons vite, il n'échappera pas.

—Où est-il? interrogea Deschenaux avec un grincement de dents.

—À présent il doit être dans la fosse du souterrain.

—Dans la fosse? dit Bigot. Mais l'écluse est fermée!

—C'est vrai, admit Deschenaux.

—Nous aurons peut-être le temps d'aller l'ouvrir, émit le garde.

—En effet, reprit Deschenaux. Eh bien! cours à la caserne des cadets et envoie l'un d'eux à la rivière... qu'il ne perde pas une minute!

—J'irai moi-même ouvrir l'écluse, dit Verdelet, ce sera plus sûr!

—Bien, fit Bigot avec un sourire sombre.

Deschenaux marcha immédiatement à une autre porte de fer et l'ouvrit. Cette porte donnait dans une autre galerie souterraine, mais une galerie si haute et si large qu'elle pouvait permettre le passage d'un chariot. Verdelet s'élança dans cette galerie. Nous savons donc qu'il avait réussi à ouvrir l'écluse avant que Flambard n'eût atteint l'issue du souterrain.

Avant d'aller retrouver notre héros, prisonnier des gardes et cadets de Bigot, nous assisterons au colloque qu'eut ce dernier avec son factotum, après le départ de Verdelet pour la rivière Saint-Charles.

Disons d'abord que la chambre souterraine en laquelle se trouvaient les deux hommes était toute de fer; ou plutôt c'était comme une cage d'acier qui avait été, pour ainsi dire, enfouie à près de quarante pieds sous terre. Formidablement boulonnée dans ses angles et avec des murs d'une épaisseur extraordinaire, elle offrait un aspect de solidité qui pouvait défier les incendies et toutes les catastrophes possibles. Cette cage, à ce moment, renfermait vingt-deux coffres énormes faits de bois de chêne et renforcés d'épaisses lames de fer. Que contenaient ces coffres? Ce sont ces deux personnages eux-mêmes qui vont nous l'apprendre.

—Du diable! prononça Deschenaux avec humeur, si nous finirons jamais à nous débarrasser tout à fait de ces fâcheux qui se trouvent sans cesse sur notre route et toujours mêlés de quelque façon à nos affaires!

—J'avais bien cru les tenir tous aujourd'hui même, répliqua Bigot d'une voix basse, et voilà encore qu'ils nous échappent.

—Hormis ce Flambard que nous tenons bien cette fois, reprit Deschenaux avec un sourire cruel.

—Oui, si Verdelet arrive à temps à l'écluse.

—Il arrivera, monsieur l'intendant, car Verdelet hait Flambard... il le hait autant que nous pouvons, nous, le redouter! Et quant à Vaucourt, nous nous reprendrons!

—Mais, malheureux, oublies-tu sa femme ?

Deschenaux se mit à ricaner.

—Sa femme? dit-il. Bah! elle ne compte plus... elle est comme morte!

—Sans doute. Mais souviens-toi des paroles de Maître Authier, "qu'un événement pourrait se produire qui lui rendrait la raison".

—Si, par exemple, elle retrouvait son enfant?

—Oui. C'est bien le cas de ne pas être trop sûrs de notre coup.

—Mais elle ne le retrouvera pas son enfant, assura Deschenaux avec un sourire féroce, quand je devrais l'étouffer net de mes deux mains!

Bigot, si peu émotionnable qu'il fût d'ordinaire, ne put s'empêcher de frémir à l'expression de son secrétaire.

Il demanda:

—Sais-tu ce que l'enfant est devenu?

—Il a été confié à un mendiant de la basse-ville. Demain, j'irai le chercher et jamais plus il ne reverra sa mère.

—C'est bien, sois sans pitié. Ensuite, il faudra mettre ces coffres en sûreté.

—Ils sont très précieux, en effet, dit Deschenaux, c'est notre fortune monnayée: sept millions en beaux louis d'or!

—Et vos pierres précieuses que je n'ai pas oublié d'y déposer avant que vous missiez le feu à votre maison.

—Je regretterai bien un peu mes tableaux et certains meubles de prix qui m'ont coûté fort cher; néanmoins, il était prudent, je pense, de les laisser anéantir pour que je ne fusse pas soupçonné d'être l'auteur de ce désastre.

—Bah! il vous restera toujours le mobilier de votre maison de la rivière Saint-Charles et celui de votre château de Beauport.

—Certes. Aussi, faudra-t-il que je m'entende avec messieurs les Anglais pour qu'ils respectent ces deux propriétés; car ils vont certainement se rendre maître du pays cette fois.

—Je le souhaite ardemment, dit Deschenaux.

—Moi aussi, tant il me tarde d'aller me reposer sous notre ciel de France.

—Et pour partir de suite, répartit Deschenaux, je donnerais volontiers la moitié de ce que je possède.

—Pourquoi donner, ami Deschenaux, quand il n'y a pas nécessité. Non, non... nous emporterons autant que nous pourrons. Nous essaierons même de nous tailler un autre petit million avant de partir!

—Vous avez raison, monsieur l'intendant. Nous taillerons deux autres millions! Nous prendrons autant qu'il nous sera possible de prendre, et tant pis pour les nigauds qui crèveront de soif et de faim!

Et il se mit à rire sourdement.

Bigot alla prendre le flambeau qui reposait sur l'un des coffres et dit:

—Allons, maintenant, je veux donner des ordres pour que soient creusées les caves de mon château, afin d'y mettre ces coffres à l'abri.

—Hormis celui-là? fit en ricanant Deschenaux et en indiquant un coffre à l'écart des autres et placé dans un angle de la chambre de fer.

Ce coffre, d'une dimension égale à celle des autres, également fait de chêne et renforcé d'acier, était recouvert d'une couche de peinture rouge qui le différenciait des autres que recouvrait une peinture noire.

Bigot sourit à son tour et répliqua:

—Ce coffre a aussi son importance, sinon sa valeur! Ah! non! ami Deschenaux, qu'on se garde bien de l'enlever de là!

Et, ricanant, il marcha vers la porte par laquelle Verdelet était sorti.

L'instant d'après, les deux coquins quittaient la chambre de fer et s'engageaient dans la large galerie souterraine.

Quant à nous, revenons à notre héros à la caserne des cadets.

. . . .

Lorsque Verdelet eut quitté Flambard après lui avoir promis de le sauver encore une fois, notre ami se mit à peser la valeur de sincérité des paroles du garde. Naturellement, le spadassin n'avait pas une grande cofiance en ce garde qui voulait se dire son ami et qui pactisait peut-être avec ses ennemis, les gardes et cadets de Bigot. Que penser au juste? Flambard ne pouvait se faire une opinion sûre de la sincérité ou de l'hypocrisie du garde. Mais une chose sûre et certaine : garroté comme il était, réduit à la plus parfaite impuissance, il devait nécessairement, pour recouvrer l'usage de ses membres et la liberté, compter sur l'assistance d'autrui. Donc, sans autre espoir de secours, Flambard espéra fortement que Verdelet lui tiendrait parole.

Pendant qu'il repassait dans sa mémoire les paroles que lui avait dites le garde, s'amusaient fort à faire des mots d'esprit et à décocher mille traits malicieux à l'adresse du spadassin toujours impassible. Peu après, Verdelet rassembla autour de lui toute la bande, et lui tint un petit discours bas et mystérieux qui la fit rire aux plus grands éclats. Puis toute la bande à la file gagna la porte de sortie, sauf Verdelet qui demeura assis à une table. En passant devant Flambard, toujours étendu sur le plancher, le cadet qui marchait en tête de la file s'arrêta, enleva son tricorne, exécuta une révérence profonde et ironique, et, regardant le spadassin dans les yeux, cria:

—Pouf!

Et il partit d'un grand éclat de rire tout en gagnant la porte.

Ainsi fit le deuxième cadet. Ainsi firent tous les cadets et tous les gardes. En queue venaient nos deux bravi, Pertuluis et Regaudin.

—Pouf! fit Pertuluis après sa révérence.

—Pouf! Pouf! imita Regaudin.

—Que diable! veulent dire ces singes avec leurs "Poufs"? se demanda Flambard assez intrigué.

Pertuluis et Regaudin, qui fermaient la queue de la file, venaient de sortir de la baraque et la porte avait été refermée. Alors Verdelet se leva et s'approcha de Flambard.

—Monsieur Flambard, dit le garde avec un air grave, j'ai promis de vous sauver, et je vais tenir parole.

—D'abord, mon ami, explique-moi un peu pourquoi tu veux me sauver? demanda Flambard dont la défiance se réveillait.

—Parce que je me souviens toujours de la fournaise, et parce que, en vous sauvant la vie, c'est un peu me venger de celui qui a allumé cette fournaise et qui m'y a exposé.

—Bigot? interrogea Flambard.

—C'est tout comme... Je veux parler de Deschenaux.

—Ah! ah!

—Vous comprenez donc l'intérêt qui me fait agir. Or, pour arriver à mes fins, j'ai réussi à trouver un truc pour me débarrasser de la présence des cadets et des gardes de Monsieur Bigot.

—Quel truc? demanda Flambard toujours défiant.

—Je vous le dirai tout à l'heure, quand nous serons hors de cette maison.

—Ah! ah! nous allons sortir de cette maison?

—Vous allez voir!

Vivement Verdelet avec un poignard trancha les cordes qui liaient les mains et les peds du spadassin.

Celui-ci se dressa debout d'un bond et respira avec une large satisfaction.

Pendant ce temps Verdelet soulevait de nouveau le panneau de la trappe et disait, en s'engageant dans l'escalier obscur:

—Suivez-moi!

—Ne trouves-tu pas qu'il fait un peu noir là-dedans demanda Flambard en hésitant.

—De vrai, vous ne connaissez pas les aires comme moi... Eh bien! prenez ce flambeau qui gît là près du fourneau et allumez-le à l'une de ces bougies.

Le spadassin fit comme lui avait dit le garde, et, la minute d'après, il descendait à la cave

après avoir laissé retomber le panneau de la trappe.

La cave était profonde et spacieuse. A deux extrémités opposées il remarqua deux immenses portes de fer qui se faisaient face l'une à l'autre, et il vit que Verdelet marchait vers l'une d'elles. Mais avant d'atteindre cette porte, le spadassin remarqua, suivant la longueur de la cave, l'empreinte dans le sol de roues de chariots.

—Qu'est-ce que cela? demanda-t- à Verdelet qui venait de s'arrêter devant l'une des deux portes.

—Je vous expliquerai tout à l'heure. Venez, nous n'avons pas de temps à perdre.

Il ouvrit la porte qui tourna sur des gonds énormes en grinçant.

—Une vraie porte d'oubliette! remarqua Flambard.

—Soyez assuré ici, répliqua le garde, c'est la liberté que vous donne cette porte!

Malgré ces paroles du garde, notre ami n'était pas trop rassuré. Mais il se disait qu'il était pris et qu'il devait suivre cet homme, honnête ou coquin, quitte à saisir la première occasion qui s'offrirait à lui pour recouvrer sa liberté. Car Flambard ne désespérait jamais, même dans les pires extrémités. Il se disait: tant qu'un homme possède la faculté de penser, il ne doit jamais désespérer ou de la liberté ou de la vie. Car la pensée, c'est la grande force de l'homme qui sait s'en servir, c'est le levier avec l'aide duquel il peut remuer tout un monde, c'est la puissance invincible de l'homme vraiment fort, puissance qui, unie à la volonté, accomplit souvent des prodiges. La mort seule peut en avoir raison.

Or, Flambard possédait cette puissance de la pensée et de la volonté, par conséquent il avait le sang-froid et le courage qui lui permettaient de combattre, avec succès souvent, les dangers qui se présentaient sur son chemin. Et puis, très défiant de sa nature avec ses ennemis, il demeurait toujours en éveil. Si, par-ci par-là, il donnait dans les pièges tête baissée, c'est qu'un intérêt puissant commandé par sa générosité le poussait à affronter l'inconnu et à exposer sa liberté et sa vie.

Cette nuit-là, il avait décidé de savoir ce qu'était devenu l'enfant du capitaine Vaucourt, et il voulait découvrir la retraite de l'enfant, dût-il pour cela descendre aux enfers. Il suivit donc Verdelet dans la large galerie souterraine qui aboutissait à la chambre de fer.

Les deux hommes marchaient depuis cinq minutes, lorsqu'un bruit de chariot se fit entendre derrière eux.

—Alerte! murmura Verdelet.

Il éteignit le flambeau qu'il avait pris l'instant d'avant des mains de Flambard et dit:

—Donnez-moi la main et suivez!

Il entraîna le spadassin dans un enfoncement de la galerie et ajouta:

—Demeurons ici bien silencieux.

—Sommes-nous menacés? demanda Flambard.

—Pas moi, mais vous. Si ceux-là qui viennent vous découvraient ici, c'en serait fait de votre existence.

—Et qui sont ceux-là qui viennent?

—Attendez, vous allez voir.

Le bruit produit par le roulement d'un chariot augmentait de seconde en seconde. Puis la galerie s'éclaira peu à peu, et au bout de dix minutes Flambard, à sa grande stupéfaction, vit défiler devant lui vingt cadets de Bigot tirant et poussant un lourd chariot. Deux cadets précédaient le cortège bizarre avec chacun un flambeau pour éclairer la marche, deux autres suivaient portant aussi deux flambeaux. Puis le cortège s'enfonça dans l'obscurité de la galerie et disparut.

Flambard demanda:

—Pouvez-vous m'expliquer, Mons. Verdelet, ce que signifie cette procession aux flambeaux?

—Ne bougez pas, recommanda Verdelet, et attendez encore! Comme vous l'avez vu, ce sont les cadets de Monsieur Bigot. Depuis trois nuits ils charroient les coffres d'argent et d'or de Monsieur l'intendant; à présent ils vont chercher leur dernière charge.

—Oh! oh! exclama Flambard, sommes-nous donc dans les cachettes de Monsieur Bigot ou, plus précisément, dans la Caverne des Quarante Voleurs?

—C'est peut-être l'un et l'autre, ricana Verdelet. Une chose certaine, Monsieur l'intendant n'est pas un imbécile!

—Certes non, ricana le spadassin à ton tour. Mais on peut bien dire qu'il est un peu coquin.

—Oh! ce n'est pas moi qui lui jetterai la pierre le premier!

—Parbleu!

—Comme on dit, chacun pour soi en ce monde!

—C'est la meilleure charité à pratiquer, sourit malicieusement Flambard.

—Voyez-vous, reprit Verdelet avec un accent convaincu, l'un cherche à sauver sa fortune comme l'autre sa peau...

—Et souvent les deux à la fois, interrompit Flambard.

—Si vous voulez. N'importe, que sauver l'une ou sauver l'autre revient pas mal au même; de sorte qu'on ne peut sans injustice dire coquin à qui sauve sa peau.

—Non, parce que sa peau est à lui et qu'il ne l'a pas volée; tandis que l'autre, le plus souvent...

—Il a volé sa fortune! acheva le garde en se mettant à rire.

Puis il ajouta, ironique:

—Monsieur Flambard, voler, admettez-le, c'est un mot seulement, et un mot pas mal synonyme de prendre.

—Oui, de prendre ce qui n'est pas à soi!

—Bah! ce sont des nuances qui n'ont aucune valeur, monsieur Flambard.

—La justice sait leur trouver une valeur, ami Verdelet.

—La justice?... Encore un mot que le monde interprète à sa façon.

—Oui, mais n'empêche que la justice possède de beaux et bons gibets, et qu'elle sait fort bien s'en servir.

—Et qui donc voyez-vous aller à ces gibets?... Des gueux et des sots! Mais silence... voici le chariot qui revient!

Peu après, le même cortège repassa sous les yeux du spadassin; seulement, cette fois, le chariot contenait six gros coffres que Flambard jugea fort lourds, à voir l'effort terrible que faisaient les cadets à le tirer.

—Maintenant, dit Verdelet, quand le cortège eut disparu, nous allons rallumer notre flambeau et poursuivre notre chemin, tout danger a disparu.

Dix minutes après une marche rapide, Verdelet s'arrêta devant la porte ouverte de cette chambre de fer en laquelle nous avons déjà introduit le lecteur. Elevant le flambeau qu'il portait à la hauteur de sa tête, le garde pénétra dans la chambre. Flambard le suivit, sa curiosité était à ce moment si aiguillonnée par ce qu'il avait vu, qu'il était saisi de l'envie de bousculer le garde et de prendre les devants.

Lorsqu'il fut dans la chambre, il remarqua de suite qu'elle était vide. Mais non... son oeil perçant et inquisiteur découvrit un coffre qui paraissait oublié dans un angle de la pièce.

—Tiens! remarqua-t-il, on a oublié ce coffre!

—C'est vrai, fit Verdelet en manifestant une grande surprise. C'est peut-être un présent qu'on nous a laissé, ajouta-t-il en ricanant. Il faut voir ça!

Il s'approcha lentement du coffre, mais cette fois en abaissant son flambeau.

A cette minute, le regard de Flambard se posait sur l'autre porte de fer qui, celle-là, demeurait close. De suite, par un rapprochement rapide, il comprit que cette porte ouvrait sur un autre souterrain, et fort probablement celui qu'il avait traversé avec Verdelet deux mois auparavant. Car il se souvenait encore de cette surface polie que ses doigts avaient rencontrée sur la paroi. Néanmoins, pour être plus certain de la vérité, il décida d'interroger le garde. Il se tourna vers Verdelet. Il tressaillit violemment: il voyait le garde approcher son flambeau d'une sorte de mèche qui émerbeait du coffre. Un soupçon traversa aussitôt son esprit. Il esquissa un sourire narquois, puis il se glissa comme une ombre furtive derrière le garde très occupé à sa besogne, gagna la porte ouverte, sortit hors de la cage et repoussa doucement cette porte, juste au moment où un singulier crépitement frappait son oreille.

Toute cette scène s'était passée en si peu de temps que Verdelet n'avait pu s'apercevoir de la disparition de Flambard. Lorsque la mèche qu'il venait d'allumer à la flamme de son flambeau se mit à crépiter, il fit un bond rapide du côté de la porte qui ouvrait sur la galerie souterraine. Il trouva, non sans étonnement et non sans terreur, la porte close. Alors seulement il remarqua la disparition de Flambard.

Il fit entendre un cri terrible, puis il frappa à coups redoublés dans la porte de fer.

—Flambard! appela-t-il d'une voix qui tremblait d'épouvante.

De l'autre côté de la porte partit un long ricanement, puis la voix nasillarde et railleuse du spadassin jeta ces paroles:

—Hé! hé! mon petit Verdelet, tu t'étais bien promis de me faire proprement sauter; mais je pense à présent que c'est toi qui vas faire la sauterie à ma place... bonne chance!

Le garde lança une imprécation de haine et d'horreur, et se rua vers le coffre: il venait d'avoir le fol espoir d'éteindre la mèche qu'il avait allumée. Mais il n'eut pas fait deux pas qu'une formidable détonation sembla ouvrir la terre tout entière, et le garde se sentit soulevé, emporté...

Au même instant, Flambard, qui avait pris sa course vers l'extrémité opposée de la galerie souterraine, fut violemment projeté par terre par la force de l'explosion. Puis il sentit le sol craquer, s'ouvrir, grincer... A la même seconde, il était soulevé par une force inconnue, transporté à travers une avalanche de terre et de pierres, lui sembla-t-il, puis il tomba lourdement sur ce qui lui parut un amas de terre quelconque. Il demeura là étourdi, presque inconscient, mais avec une vague sensation de vide devant lui. Il demeurait à plat ventre, essayant de ressaisir ses esprits, se demandant s'il était encore vivant ou trépassé.

Trois ou quatre minutes s'étaient écoulées depuis que l'explosion s'était produite, lorsqu'il crut entendre tout près de lui une sorte de râlement. Puis tout à coup il sentit un corps d'homme ou de monstre ramper le long de son corps et le dépasser. Il fit un effort inoui pour reprendre ses sens, à tout hasard il étendit une main et cette main se posa sur ce qui lui parut être un pied humain. Il saisit avidement ce pied et serra... il serra d'autant plus fort que le pied devint aussitôt d'une pesanteur énorme. En même temps un cri affreux sembla monter à ses oreilles, et Flambard sentit que le pied qu'il tenait était un poids qui l'entraînait dans un abîme quelconque. De l'autre main il s'agriffa à une pierre qu'elle rencontra, et il comprit aussitôt qu'il se trouvait penché au-dessus d'un abîme du fond duquel montait un sourd grondement. Il eut alors la vision de ce torrent souterrain qu'il avait franchi en compagnie de Verdelet, deux mois auparavant. Mais par quel prodige se trouvait-il ainsi jetau bord de ce torrent? Le mystère demeurait pour le moment impénétrable. Mais ce qu'il réussit à pénétrer, c'est que le pied qu'il tenait solidement dans sa main droite appartenait au garde Verdelet.

Il fit entendre un ricanement sinistre.

—Holà! cria-t-il d'une voix qu'il ne pouvait plus reconnaître comme sienne, est-ce toi, ami Verdelet?

—Pour l'amour du ciel, monsieur Flambard, tirez-moi d'ici! gémit le garde.

—Ah !ah! tu n'étais donc qu'à moitié de ton saut?

—Grâce! grâce!

—Grâce! Oui bien.

Notre ami venait d'avoir une idée. Il reprit:

—Je te ferai grâce, ami Verdelet, seulement si tu peux me fournir un renseignement.

—Parlez! oh! parlez vite, monsieur Flambard !

—Sais-tu, par tes accointances avec deux gredins de grenadiers que je regrette bien de ne pas tenir ici en ton lieu et place, où je pourrai trouver l'enfant du capitaine Vaucourt?

—L'enfant du capitaine Vaucourt? En effet, Pertuluis et Regaulin m'ont raconté un mot de cette affaire.

—Ah! ah! où est l'enfant?

—Me ferez-vous grâce? demanda Verdelet que l'épouvante affolait.

—Certainement, si tu me dis la vérité!

—Je dirai la vérité, mais jurez-moi!

—Je jure, répondit Flambard fermement. Mais à part lui il pensa aussitôt:

—Ah! gredin, je suis bien décidé, cette fois, à me parjurer!

—Eh bien! reprit Verdelet, l'enfant du capitaine a été confié à la femme d'un milicien qui habite au delà du Faubourg Saint-Roch... c'est un nommé Aubray.

—Aubray? Milicien de la compagnie de Jean Vaucourt? Je le connais. Merci, mon brave Verdelet! Et maintenant, que le diable rouge de l'enfer t'avale pour le reste de l'éternité... Va!

Flambard lâcha le garde qui poussa un cri effrayant et disparut dans la noirceur de l'abîme.

Flambard se releva, éreinté, étourdi encore, et se mit sur son séant.

Il prit dans ses mains sa tête qui faisait mal atrocement. Ses cheveux étaient tout mouillés d'un liquide qu'il pensa être du sang. N'importe! il se mit à réfléchir.

—Où suis-je ici? se demanda-t-il avec une certaine anxiété.

Par un instinct quelconque il leva la tête, et ses yeux ahuris découvrirent un firmament étoilé.

Il bondit de joie folle... la liberté s'offrait à lui!

—Par les deux cornes de satan! jura-t-il avec stupeur, me voici sauvé encore une fois!

Il était au fond d'une large excavation et il n'avait qu'à grimper une pente presque douce pour se trouver sur terre.

XII

LA JOIE D'UN PERE

Le contre-coup de l'explosion avait ébranlé toute la cité, et à plusieurs endroits du côté des faubourgs les remparts s'étaient à demi écroulés; et la campagne elle-même jusqu'à dix lieues de distance avait été secouée par la force du choc.

Tout ce qui restait de citadins dans la ville et toute la garnison s'étaient mis sur pied à la hâte, pensant que la poudrière venait de sauter. Les poudres et munitions, il est vrai, avaient été transportées à Montréal avant l'arrivée de la flotte anglaise, mais on en avait conservé une quantité assez considérable. L'explosion de la poudrière étant donc possible, on se demandait avec étonnement comment la chose avait pu se produire, lorsque des soldats de la garnison, à leur plus profonde stupeur, découvrirent une immense excavation pratiquée près des remparts entre la porte Saint-Jean et la Porte du Palais, et entourée d'amas de terre et de roc. Nous ne parlerons pas de l'énorme surprise des citadins et de la garnison, ni des mille hypothèses qu'on fit à ce sujet; nous dirons seulement que l'affaire demeura un mystère impénétrable et qu'on se livra aux conjectures les plus fantastiques.

. . . .

Verdelet avait-il dit la vérité en confessant à Flambard que l'enfant du capitaine Vaucourt avait été confié à un paysan du nom d'Aubray, habitant au delà du faubourg Saint Roch? Oui, les deux grenadiers Pertuluis et Regaudin avaient, en effet, confié à Verdelet que l'enfant du capitaine Vaucourt, que Flambard recherchait, était chez ce paysan-milicien, Aubray. Et voici comment la chose s'était faite: en attendant que l'occasion se présentât pour les deux grenadiers de réclamer mille louis au capitaine Vaucourt pour la rançon de son enfant, ils s'étaient rendus chez Aubray. Celui-ci était parti pour le camp de Beauport. Les deux bravi offrirent à la jeune femme, qui se trouvait seule avec son petit enfant et le père du milicien, la garde de l'enfant moyennant la somme de vingt-cinq louis qu'ils lui payeraient de suite, plus vingt-cinq autres louis lorsqu'ils viendraient dans quelques jours réclamer l'enfant qu'ils avaient appelé simplement "le petit Adélard". Intimidée par les physionomies terribles des deux gaillards, et aussi par pitié pour ce pauvre petit, la paysanne accepta le marché sans oser demander des explications sur la provenance et l'origine de cet enfant.

Avant de se retirer, les deux bravi remarquèrent que le vieux paysan, assis près du foyer, s'amusait avec le petit de la paysanne qu'il avait sur ses genoux, et ils virent la jeune femme aller vivement déposer le petit Adélard dans un berceau.

—Il est entre bonnes mains, le poupard, fit remarquer Pertuluis à son compagnon.

—Oui, répliqua Regaudin, ici il sera beaucoup mieux qu'à notre cambuse!

Et, satisfaits, ils remercièrent poliment la jeune femme, et s'en allèrent.

Les jours avaient succédé aux jours sans qu'aucun incident ne vînt changer la position de nos personnages, puis survint l'affaire de Montmorency. Ce soir-là, après la bataille, le milicien Aubray avait obtenu la permission d'aller rendre visite à sa femme et à son vieux père.

Après les premiers épanchements entre l'époux et l'épouse qui ne s'étaient pas vus depuis près d'un mois, le premier courut au berceau pour y embrasser son enfant. Il poussa une haute exclamation de surprise en trouvant au berceau un enfant qui n'était pas le sien.

La jeune femme sourit, et, lui montrant un lit dans un angle de la pièce, elle dit:

—Le nôtre est là, Anatole!

Le milicien regardait sa femme avec une sorte d'hébétement comique.

Elle lui expliqua de suite comment cet enfant lui avait été apporté un mois auparavant par deux grenadiers inconnus.

—Et tu dis qu'il s'appelle Adélard?

—C'est ainsi que l'ont nommé ces deux hommes.

—Et ils n'ont pas ajouté un autre nom?

—Non.

—O mon Dieu! s'écria le milicien avec un émoi joyeux, si cet enfant était celui du capitaine Jean Vaucourt!

—Hein! de ton capitaine? . . . .

—Oui. Son enfant lui a été enlevé l'an passé et il n'en a jamais entendu parler depuis.

—Et comment s'appelait-il l'enfant de ton capitaine?

—Comme celui-ci... Adélard.

La jeune femme demeurait tout abasourdie. Le milicien reprit:

—Ma chère Amandine, je pense qu'on devrait de suite aller montrer cet enfant au capitaine Vaucourt.

—Mais tu ne t'es pas encore reposé, mon ami?

—Ca ne fait rien, je me reposerai après. Mon capitaine a trop souffert. Oh! il ne le fait pas voir, mais, après qu'on a su son histoire, on devine bien qu'il n'a pas l'esprit et le coeur tranquilles. Donc, Amandine, ça serait seulement une bonne action comme on voudrait qu'on nous en rende, s'il nous arrivait le même malheur.

—Tu parles avec raison, Anatole, et je consens qu'on aille montrer l'enfant à ton capitaine!

—C'est bon, je vais embrasser notre petit, puis j'irai atteler notre cheval au cabriolet. Pendant ce temps-là tu feras tes préparatifs.

Sur le lit, placé dans l'angle de la pièce, un enfant à peu près de l'âge d'Adélard sommeillait doucement. Le milicien le contempla longuement avec amour, il l'embrassa doucement, puis il courut à l'étable.

Il était plus de huit heures lorsque le cabriolet d'Aubray s'arrêta devant la tente du capitaine Vaucourt, non loin du village de Beauport. Le capitaine était seul sous sa tente et rédigeait un mémoire quelconque. En apprenant qu'Aubray et sa femme lui apportaient un enfant inconnu, il se précipita dehors comme un fou, et tandis qu'une sentinelle éclairait la scène d'une lanterne, Jean Vaucourt saisissait l'enfant, le reconnaissait, le serrait sur lui et rentrait précipitamment sous sa tente, répétant:

—Mon petit Adélard! Mon petit...

L'enfant, tout étonné, souriait et murmurait "papa".

Le capitaine l'avait peu après déposé sur un lit de camp, et, à genoux près du lit, il considérait son enfant avec amour, l'embrassait et pleurait doucement. Il ne pouvait parler, tant la joie lui serrait la gorge.

Aubray et sa femme, entrés sous la tente, demeuraient immobiles à quelques pas de là et silencieux; la jeune femme essuyait furtivement ses yeux qui se mouillaient malgré elle.

Le capitaine parvint enfin à dompter son émotion. Il se leva, remercia les deux braves paysans et se fit raconter l'aventure.

—Ah! ah! fit-il peu après en fronçant terriblement les sourcils, c'étaient deux grenadiers ces gens qui vous ont apporté l'enfant? Eh bien! je les connais.

Et dans les prunelles sombres du capitaine, Aubray et sa femme virent des flammes effrayantes.

Jean Vaucourt reprit en s'adressant au milicien:

—Mon ami, puisque vous retournez chez vous de suite, voulez-vous me prendre avec vous et aller me déposer à l'Hôpital-Général? Ce sera un service de plus que je ne manquerai pas de reconnaître, le moment venu.

—Avec plasir, mon capitaine, ça nous fera rien qu'un petit crochet. Voyez-vous, puisque vous êtes content comme ça, on est content nous autres aussi, pas vrai, Amandine?

Cette fois, la jeune femme, âme tendre et bonne, pleurait pour de bon: c'était la séparation qu'elle entrevoyait, car elle s'était attachée au petit Adélard presque autant qu'à son propre enfant, et à cette séparation elle n'avait pas songé avant. Mais à présent qu'elle voyait un père heureux serrer jalousement sur sa poitrine le fruit de sa chair, en pensant que bientôt ce serait au tour de la mère, de la vraie mère, elle se sentait comme dépossédée tout à coup d'un objet cher à son coeur de femme et elle en souffrait. Mais pourtant cette souffrance lui paraissait encore une joie, lorsqu'elle assistait au bonheur délirant presque du capitaine Vaucourt.

Et ce bonheur, dont exultait le jeune capitaine, n'était pas encore complété...

Le cabriolet reprit quelques instants plus tard le chemin de la ville, il portait deux voyageurs de plus: Jean Vaucourt et son enfant. On atteignit en peu de temps l'Hôpital-Général où tout le personnel demeurait debout et très affairé autour des blessés qui y avaient été transportés après la bataille.

Jean Vaucourt fit tout d'abord appeler Marguerite de Loisel à qui il voulait confier la bonne nouvelle, pour qu'elle pût à son tour préparer Héloïse de Maubertin à cette joie inattendue. La femme du capitaine, comme toujours, demeurait seule en sa chambre, rêveuse et mélancolique. Mais comme si un étrange pressentiment eût envahi sa pensée, à la vue de Marguerite dont la physionomie réflétait une joie inaccoutumée, Héloïse se leva vivement, son teint s'anima, ses yeux brillèrent d'éclats nouveaux et, s'élançant à la rencontre de la garde-malade, elle demanda:

—Ah! Marguerite, m'apportez-vous enfin des nouvelles de mon petit?

Marguerite, surprise, et ne pouvant expliquer l'attitude étrange de la jeune femme, qui, tout à coup, paraissait avoir recouvré presque en entier le mécanisme sain et orordonné de ses facultés mentales, Marguerite ne sut répondre autre chose que ceci:

—Héloïse, votre enfant est ici!

—Ici...

Ce fut un cri de joie irrésistible qui s'échappa des lèvres de la jeune femme. Et comme attirée par un aimant puissant, elle courut à la porte demeurée ouverte, s'engagea dans un long couloir, prit un escalier qu'elle descendit pour ainsi dire quatre à quatre, et, la minute d'après, elle faisait irruption dans le parloir et se jetait au cou de son mari.

La scène qui suivit est indescriptible.

Marguerite s'était élancée à la poursuite de la jeune femme, avec l'espoir de la retenir et de la préparer au bonheur qdi l'attendait en



Et le vieillard creusait avec ardeur la fosse où il devait cacher son trésor.

bas. Lorsqu'elle pénétra dans le parloir une demi-minute au plus après Héloise, elle vit celle-ci accrochée au cou du capitaine Vaucourt couvrant de baisers fou le visage de son mari et celui de l'enfant qu'il tenait dans ses bras. Marguerite vit encore qu'on ne parlait pas. Là, un peu à l'écart, Aubray et sa femme, émus tous deux, souriaient, pleuraient... Vaucourt pâle, mais heureux, rendait à sa femme baiser pour baiser... L'enfant jetait des "maman" et des "papa" joyeux... Puis Marguerite vit Héloise enlever son enfant des bras du capitaine, le presser avec une sorte de furie sur son sein et répéter d'une voix troublée par le bonheur:

—Mon pauvre petit Adélard...

Puis elle s'assit sur une banquette, déposa l'enfant sur ses genoux et se mit à le considérer avec un sourire heureux, tandis que de ses yeux coulaient d'abondantes larmes.

Les spectateurs de cette scène étouffaient.

Jean Vaucourt se précipita vers sa femme, s'agenouilla, voulut parler, mais il éclata en sanglots... Non! jamais joie pareille n'avait fait bondir son coeur!

La jeune femme l'attira tendrement à elle, et mêlant ses larmes aux siennes, elle murmura:

—C'est donc bien toi, mon Jean, qui me ramènes mon enfant!

Il n'y avait plus de doute, et Jean Vaucourt, ce rude soldat, faillit s'évanouir...

C'était miracle!

Comme l'avait prévu Maître Authier, ce médecin à la solde de Michel Cadet, Héloise avait recouvré la raison et le souvenir... cela avait été instantané!

XIII

LA DOULEUR D'UNE MERE

Tandis que le bonheur revenait à Jean Vaucourt et à sa femme Héloise, eux qui avaient été si misérables, Aubray et sa femme, tout heureux des joies qu'ils venaient de répandre autour d'eux, marchaient, sans en avoir le moindre soupçon, vers la souffrance et la douleur.

Ils avaient quitté l'Hôpital-Géuéral pour regagner leur foyer.

Un peu avant d'atteindre leur habitation, et au moment où leur cabriolet franchissait une chaussée étroite que longeaient deux fossés profonds de chaque côté, une formidable détonation éclata du côté de la cité. La terre trembla... Epouvanté, le cheval fit un tel écart puis un tel bond en avant, que les roues d'arrière du cabriolet glissèrent dans la pente abrupte du fossé. Sans le sang-froid du milicien qui appliqua immédiatement un rude coup de fouet à la bête, celle-ci était entraînée par la charge au fond du fossé. Mais sous le coup de fouet elle bondit de nouveau, retrouva l'équilibre et, s'élançant avec rage, elle se rua en avant vers la chaumière du paysan. Lui et sa femme n'avaient pas eu le temps de sentir l'aiguillon de la peur, tout cela s'était produit trop subitement, tout comme un coup de tonnerre. Ce n'est que la minute d'après, lorsque l'attelage s'arrêta tremblant devant la chaumière, que les deux époux se sentirent émus.

Ils n'avaient pas échangé une parole.

Ils descendirent de la voiture et pénétrèrent dans leur maison. Le père d'Aubray était assis sur un escabeau près du feu de la cheminée; il demeurait immobile, comme endormi, les coudres sur les genoux, la tête dans les mains.

Aubray le considéra avec surprise.

—Ah! ça, le père, s'écria-t-il, est-ce que vous dormez? N'avez-vous pas entendu ce coup de tonnerre?

A la vérité, la détonation entendue, qui avait paru secouer le monde entier, avait fort ressemblé à un coup de tonnerre.

A la voix de son fils, le vieux leva sa tête blanche et sa face ridée, et demanda, étonné:

—Quel coup de tonnerre?...

Il se leva brusquement et, regardant sa bru, demanda encore:

—Et l'enfant?

La jeune femme sourit.

—Il a retrouvé son père et sa mère, répondit-elle, joyeuse.

Le vieux chancela.

—Mais le tien?... bégaya-t-il.

—Le mien!...

La jeune femme tressaillit, souffla rudement et demanda, en émoi:

—Que voulez-vous dire?

Béant, médusé, le milicien regardait son père.

Comme si elle eût été frappée par un coup de massue, la tête du vieillard se pencha rudement; et, allant vers la pièce voisine d'un pas mal assuré, il bredouilla:

—En v'là une histoire... venez voir, mes enfants!

Il s'arrêta devant le berceau.

La femme du milicien venait d'être assaillie par un affreux pressentiment. Elle se précipita vers le berceau, le vit vide. Tout le sang de son être sembla se glacer; elle jeta un regard de folie à son mari, puis elle éleva les mains au ciel, et, sans un mot, sans même une larme, elle s'affaissa en travers sur le berceau.

Le milicien la saisit vivement, la souleva et la déposa sur le lit. La jeune femme était évanouie.

Aubray et son père se regardaient, muets, consternés , l'un n'osant interroger, l'autre se taisait par crainte d'accroître la trop grande douleur qu'il devinait.

Enfin, le milicien parvint à faire cette interrogation:

—Qu'est-ce que ça veut dire?

Le vieux branlait la tête en signe de détresse et de désespoir.

—C'est deux soldats qui sont venus chercher le petit Adélard...

—Deux soldats... le petit Adélard! fit le milicien ahuri. Etes-vous fou?

—J'sais pas, mon pauvre Anatole. Mais j'sais bien que ces deux soldats ont emmené votre enfant.

—Et vous les avez laissé faire?

—J'sais pas... J'n'ai pas eu le temps de rien, ils étaient partis!

—Mais quels soldats encore? s'écria le milicien que la colère commençait à gagner.

—Deux grenadiers... ceux qui étaient venus avec le petit Adélard. Tout ce que j'ai compris, ils sont revenus le chercher pour aller le porter à son père le capitaine Vaucourt.

—Mais le capitaine Vaucourt... il l'a son enfant!

—Pauvre enfant, j'sais pas...

Et le vieux se laissa tomber sur un siège, mit encore les coudes sur les genoux et prit sa tête dans ses mains.

C'était décourageant. Le milicien connaissait son père et comprenait que celui-ci avait dit tout ce qu'il savait.

Il se tourna vers le lit où il avait déposé sa femme.

Il la vit assise sur son séant et le regardant avec des yeux égarés par la folie.

Il se dirigea vers elle.

—Ma pauvre Amandine, dit-il la voix brisée par la douleur, te rappelles-tu? c'est ces deux grenadiers qui ont emmené notre enfant.

La jeune femme sursauta sur son lit et poussa un grand cri.

—Les deux grenadiers... murmura-t-elle ensuite.

Elle entoura de ses deux bras le cou de son mari et se mit à pleurer lourdement.

Aubray reprit:

—Ils sont venus chercher le petit Adélard pour aller le remettre à ses parents.

—Ils sont venus...

—Et par méprise ils ont pris notre enfant.

—Notre enfant...

—Notre p'tit Louis. C'est tout ce que je comprends, ajouta le milicien, le père n'en dis pas plus long. Seulement, je commence à me dire qu'il ne doit pas y avoir de danger pour notre enfant, attendu que ces deux grenadiers sont allés le porter au capitaine Vaucourt. Tu comprends bien que le capitaine va de suite comprendre la méprise et qu'il va nous faire ramener notre enfants. Faut donc te consoler, Amandine. D'ailleurs, je vais repartir tout de suite pour aller retrouver le capitaine, et là je saurai bien toute l'histoire.

Ceci parut consoler la jeune femme. Elle soupira et dit:

—Je souhaite bien qu'on ne fera pas de mal à mon petit. Je te conseille bien aussi d'aller de suite chez le capitaine.

—Il y a ça, répliqua le milicien en se grattant la tête avec un air de doute, j'sais pas au juste si le capitaine est retourné au camp, ou bien s'il est resté à l'Hôpital.

A l'instant même un poing dur heurta la porte de la chaumière.

Les deux époux tressaillirent. Avec un soupir de joie la jeune femme murmura :

—Si c'étaient les deux grenadiers qui ramènent le p'tit.

Non moins rempli d'espoir que sa femme, Aubray marcha vers la porte qu'il ouvrit presque craintivement.

Il aperçut une haute silhouette humaine.

—Qui êtes-vous? demanda-t-il.

—Un ami du capitaine Vaucourt... Flambard!

Flambard...

Ce nom résonna joyeusement aux oreilles du milicien qui s'effaça vivement, disant:

—Entrez, monsieur Flambard.

Mais à la vue de l'individu qui profila sa haute silhouette à la lumière douteuse d'une bougie qui éclairait imparfaitement la cuisine, Aubray fit un bond de côté et son visage exprima la plus grande stupeur.

La jeune femme, qui était accourue de sa chambre au nom de Flambard, recula aussitôt avec un geste d'effroi, car l'homme qui apparaissait était effrayant à voir. Déchiré, sale, ensanglanté, tête nue et les cheveux en désordre, la figure livide, les yeux brillants comme des flammes, et un sourire qui semblait un rictus de démon tiraillé par mille tortures, Flambard offrait l'image d'un spectre horrible.

Il regarda le milicien.

—Ah! ah! dit-il en ricant sinistrement, à vous voir, mon ami, je devine bien que j'ai quelque peu l'air d'un revenant! Par ma foi! rassurez-vous, je descends peut-être du Paradis! Je dis peut-être, parce que j'ai comme une souvenance que j'y suis allé faire un court voyage! Ca vous étonne? J'crois bien. Tenez! j'étais sur un volcan, c'est bien simple, hein? Et tout à coup... pouf! j'ai sauté... Ah! quel saut, mon ami, je n'en ai vu que vide et vent! Je n'ai jamais sauté dans ma vie comme ça... comme ce saut que j'ai sauté! Non... je n'en reviens pas!

Il se mit à rire à grands éclats qui, dans la chaumière basse, ressemblèrent à des coups de tonnerre.

Aubray demeurait béant.

La jeune femme tremblait dans l'ombre de sa chambre.

Le vieux, assis sur un escabeau, paraissait comme statufié.

—Je dis que je n'en reviens pas? reprit Flambard. Je perds la tête, pardon! Peut-être ai-je laissé ma cervelle dans les airs, et un jour elle retombera comme un méchant cailloux. N'importe! je vais confesser que j'en reviens... Mais quel saut tout de même!... Je me rappelle bien à présent pourquoi ces coquins de cadets pouffaient tant! Je les revois, alors que j'étais ficelé comme un vieux colis de rien, passant devant moi, défilant, grimaçant, et faisant: Pouf! Pouf!... Ah! oui... Mais, mon ami, soyez tranquille, c'est moi qui vous le dis, je leur réserve un pouf! moi aussi, mais un pouf! de ma façon. Et ce ne sera pas long, dès que j'aurai remis au capitaine Vaucourt son enfant.

Aubray faillit tomber à la renverse.

—Ah! bredouilla-t-il, vous êtes venu chercher l'enfant du capitaine?

—Ah! ah! ce gueux de Verdelet ne m'a pas pas menti, l'enfant est ici?

Flambard semblait ravi.

—L'enfant n'y est plus, monsieur, avoua Aubray avec un hoquet.

Flambard eut aussi un hoquet...

—Ah! ah! fit-il seulement.

—Ma femme et moi, monsieur, on l'a porté au capitaine. Voyez-vous, ajouta-t-il, c'est deux grenadiers qui avaient apporté le marmot du capitaine à ma femme. J'étais au camp. Il y a un mois de ça. Alors on avait appris dans le camp que le capitaine avait perdu son enfant, que des maraudeurs l'avaient enlevé. Or,

ce soir, après la bataille, en venant voir ma femme, je trouve dans notre berceau un enfant inconnu. On s'explique, et alors on s'imagine que cet enfant doit être le petit du capitaine. On part et on va lui porter à Beauport. Il reconnaît son petit. On repart avec le capitaine et l'enfant pour l'hôpital. Là, Madame Vaucourt est toute pâmée aussi, et elle était malade, elle s'est trouvée guérie.

Flambard fit un saut joyeux en l'air.

—Bravo, mon ami! Ah! vous êtes un brave homme, tout de même. Et votre femme... j'ai bien envie de l'embras...

Flambard s'interrompit net et ravala rudement sa salive en apercevant la figure décomposée et en larmes de la jeune femme. Peu à peu elle était venue se placer dans le rayon de lumière décrit par la bougie, pour mieux entendre ce qu'on disait. Elle était là, haletante, et la physionomie si douloureuse que Flambard en demeura décontenancé.

Flambard se tourna vers le milicien dont le visage n'était pas moins douloureux, et reprit :

—Dites donc, mon ami, vous excuserez bien ma joie en apprenant ce miracle du bon Dieu que vous m'avez narré. Mais là... je regarde votre figure triste, je vois des larmes couler sur les joues de votre femme... est-ce que c'est à cause du petit Adélard que vous paraissez souffrir ainsi?

Le milicien hocha la tête en guise de négation.

—Non... on était bien contents d'avoir fait une bonne action. Mais, voyez-vous, c'est nous autres que le malheur vient d'atteindre tout d'un coup, comme ça.

—Quel malheur? demanda le spadassin avec compassion.

—Notre petit enfant... monsieur, des malandrins sont venus le chercher pendant qu'on allait chez le capitaine lui remettre le sien.

—Oh! oh! dites-moi donc toute cette histoire.

La femme du paysan s'était remise à pleurer.

Et le paysan fit à Flambard le court récit fait par le vieux, son père.

—Oh! oh! s'écria Flambard en croisant les bras, vous avez dit "deux grenadiers"? Eh bien! je les connais, les gaillards... Pertuluis et Regaudin! Ah! les mécréants... les auraije donc toujours en travers de ma route!

Il ébaucha un geste de fureur et porta la main à sa rapière... elle n'était pas là : il l'avait perdue au cours de l'aventure qu'il venait de traverser, ou plutôt il se rappela que les Cadets de Bigot la lui avaient enlevée, à moins que ce ne fût ce balafré de Pertuluis, ou ce croquant de Regaudin, ou encore ce traître de Verdelet. Qu'importe!

—Mon ami, continua le spadassin, je vois bien que si Pertuluis et Regaudin sont venus chercher l'enfant, c'est pour le motif d'en tirer rançon du capitaine. En ce cas, il faut rattraper les deux truands et vous faire rendre votre enfant; en même temps j'aurai à raconter à ces deux gredins une histoire fort curieuse... une histoire de volcan.

—Il se peut, émit le milicien, que ces deux grenadiers se soient rendus au camp, dans l'espoir d'y trouver le capitaine Vaucourt.

—Et fort probablement avec la certitude de l'y trouver, puisqu'ils ignorent ou doivent ignorer que le capitaine a retrouvé son enfant. Nous aurons donc la chance de les pincer de ce côté.

—Partons donc, dit Aubray, le cabriolet est à la porte.

La jeune femme, ranimée par l'espoir, se rapprocha du spadassin et lui demanda, craintive :

—Pensez-vous, monsieur, que je retrouverai mon p'tit Louis?

—Comment! si vous le retrouverez... Mais je le retrouverai, moi, assura Flambard avec une certitude qui rendit à la jeune femme l'espoir entier, et je vous le rapporterai, je vous le jure!

Il fit un grand geste, geste qui sembla vouloir embrasser l'univers, et il sortit sur les pas du milicien.

Le cabriolet avait prit la direction du camp de Beauport. Le milicien et le grenadier espéraient se trouver sur le chemin de Pertuluis et Regaudin. Ils furent déçus. Une fois arrivés à la tente de Vaucourt, un lieutenant leur apprit que le capitaine n'était pas revenu de la ville. Il assura aussi à nos deux amis que Pertuluis et Regaudin n'avaient pas été vus.

—Bon! pensa Flambard, ces gueux devaient savoir que le capitaine se trouvait à l'Hôpital-Général ou tout au moins quelque part dans la cité. A l'Hôpital! commanda-t-il à Aubray.

Le cabriolet repartit.

Il passait minuit, lorsque Flambard se présenta au parloir de l'hôpital. Il fut tout joyeux d'y trouver Jean Vaucourt, Héloïse, Marguerite de Loisel et le père Croquelin, que Vaucourt avait fait mander. Mais sur ces personnages l'apparition de Flambard créa une forte sensation : ils croyaient voir surgir un fantôme! Néanmoins, le spadassin fut reçu avec grande joie.

Lui, apprenant qu'Héloïse était tout à fait guérie, tressaillit d'une joie sans pareille. Il enleva à la jeune femme le petit Adélard, l'embrassa, le dorlota et le fit danser au bout de ses bras.

Mais les autres voulaient connaître l'aventure de notre ami. Ses vêtements en lambeaux, la terre dont ils étaient recouverts, le sang dont ils étaient imbibés presque, excitaient énormément leur curiosité.

Flambard en fit immédiatement le récit.

Dès qu'il eut terminé, et tout comme si notre ami n'eût fait que d'arriver des Indes, Héloïse lui demanda avec une grande anxiété :

—Et mon père, monsieur Flambard?... vous ne me parlez pas de mon père?

Flambard faillit perdre l'haleine.

—Ah! c'est vrai, madame, votre père...

Il échangea un rapide coup d'oeil d'intelligence avec le capitaine et poursuivit :

—Je n'ai jamais oublié de vous en informer... Ah! mais, si vous saviez, toute cette besogne que j'ai eue sur les bras... Et en ce moment encore, j'ai devant moi...

Et pour éluder le mieux possible la question d'Héloïse — car il ne voulait pas lui annoncer la mort de son père si tôt, mais seulement lorsqu'il serait sûr que la jeune femme en pourrait supporter la nouvelle — il narra le malheur qui venait de frapper Aubray et sa femme.

Cette nouvelle fit une douloureuse impression sur le groupe de nos amis.

—Et c'est Aubray lui-même qui vous a amené ici? interrogea Jean Vaucourt.

—Lui-même. Il m'attend dans son cabriolet.

—Eh bien! Flambard mon ami, allez le chercher, je désire lui parler.

L'instant d'après, le milicien entrait, dans le parloir. Héloïse s'empressait de lui offrir ses consolations et de le rassurer sur le sort de son enfant.

—Oui, mon ami, vous pouvez être tranquille, ajouta Jean Vaucourt. Dès qu'on s'apercevra de la méprise, votre enfant vous sera rapporté. Et je ne serais pas surpris qu'il ne fût à cette minute même dans les bras de sa mère. Maintenant, mon ami, continua le capitaine, je veux vous demander un service important.

—Parlez, capitaine, je ferai tout ce que vous me demanderez.

—Merci. Vous savez peut-être que ma maison a été à demi démolie par les boulets ennemis, et que je suis, pour ainsi dire, sans domicile. Eh bien! voulez-vous donner dans votre maison l'hospitalité à ma femme, à mon enfant et au bon père Croquelin? Ici, dans cette sainte maison, il importe de laisser toute la place aux malades et aux blessés de la guerre.

—Mais certainement, mon capitaine, s'écria le milicien, notre maison, bien que petite et pauvre, est à vous. Et si vous le désirez, j'emmènerai de suite votre femme, son petit et le père Croquelin.

—Merci, j'allais vous en prier, mon ami, fit le capitaine très reconnaissant et content de savoir que sa femme et son enfant auraient un asile presque sûr.

Ceci convenu, on allait se séparer, quand Héloïse voulut insister auprès du spadassin pour obtenir des nouvelles de son père.

—Madame, répondit Flambard, il est bien tard, ce me semble, pour vous donner d'aussi longs détails, et j'ai encore fort à faire cette nuit; mais si vous le permettez, j'irai demain vous rendre visite et vous donnerai toutes les nouvelles que vous attendez avec tant de hâte.

—Vous me le promettez? dit Héloïse.

—Je vous le promets, madame. Du reste, j'aurai des choses très importantes à vous communiquer.

Et Flambard s'inclina pour aller à d'autres affaires qu'il semblait impatient de régler.

—Ah! fit-il tout à coup en regardant le capitaine, je n'ai pas ma rapière!

Vaucourt comprit.

—Voici la mienne, dit-il.

—Merci, répliqua le spadassin, je vous la rendrai demain.

Le capitaine accompagna le grenadier jusqu'à la porte. Et comprenant qu'il avait quelque revanche à prendre :

—Soyez prudent, murmura-t-il.

—Soyez tranquille, capitaine, répliqua Flambard. Je sais que mon heure dernière n'est pas encore venue, et il y a des chenapans que l'enfer attend!

Et, laissant entendre un sourd ricanement, il se jeta dans la nuit et disparut.

XIV

QUARANTE CONTRE... UN !

Flambard suivait des ruelles obscures, grommelant :

—Par l'enfer! il ne sera pas dit qu'on se sera moqué de moi impunément! Il y a par là un bouge, un antre de jeunes démons fort incommodants que je vais vider de la belle manière. Ah! messieurs les Cadets de Bigot, gare! Cette fois, c'est moi qui vais faire Pouf!...

Notre héros ne pouvait pardonner aux Cadets de Bigot de s'être moqués de lui, alors qu'il était réduit à l'impuissance et ne pouvait leur faire rentrer dans le bec leurs fanfaronnades. Il marchait donc rapidement malgré les ténèbres, traversait des ruelles pleines de débris et de décombres quelconques, butait parfois, maugréait, mais sans cesser de méditer certains projets de revanche contre un certain Pertuluis et un certain Regaudin.

Il s'arrêta tout à coup devant une baraque de l'intérieur de laquelle partaient de grands bruits de réjouissance.

—Ah! ah! fit-il avec satisfaction, me voici arrivé!

C'était bien la caserne des Cadets. Non loin se dressaient les remparts sombres de la cité haute, et Flambard crut remarquer que ces remparts avaient çà et là certaines brèches nouvelles dues, nul doute, à l'explosion du souterrain. Flambard pensa donc que la baraque des Cadets avait dû être fortement secouée.

Mais notre ami s'était arrêté au bas du tertre sur lequel s'élevait la maison. Ce tertre, du côté du faubourg, était coupé perpendiculairement, et dans ce mur de terre et de pierre Flambard découvrit une grande porte hermétiquement close. Et cette porte, ce tertre, et cette baraque juchée dessus, tout cela ressemblait un peu à un monument funéraire. Mais notre héros avait vu une porte pareille dans la cave de la baraque, une porte qui ouvrait sur les souterrains et que lui avait fait franchir Verdelet.

—Bon— murmura-t-il, c'est la porte extérieure par laquelle on entre et l'on sort en poussant des chariots chargés de coffres remplis d'or... les coffres de Monsieur Bigot!

Il sourit, puis monta la pente du tertre pour s'arrêter peu après devant la porte de la caserne. Au dedans retentissaient des bruits formidables de verres choqués et entre-choqués, de conversations bruyantes, de jurons, d'éclats de rire.

Flambard sourit encore.

—Bon! se dit-il, après qu'on a mis en sûreté les coffres de Monsieur Bigot, on fait la noce. Là! ce n'est pas la victoire de nos armes qu'on célèbre, mais la générosité de Monsieur l'Intendant qui a dû faire un fort beau cadeau à ces jeunes loups. Car ce sont des loups, puisqu'on entend fort bien leurs hurlements! Il

est vrai que ces hurlements ont un air fort joyeux; mais tantôt il pourra bien se faire que ce soient hurlements de douleur et d'épouvante! Allons! moi aussi je sens le besoin de m'amuser! Par mon âme! il ne sera pas dit que Flambard n'aura pas eu sa part des joies de ce monde!

Il frappa rudement à la porte.

Tout bruit se tut à l'intérieur. Une demi-minute s'écoula, puis un cadet entr'ouvrit doucement la porte.

—Merci, mon ami! dit le spadassin en poussant tout à fait la porte. Il entra, referma tranquillement la porte et s'y appuya du dos. Puis il se mit à ricaner.

Peindre la stupeur ou l'effroi des Cadets et gardes serait impossible : les uns s'étaient dressés debout, d'autres étaient demeurés assis, d'autres encore tenaient le gobelet d'eau-de-vie suspendu entre leurs lèvres et la table, mais tous avaient dans les regards et dans leurs physionomies une telle expression de surprise et d'étonnement, qu'ils semblaient, là, statufiés.

Un silence profond régnait dans cette grande salle où, quelques heures auparavant, notre héros avait été retenu prisonnier. Pas un mot, pas un geste, pas même un soupir ne troublait le silence.

On regardait l'apparition et on avait l'air de se demander si c'était là un spectre de la tombe ou un être vivant!

Mais n'était-ce pas Flambard?

On n'osait se l'avouer!

A la fin un garde n'y put tenir, et il lança ce nom terrible :

—Flambard!...

Un coffre bourré de poudre éclatant sous le plancher n'eût pas produit un plus bel effet : tous les gardes et cadets sautèrent en l'air, et toutes les mains saisirent rapidement les rapières. Mais pas un mot encore n'avait été prononcé, hormis le nom du spadassin.

Flambard ricana longuement et dit :

—Pouf!...

Les cadets et gardes firent un autre saut, et dans ce saut tous formèrent une masse compacte, menaçante, une masse qui s'ébranla doucement, à peine perceptiblement, et qui peu à peu se mit en mouvement vers le spadassin.

Celui-ci n'avait pas encore tiré sa rapière. Bras croisés, il regardait d'un oeil narquois la bande s'approcher. Qu'avait-il d'ailleurs à redouter? Appuyé qu'il était du dos contre la porte, sûr qu'on ne pourrait l'attaquer par derrière, il se sentait fort, invincible.

La bande approchait toujours, ses yeux brillaient ardemment, ses mains frémissaient, et les rapières à nu étincelaient de mille feux. Et ces rapières, ou plutôt leurs pointes aiguës n'étaient plus qu'à une faible distance de Flambard : un seul bond de la bande, un seul, et quarante lames trouaient la gorge de notre héros.

C'était le moment.

La rapière de Flambard étincela à son tour, elle siffla, claqua... Il se produisit un curieux bruit d'acier qui crisse, puis des épées volèrent, des jurons retentirent, des corps humains s'affaissèrent pêle-mêle, du sang gicla, et toute la meute, moins quelques unités devenues cadavres, retraita.

Flambard abaissa sa rapière et reprit rudement haleine. Il souriait encore.

Un cadet, derrière la bande confuse, saisit une bouteille et la lança à la tête du spadassin, comme s'il eût voulu se venger d'avoir été désarmé.

Flambard esquiva le projectile. La bouteille passa avec la rapidité d'une balle pour aller s'arrêter contre un gond de la porte; elle se cassa en miettes.

—Ne cassons rien, dit Flambard, que des dents et des côtes!

Il riait béatement.

Gardes et cadets parurent se concerter du regard, puis comme une trombe violente elle bondit de nouveau.

La rapière de Flambard zigzagua comme un éclair, elle pointa, voltigea, frappa... Cinq autres victimes allèrent au plancher qu'une large mare de sang teignait d'un rouge affreux.

—Pouf! cria le spadassin au moment où la bande reculait encore une fois.

Mais cette fois elle n'eut pas le temps de reformer ses rangs. Le spadassin lança un formidable Pouf! et se rua comme un grand tigre.

La bande s'écarta vivement, se brisa en morceaux. Trois gardes roulèrent sur le parquet percés d'outre en outre. Dix autres étaient blessés. Dix autres encore avaient vu leurs larmes s'envoler de leurs mains. Dans les morceaux de la bande la panique se mit. On vit des ombres fouettées par l'épouvante se glisser le long des murs, gagner la porte et s'esquiver furtivement.

Sept ou huit cadets essayaient de résister à la terrible rapière.

—Pouf! cria encore Flambard.

Deux cadets s'abattirent.

Les autres venaient de voir que la porte demeurait ouverte, ils s'y ruèrent.

Le spadassin poussa un fort éclat de rire.

—Pouf!...

Notre héros allait s'élancer à la poursuite, lorsque la porte fut rudement poussée, fermée. Il était seul, avec des cadavres, des blessés, du sang. Dehors s'élevait une clameur d'imprécations. Il alla à la porte pour l'ouvrir; elle résista. Il vit que c'était une porte solide qu'un coup d'épaule n'enfoncerait pas, et il comprit aussi qu'on l'avait cadenassée.

—Prisonnier encore! murmura-t-il en souriant.

Tranquillement il alla à une table, prit un carafon rempli d'eau-de-vie et se versa une large rasade.

—Voilà, dit-il, qui va me réconforter afin que je puisse achever tout à fait ma besogne. Car, à présent, je vais aller faire Pouf! dehors!

Et l'oeil sournois du spadassin caressa le panneau de la trappe qui ouvrait sur la cave. Il y avait bien quelques fenêtres, mais en entendant les clameurs de la meute, il se dit que sortir par l'une de ces fenêtres s'était fort probablement se jeter sur la pointe de plusieurs rapières. Non! La cave était là. Il y descendrait, sortirait furtivement par la grande porte qu'il avait remarquée, et prendrait

les Cadets par surprise : il en occirait bien encore une demi-douzaine de ces jeunes loups!

Comme il allait marcher vers la trappe il crut saisir un drôle de sifflement venant de sous ses pieds. Puis il huma l'air de son aquilin, fit la grimace, et murmura :

—Ca sent la fumée!

Il courut ouvrir la trappe.

Une lueur aveuglante lui brûla les yeux. Il lâcha le panneau.

—On veut me griller comme porc de Pâques! murmura-t-il sans perdre son sourire narquois, sans marquer le moindre émoi.

Oui, mais la fumée épaisissait...

Flambard éternua. Il méditait.

Dehors, des cris de joie et des rires sardoniques avaient succédé aux clameurs d'épouvante.

Dans la baraque le plancher craqua et ploya sous les pieds de notre héros.

—Ah! diable, vais-je retomber en enfer?

Il s'écarta prudemment du centre. Il fit bien : à l'instant une poutre au-dessous, rongée par les flammes, cédait, le plancher s'engouffrait en partie et un jet de flammes hurlantes surgit enveloppant presque à la grandeur la salle de la caserne.

Un immense éclat de rire retentit au dehors.

—Me voici encore comme chez Bigot! se dit Flambard. Des épées en arrière, à côté, en avant... et dessous une fournaise! Décidément, Monsieur Bigot a l'honneur de se voir singé! Oui, mais de cette fournaise je n'en veux pas! Donc, l'heure est venue de sortir. Mais par où?

Flambard regarda encore la porte. Il n'en était pas loin.

Aussi derrière cette porte put-il entendre la voix narquoise de certains Cadets. L'un disait :

—Pouf! ami Flambard... te voilà maintenant qui grille comme goret!

—Pouf!... faisait un autre. Si les coffres de poudre n'ont pas d'effet sur ta vilaine peau de sanglier, au moins ces flammes la feront craquer... pouf!...

—Pouf!... éclatait encore un autre. Tu as échappé au brasier de Monsieur l'Intendant, parce que l'imbécile de Verdelet s'était laissé attraper. Mais, là, il n'y a pas de Verdelet, il n'y a ni dieu ni diable pour te sortir de cette rôtisserie... pouf!

—Pouf! Pouf!

Les rires pétaradaient.

Les flammes hurlaient aux oreilles de Flambard, elles commençaient à le brûler. Il jeta un regard vers un fourneau à sa droite. Il fit un bond, et de ses bras puissants, il le souleva, l'éleva au-dessus de sa tête.

Dans un dernier rire énorme, les gardes et cadets hurlaient :

—Pouf, Flambard! Pouf! pouf!...

—Et pouf! rugit la voix de tonnerre du spadassin.

Les gardes et cadets eurent à peine le temps de saisir le bruit de cette voix, que la porte volait tout à coup en éclats. Une dizaine de cadets furent atteints et blessés par des éclats de bois, puis dans le trou béant de la porte violemment éclairée par les flammes rugissantes, apparut la haute et formidable silhouette du spadassin. Il était là l'épée à la main et ricanant toujours.

Mais déjà gardes et cadets s'étaient jetés à la hâte dans les ténèbres de la nuit.

—Pouf! pouf!... hurla Flambard.

Il se mit à rire longuement.

—Les chats-huants qui s'épouffent... une vraie billebande!

Il riait à se tordre...

XV

COUP-D'OEIL SUR LES DEUX CAMPS

Durant les jours qui suivirent cette aventure de notre héros, celui-ci s'était lancé à la recherche de l'enfant d'Aubray, car Pertuluis et Regaudin ne l'avaient pas ramené à sa mère, comme nos amis l'avaient espéré. Quant aux deux grenadiers, pas plus que l'enfant, ils n'avaient été retrouvables.

Or, Flambard ignorait que, le lendemain de la bataille de Montmorency, le détachement de grenadiers auquel étaient attachés Pertuluis et Regaudin, avait été envoyé à l'armée de Bougainville au Cap Rouge. Car, le lendemain en effet, Montcalm avait surpris le mouvement d'un certain nombre de berges anglaises qui, après avoir évolué dans la rade, longèrent le rivage de Lévis et passèrent devant la ville. C'était Murray, avec douze cents hommes environ, que Wolfe envoyait en reconnaissance vers Trois-Rivières et Montréal. Murray avait ordre de passer à travers la petite flotte française mouillée aux Trois-Rivières, et de chercher à faire liaison avec les troupes du général Amherst qu'on croyait plus rapproché de Montréal qu'il n'était en réalité.

Ce mouvement éveilla la défiance du marquis de Montcalm. Il envoya immédiatement des instructions à Bougainville et lui dépêcha quelques renforts. Lui-même partit peu après avec un corps de troupes pour se rendre à la rivière Jacques-Cartier, dans la crainte que les Anglais ne tentassent une descente sur quelque point de la rive gauche du fleuve. Murray n'avait pas osé s'aventurer jusqu'aux Trois-Rivières, en constatant que les Français se tenaient sur leurs gardes. Toutefois, il essaya de prendre pied à la Pointe-aux-Trembles, mais sans y réussir : Bougainville l'en prévint.

Tout de même, cette alerte tenait les officiers français sur les dents. Ils se demandaient ce que pouvaient bien méditer les Anglais.

Ceux-ci, de fait, méditaient bien des choses comme nous le verrons bientôt.

On arrivait à une saison de l'année où les officiers de la petite armée française allaient encore, comme toujours dans l'histoire militaire de la colonie du reste, se trouver en face d'une nécessité qui ne laissait pas que d'affecter gravement leurs projets et leurs plans de défense. En effet, la moisson allait bientôt réclamer les paysans enrégimentés dans les milices. Et en cette année de 1759 la récolte était d'autant plus précieuse que quantité de champs avaient été dévastés par les Anglais

sur les terres situées au-dessous de Québec, que les vivres étaient rares, et que la famine profilait son spectre affreux sur un horizon rapproché. La famine était l'ennemi le plus redoutable, et cet ennemi guettait la colonie aussi avidement que la guettaient la flotte anglaise et l'armée de Wolfe. Déjà la farine manquait. Déjà, les villes, les villages et l'armée elle-même avaient été mis à la ration du pain. Le lard n'était plus en grande quantité; mais, toutefois, on pouvait suppléer au manque de viandes de boucherie par les viandes de venaison et le poisson; mais le poisson de rivière seulement, attendu que les Anglais gardaient le fleuve de Québec à la mer, et Vaudreuil avait dépêché des bateliers et pêcheurs du côté de Trois-Rivières. Ceux-ci étaient chargés de prendre dans les lacs et les rivières tout le poisson possible et de le remonter jusqu'à la Pointe-aux-Trembles.

Quant aux viandes, le gouverneur lança dans les bois du nord des détachements de miliciens et de sauvages pour y capturer le gibier; Boishébert conduisait ces hommes. De cette façon on arrivait à nourrir l'armée suffisamment, tout en économisant la farine. Mais cela n'empêchait pas des voix de murmurer et de répéter qu'on pouvait trouver dans les magasins quantité de viandes de boucherie, lard fumé et boeuf salé, et des piles énormes de barils de farine. Oui, mais qui le savait au juste? Bigot et Cadet! Mais Bigot ne le disait pas! Mais Cadet, qui, à titre de munitionnaire général de la colonie, avait charge de ce département de l'administration, se gardait bien de laisser sortir des magasins viandes et farines qu'elles ne fussent au préalable dûment payées et en or, et ceci concernait les civils. Quant à l'armée, elle tirait naturellement selon ses besoins sur ces magasins; mais toutes vivres qui en sortaient devaient être payées en bons sur le trésor royal, bons qui devaient porter les signatures de l'Intendant et du Gouverneur. Aussi, comme ces bons pouvaient être plus tard d'une valeur plus ou moins problématique, Cadet se faisait-il avare. Il privait l'armée, proclamant que les magasins se vidaient très vite et qu'on ignorait comment on pourrait les remplir. Et, chose curieuse qui n'avait pas manqué de susciter des commentaires dans l'armée et dans tout le pays, dès qu'on se présentait devant Cadet avec de l'or on pouvait se procurer toutes les provisions dont on avait besoin et en aussi grande quantité qu'on le désirait. Un bruit courait que M. l'Intendant et M. le munitionnaire possédaient entre Trois-Rivières et Montréal des magasins secrets remplis de toutes espèces de provisions et même de munitions de guerre. Il paraît certain que Bigot et Cadet avaient volé les magasins du roi à Trois-Rivières, de concert avec Bréart et autres escarpes, et avaient mis ce butin en entrepôt en des baraques abandonnées près du Lac Saint-Louis. Mais ces baraques n'étaient pas sans surveillance : Pénissault avait aposté dans les environs trois de ses subalternes qui défendaient l'approche de ces caches aux intrus. Rien, ensuite, n'était plus facile à Cadet que d'y envoyer un ou deux de ses navires, suivant les besoins de son commerce. Il paraît encore certain que sur ses propres navires stationnés à l'entrée du lac Saint-Pierre, le munitionnaire conservaient quantité de provisions, telles que farines et lards, dont il pouvait disposer plus rapidement lorsque survenaient des besoins plus pressants. Et comme des navires ainsi chargés à leur capacité pouvaient susciter les soupçons, Cadet avait fait savoir que sa flotte était chargée de fourrures qu'il avait acquises à même ses propres deniers, et de ses effets personnels qu'il voulait, disait-il, sauver d'une mainmise des Anglais.

Mais tout cela ne faisait pas barrage à ces murmures presque quotidiens de l'armée :

—On nous prive de lard, et pourtant Messieurs les Anglais n'ont qu'à appliquer en sourdine à Trois-Rivières pour se faire livrer, contre or sonnant, deux cents barils de lard!

—On nous rationne sur le pain parce que manque la farine, murmurait-on encore; mais comment se fait-il que Monsieur le munitionnaire, contre or sonnant, réussit à livrer à Messieurs les Anglais cinq cents barils de farine?

Il arriva, un jour, qu'un officier sous les ordres de Bougainville répondit à ces murmures par cette remarque :

—C'est que Monsieur le Munitionnaire ne cesse pas de faire des affaires. S'il ne peut commercer avec les Français qui manquent d'argent, il le peut fort bien avec les Anglais qui sont farcis d'or.

Si l'on n'avait pu établir positivement qu'un tel commerce se pratiquait entre Bigot & Cie et les Anglais, on avait néanmoins de fortes présomptions. Et ces présomptions s'étaient accréditées d'autant plus dans l'esprit du peuple et de l'armée, que des officiers français, s'étant cotisés, réunirent une certaine somme d'argent avec laquelle ils purent faire sortir, de magasins vides, une forte quantité de lard fumé, de boeuf salé, de pommes de terre et de farine, provisions qui furent distribuées à leurs soldats affamés.

Ceci nous montre bien en quelles mains affreuses étaient les destinées du peuple et de l'armée de la Nouvelle-France. Et les chefs militaires semblaient incapables de lutter avec avantage contre ce mal terrible. S'ils élevaient une voix accusatrice contre les maîtres du pouvoir civil, ceux-ci protestaient hautement, proclamaient leur innocence et dénonçaient l'envie et la jalousie de leurs accusateurs.

Les chefs militaires se trouvaient donc acculés aux pires expédients pour nourrir l'armée convenablement. Plusieurs engagèrent leur crédit, d'autres sacrifièrent leur solde, d'autres encore vendirent leurs effets personnels, car tous voulaient coûte que coûte soutenir l'estomac de l'armée pour qu'elle fût en état de résister à l'ennemi et de le broyer.

A la veille de la moisson Montcalm dut licencier une partie des milices. Il avait un mois auparavant envoyé le Chevalier de Lévis avec mille hommes au secours de M. de la Bourlamaque, qui n'avait pu résister au général Amherst sur les frontières de la Nouvelle-Angleterre, et qui avait dû évacuer le Fort Carillon. L'armée de Beauport se trouvait donc

de ce fait très amoindrie : de treize mille hommes qu'elle était à la bataille de Montmorency, elle se trouvait réduite, à la veille de la bataille des Plaines d'Abraham, à un peu plus de cinq mille hommes.

Les Anglais n'ignoraient pas ces choses, aussi pensèrent-ils que l'occasion était venue de tenter une action décisive.

James Wolfe, depuis qu'il était venu se poster devant Québec, se donnait un mal inouï pour trouver une solution à un problème qui lui avait paru si facile. Aussi avait-il été très désappointé après ses tentatives infructueuses. Et, en face d'une ville murée de falaises impossibles d'escalade, devant une armée plus nombreuse qu'il n'avait pensé et fortement retranchée dans des positions presque imprenables, il avait fini par désespérer de faire la conquête du Canada. A présent il voyait l'hiver s'approcher, bientôt il se verrait forcé de rebrousser chemin vers Louisbourg, et il s'en irait en Angleterre avec cette pensée terrible qu'en la mère-patrie tout son prestige serait évanoui.

La vision d'un échec aussi humiliant l'avait abattu : il manqua d'en mourir.

Il avait aussi compté sur les succès du général Amherst sur la frontière anglo-américaine et sa marche rapide vers Montréal. Amherst avait eu, en effet, plusieurs succès, mais il s'était trouvé des hommes — tel Bourlamaque — pour contenir sa hâte de venir donner la main au jeune général James Wolfe. Cela avait été une autre et terrible déception.

Durant trois semaines, le jeune général n'avait pas quitté sa tente à ses quartiers généraux de l'Ange-Gardien, et, sombre comme un Achille antique, il était demeuré dans la solitude y ruminant mille projets plus ou moins praticables d'emporter et l'armée de Beauport et la capitale de la Nouvelle-France. Il avait lancé des émissaires et des rôdeurs de tous côtés, mais tous revenaient sans apporter la clef du problème qui tuait peu à peu leur jeune chef.

Dans les derniers jours du mois d'août, un jeune officier, commandant une compagnie de Montagnards écossais, pénétra sous la tente du jeune général.

—Pourquoi vient-on me troubler encore? demanda rudement le malade.

—Monsieur, répondit l'officier, j'ai réussi à localiser sur la rive nord du fleuve un endroit où notre armée pourrait facilement mettre pied à terre.

—Ah! en vérité? fit le général en dressant la tête avec intérêt.

—On appelle l'endroit "L'Anse au Foulon".

—Qu'avez-vous vu ? interrogea avidement Wolfe.

—Connaissant bien la langue française, je me suis déguisé en paysan canadien et j'ai pu approcher le poste qui garde les hauteurs du Foulon. Ce sont pour la plupart des miliciens et des matelots que commande un certain colonel Vergor. Il semble y avoir peu de discipline, et l'on m'a paru y bien manger et bien boire.

Wolfe écrivait rapidement à mesure que parlait l'officier.

—Et comment arrive-t-on à ces hauteurs du Foulon? demanda-t-il plus intéressé que jamais.

—Par un petit sentier qui oblique dans la pente abrupte, deux hommes peuvent y monter de front. On pourrait aussi hisser par là quelques canons de campagne. Les hauteurs sont un vaste plateau à peine accidenté, couvert de bosquets à travers lesquels une armée peut facilement gagner les murs de la cité.

Wolfe écrivait et notait plus fiévreusement. Son visage amaigri et blafard se colorait de moment en moment, ses yeux brillaient ardemment, ses lèvres décolorées frémissaient, ses mains pâles tremblaient.

—Et au bas de ces hauteurs du Foulon, il y a des sentinelles? interrogea-t-il plus avidement.

—Un poste de dix hommes seulement.

—Mais qui peuvent donner l'éveil aux gardiens de là-haut?

—Oui, mais en profitant d'une de ces nuits au cours de laquelle on attendra un convoi de vivres venant de Trois-Rivières et destinées à l'armée française et à la ville, nous pourrions tromper la vigilance des sentinelles, et, glissant nos berges silencieuses vers l'anse, nous prendrions aisément pied à terre. Trois cents de nos hommes auraient tôt fait de se rendre maîtres du poste qui garde les hauteurs.

Et cet officier écossais, qui n'était autre que Simon Fraser, donna encore quantité de détails dont Wolfe prit minutieusement note.

Puis il félicita l'officier, lui promit de ne pas oublier les grands services qu'il venait de rendre à la Couronne d'Angleterre, et le congédia.

Le jeune général se leva, il paraissait avoir retrouvé toute sa vigueur, son teint se colorait vivement, et sur ses lèvres s'imprimait un large sourire. Il fit mander immédiatement ses principaux officiers pour tenir conseil, et, le jour même, il était décidé de tenter l'entreprise.

Le 6 septembre, le vice-amiral Holmes passa sous Québec avec trente navires; le général Wolfe était sur ces navires avec cinq mille hommes de troupes de terre. Une dizaine de navires jetèrent l'ancre près de la côte sud, presque vis-à-vis de l'Anse au Foulon. Les autres navires allèrent stationner à proximité du Cap Rouge. Holmes, qui commandait ces navires, avait reçu instructions de retenir l'attention de Bougainville. Cependant que Wolfe, demeuré vers l'Anse au Foulon, débarquait des troupes sur la côte sud, comme pour donner le change aux Français, et de son poste il étudiait les abords de l'Anse au Foulon et les hauteurs qui la dominaient. Il conclut qu'il était assez facile d'aborder ces hauteurs et que l'immense plateau, dit "Les Plaines d'Abraham", couvert de bouquets de bois et semé de buttes çà et là offrait à une armée bien conduite tous les avantages de s'y déployer et d'y prendre des positions solides. Des plans furent immédiatement dressés, et Wolfe, satisfait, attendit l'opportunité pour se lancer dans l'aventure.

C'était, en effet, une aventure dangereuse que l'audace seule pouvait tenter; et si l'armée française avait été conduite comme allait l'être

l'armée ennemie, il est certain que Wolfe fût allé à un désastre irréparable.

Mais tout allait contribuer à rendre le sort des armes favorable aux Anglais : les mésententes entre les deux grands chefs de la colonie, la fougue de Montcalm, l'imprévoyance du gouverneur et le jeu sournois des traîtres.

Le premier de ces traîtres, Duchambon de Vergor, allait livrer la clef d'entrée. Que lui importait après tout? Cet homme n'avait-il pas dit une fois que, pour sa part, il était disposé à faire cadeau aux Anglais de ce "pays de sauvages"? Ce lâche avait-il oublié que parmi ces "sauvages" se trouvaient soixante-quinze mille de ses compatriotes qui ne songeaient nullement à se donner aux Anglais?...

XVI

LA MEMORABLE RACLEE

On sait que Bougainville, après avoir transporté ses troupes jusqu'à la Pointe-aux-Trembles pour empêcher toute tentative de descente du général anglais Murray, était revenu dans ses positions du Cap Rouge pour y attendre les événements. Il avait renvoyé à Montcalm les renforts que ce dernier avait mis à sa disposition. Parmi ces renforts se trouvait le détachement de grenadiers dont faisaient partie nos deux compères Pertuluis et Regaudin.

Or, durant ce court déplacement, Pertuluis et Regaudin avaient tant souffert de la soif que, revenus dans leur cantonnement de la rivière Saint-Charles, ils cherchèrent par tous les moyens à se procurer des eaux-de-vie. Malheureusement, depuis un certain temps on ne croisait plus de "lanterniers". Après Montmorency il y avait eu désordres, et Vaudreuil avait donné des ordres sévères aux officiers pour réprimer impitoyablement le trafic clandestin des eaux-de-vie. Ce que voyant, et de plus en plus torturés par la soif, nos deux grenadiers décidèrent enfin de s'esquiver de leur cantonnement et d'aller frapper à la porte hospitalière de la mère Rodioux, en la ville basse. Ils résolurent de profiter d'une nuit suffisamment noire pour sortir du camp inaperçus, et le soir du 12 septembre leur parut favorable.

Ce ne fut pourtant pas de coeur bien gai que les deux bravi s'étaient décidés de se rendre au cabaret de la mère Rodioux, car ils redoutaient fort la colère de la vieille mendiante et la rancune de Rose Peluchet que, par méprise un jour, ils étaient allés jeter dans les bras du sieur Deschenaux. Mais leur soif était une telle torture...

—Mon cher Pertuluis, avait murmuré Regaudin, comme tu vois, il n'est pas une larme nulle part; j'en ai le coeur tout noyé de tristesse!

—Ventre-de-roi, grogna Pertuluis, j'ai bien une larme à l'oeil, mais je doute qu'elle puisse t'ôter la soif.

—Tu pleures donc aussi de tristesse? demanda Regaudin en s'essuyant les yeux.

—Et de désespoir, pauvre Regaudin. Car, en supposant que la mort nous vienne surprendre en tel état de sécheresse, qu'adviendrait-il de nos corps?

—Hélas! le diable en aurait vite raison; ils brûleraient comme une mauvaise étoupe!

—Eh bien! ventre-de-cochon, c'est que ce que je ne veux pas qu'il m'arrive! Regaudin, ajouta-t-il d'une voix grave, je tiens quelques carafons!

Regaudin sauta de joie.

—O bonté divine! s'écria-t-il en joignant les mains.

Puis, inquiet :

—Oui, mais tu ne les tiens que par l'imagination?

—Mais je les tiendrai en mon ventre avant qu'il ne soit le jour de demain. Regaudin, nous irons chez la bonne mère Rodioux!

Regaudin fit un saut de chat croqué.

—Hein! chez la mère Rodioux?... Merci, mon vieux, je ne tiens pas à me faire scalper encore par cette vieille sauvagesse! Ah! non... merci bien!

Pertuluis se mit à rire.

—Regaudin, dit-il, sais-tu que la mère Rodioux, que, en d'autres circonstances, je ne souhaiterais nullement revoir, oui, sais-tu, si je le veux, qu'elle nous recevra comme ses enfants chéris... qu'elle nous ouvrira les bras avec sa porte... qu'elle nous embrassera?

Regaudin éclata de rire.

—Ah! ouiche! mon pauvre Pertuluis, la soif te rend malade, malade à te mettre sous terre! Décidément, tu n'as plus ton quinquet dans ta lucarne!

—Non?... Tu te trompes, Regaudin, tâte ça! Il enleva son tricorne et frappa rudement sur sa tête.

—Oui, tâte ça, et tu vas voir que le quinquet est encore dans la lucarne. Mais écoute : j'ai dit que nous allons chez la mère Rodioux... Ecoute bien : j'arrive chez la mère, je l'embrasse sur... le cou pour l'attendrir, puis je lui bafouille comme ça : La mère, je vous apporte un enfant trouvé qui vous rapportera des mille et des mille si seulement vous savez vous y prendre!

—Un enfant trouvé! fit naïvement Regaudin et quelque peu surpris.

—Parbleu! l'enfant de Vaucourt?

—Ah! biche-de-bois, j'avais oublié notre p'tit trésor... Courons, Pertuluis, courons le chercher!

—Patience, patience, Regaudin! Es-tu déjà sol et fol? Oublies-tu, mémoire de puceron, que nous avons confié cet enfant au sieur Deschenaux qui nous en a payé cinq cents livres, avec promesse d'un autre cinq cents livres lorsqu'il aura tiré rançon pour le poupard?

—Oui, oui, mémoire de chat! grommela Regaudin en se frappant le front. A la fin, ces Anglais finiront par nous faire perdre le fil. Mais alors, comment aller faire des marchés avec la vieille ribaude, puisque nous n'avons plus droit sur cet enfant?

—Eh! mais, s'impatienta Pertuluis, ne comprends-tu pas qu'il s'agit d'une pure supercherie? La mère Rodioux nous servira à boire, et une fois que nous aurons rempli nos outres convenablement nous lui tirerons notre révérence.

—Bien, sourit Regaudin, nous irons chez la mère Rodioux.

Après la tombée des ténèbres, les deux compères se glissèrent à la sourdine hors de leur tente et prirent le chemin de la cité. Là, la vie semblait renaître peu à peu depuis que les Anglais avaient cessé d'y jeter leurs projectiles meurtriers et incendiaires. Mais quels affreux dégâts!... Nombre de citadins, qui avaient cherché refuge dans la campagne voisine, rentraient dans la ville et relevaient les murs de leurs habitations. D'autres, cependant, qui se trouvaient complètement ruinés et sans abri, quittaient les caves au fond desquelles ils avaient vécu plus d'un mois et sortaient de la ville : ils s'en allaient sur les terres ou prenaient le chemin des Trois-Rivières et de Montréal. La ville ne présentait plus qu'un amas de décombres informes : des pierres noircies par la fumée, des poutres calcinées, des mobiliers, d'abord arrachés aux flammes et transportés dans la rue, puis écrasés en miettes par l'écroulement d'un pan de mur voisin. Nombre de gros édifices n'offraient plus que des murailles croulantes. Les toits des habitations étaient éventrés, enfoncés, béants. Les rues et ruelles étaient creusées, trouées, labourées par les boulets; les baraques et bicoques quelconques étaient disparues ne laissant à leur place qu'un petit tas de cendres que les vents emportaient peu à peu chaque jour. Néanmoins, il était nombre d'habitations qu'il était possible de réparer sans trop de frais, et leurs propriétaires, aidés des soldats de la garnison, s'y appliquaient hâtivement. Plus de deux cents maisons avaient été pour ainsi dire relevées de leurs ruines. D'autres citadins, plus optimistes peut-être, reconstruisaient tout à fait leurs demeures, malgré les avis contraires du commandant de la place qui redoutait un autre bombardement. Mais les malheureux s'imaginaient que les Anglais, qui avaient tout détruit, ne songeraient plus à recommencer. Ils se trompaient, ces pauvres citadins, dont plusieurs allaient par deux fois reconstruire leurs foyers.

La basse-ville avait encore plus souffert que la haute. Là, dans un amoncellement de baraques branlantes l'incendie avait eu grand jeu, surtout en cette partie qui longeait le pied de la falaise, c'est-à-dire de la Porte du Palais jusqu'au pied du Fort Saint-Louis. Il n'y avait plus là que des débris informes mêlés d'un peu de cendres. Çà et là quelques maisons de pierre avaient pu résister à l'ouragan, seuls leurs toits avaient été endommagés. Aux abords de la rue Sault-au-Matelot un pâté de baraques et de cahutes se maintenait encore debout, et presque sans déchirures et blessures, et cela semblait tenir du prodige, tant la dévastation, et l'on pourait dire la boucherie, était complète tout autour. Or, dans ce pâté de baraques se trouvait le cabaret de la mère Rodioux.

Durant tout le mois qu'avait duré le bombardement, la cabaretière était demeurée dans sa cave avec ses fûts et futailles; elle y avait même servi à boire aux soldats de la garnison qui, entre deux incendies, y venaient se désaltérer et refaire leurs forces épuisées. Son commerce avait été d'autant plus fructueux, que la plupart des tavernes et cabarets avaient été démolis. Elle réussissait à s'approvisionner de vins et d'eaux-de-vie par des intermédiaires de la bande de Bigot et Cadet, entre autres un certain Jean Corpron et un certain Jacques Foissan.

Ce soir du 12 septembre, le cabaret de la mère Rodioux était rempli de miliciens et matelots faisant partie de la garnison, tous Canadiens sauf quelques soldats réguliers qui, comme Pertuluis et Regaudin, avaient déserté leur cantonnement pour venir se retremper.

Rose Peluchet, souriante et active, était à son poste. Pendant le bombardement elle s'était réfugiée chez sa soeur, la femme du milicien Aubray; c'était l'unique parente que La Pluchette avait dans la colonie. Aubray avait épousé sa soeur en France, et Rose avait suivi le jeune couple au Canada. Après le bombardement, sur l'ordre de la cabaretière, la jeune fille était revenue au poste. Quant à la mère Rodioux, elle se tenait toujours à son comptoir, grande, sèche, sévère et digne.

Ce soir-là, les conversations étaient peu animées et les tournées moins nombreuses; et, l'ivresse étant moindre, naturellement la conversation s'en ressentait. Et puis les visages paraissaient préoccupés, les gestes timides, les regards se rencontraient avec crainte. C'est que l'on commençait à redouter que le siège fût plus long qu'on avait pensé, et à tous l'issue de cette guerre n'offrait rien de rassurant. Par surcroît se dressait le spectre de la famine : les vivres étaient rares, l'or et l'argent manquaient, et les affaires ne se soutenaient plus qu'à l'aide d'une espèce de monnaie de carton qui, du jour au lendemain, ne pouvait valoir plus rien. Tout au plus cette monnaie de carton pouvait valoir auprès de l'épicier, du boulanger ou du boucher; ces commerçants échangeaient ces cartons à la trésorerie pour de la monnaie d'or ou d'argent. A son tour le trésor colonial se retournait du côté du trésor royal pour remboursement. Mais le jour où ces deux caisses se trouvaient épuisées, les cartons n'étaient plus que cartons. Aussi, nombre de commerçants étaient si défiants et si mesquins qu'ils refusaient de céder leurs marchandises contre cette monnaie de papier, et ils ne se pliaient à la dure nécessité que sur sommations du commandant de la place. Seuls étaient exempts de la monnaie de carton les aubergistes, taverniers, cabaretiers, tous ceux-là, bref, qui faisaient le commerce des eaux-de-vie; car l'eau-de-vie n'étant pas une nécessité à l'existence, elle n'était pas assujettie à la monnaie de papier. La mère Rodioux ne vendait donc que contre de l'or bien brillant et de l'argent bien sonnant, et encore ne prenait-elle l'argent que faute de mieux.

Il était environ huit heures, quand un personnage fit brusquement son entrée dans la taverne, mais un personnage qui impressionna tellement la mère Rodioux qu'elle manqua de s'écrouler derrière son comptoir. Pourtant, elle se rassura assez vite en voyant courir sur les lèvres minces de l'arrivant un large sourire.

C'était Flambard.

—Bonsoir, mère Rodioux! Bonsoir, mes braves!

Flambard saluait les miliciens et matelots, et ceux-ci se dressaient pour faire le salut militaire, tout comme si le général Montcalm eût fait son apparition.

—Bonsoir, mademoiselle Peluchet! dit encore Flambard tout en exécutant une jolie révérence à Rose, qui s'inclina gauchement en rougissant.

Et très gracieux, très maître de soi toujours, le spadassin s'avança vers le comptoir, les mollets battus par le long fourreau de sa rapière. Mais déjà la cabaretière s'élançait au devant de notre héros, grimaçait tous les sourires possibles, et de sa voix éraillée, qu'elle essayait de rendre plaisante, disait :

—Monseigneur désire peut-être un appartement privé?... Car la présence de Monseigneur est un honneur...

—Bien! bien! mère Rodioux, interrompit Flambard avec un air protecteur, il est entendu que vous m'offrirez un appartement privé; mais non pour le motif que je sois plus et mieux considéré que ces braves Canadiens, uniquement, mère Rodioux, parce que j'ai deux mots à confier à mademoiselle.

Flambard sourit doucement à la servante.

Rose Peluchet rougit plus violemment encore que l'instant d'avant, et il y avait matière à rougir, mais à rougir de joie : Flambard l'appelait tout au long "Mademoiselle", elle qui n'entendait jamais résonner que "La Pluchette", comme si elle n'était qu'une fille de pas grand'chose du tout, de rien du tout! Aussi, la pauvre fille était-elle toute prête à mettre le courtoir Flambard au rang de la plus haute et de la meilleure gentilhommerie de France.

—Ah! vous avez affaire à La Pluchette? fit la mère Rodioux un peu décontenancée.

—Oui, une petite communication importante... deux minutes, trois minutes peut-être bien. Voyez-vous, mère Rodioux, ajouta Flambard en baissant la voix, affaire de famille!

Il fit un signe mystérieux à la cabaretière qui sourit et répliqua :

—Bon, bon, monsieur Flambard, j'ai là ma cuisine où vous serez tout à fait comme chez vous, je vous conduis!

—J'accepte votre cuisine, mère Rodioux, mais pas avant que je n'aie trinqué avec ces braves miliciens et matelots que je trouve rassemblés ici. Alons, mère Rodioux, servez, je paye!

Les regards des miliciens et matelots brillèrent de plaisir et d'admiration. La cabaretière se précipita à son comptoir, jeta un ordre criard à la Pluchette, puis tourna la cannette d'une futaille.

Le spadassin jeta sur le comptoir une poignée de louis ruisselants. La mère Rodioux lui servit une large coupe de cristal, aux autres clients elle fit distribuer des gobelets d'étain. Puis Flambard leva sa coupe et cria :

—Amis Canadiens, à la France et à votre pays!

—A la France! clamèrent cinquante voix joyeuses.

Les gobelets furent vidés et remplis. Une autre poignée d'or glissa de la main large du spadassin sur le comptoir; puis, précédé de la Pluchette, accompagné des yeux ravis de la cabaretière et des regards admiratifs de toute la salle, notre ami se dirigea vers la cuisine. La minute d'après la porte se refermait sur lui.

L'arrivée inattendue de Flambard n'avait pas manqué de faire naître nombre de commentaires dans la salle de la taverne. Son entrée avait de suite soulevé une vive curiosité. Plusieurs des miliciens et matelots ne connaissaient pas Flambard; ils avaient bien entendu parler de ses exploits, mais ils ne l'avaient jamais vu. Aussi avaient-ils vivement admiré sa taille haute et souple, son air martial et audacieux, son geste large et grand seigneur. Ils avaient surtout remarqué la longue et lourde rapière sur le pommeau de laquelle se posait sa main fine et nerveuse. Et si cette rapière attirait leur attention, c'est qu'on savait avec quelle habileté il la maniait et combien elle pouvait être mortelle à qui osait l'affronter. Mille conjectures avaient de suite effleuré les esprits sur la visite du spadassin en la taverne de la mère Rodioux. Mais lorsqu'on le vit se retirer dans la cuisine avec Rose Peluchet, on se regarda avec stupeur.

—Diable! chuchota un milicien, est-ce que monsieur Flambard viendrait demander la main de La Pluchette?

—Il n'y aurait rien d'étonnant, fit un autre. Avez-vous remarqué la façon qu'il l'a regardée, et, elle, la façon qu'elle a rougi?

—Eh! eh! fit un matelot qui connaissait Flambard un peu mieux que les autres, ne vous mettez pas le nez dedans! Un vieux célibataire de cinquante ans comme Flambard, heu! ça ne se marie pas souvent!

—Encore moins avec une poulette de dix-huit ans!

—Et une poulette qui n'a pas la plume en soie!

—Et qui n'est pas bien bien de race.

—Au fait, dit à son tour un soldat régulier assis un peu à l'écart avec quelques camarades, elle n'est qu'une pauvre fille de paysan.

—Eh bien! répliqua un milicien qui, paysan lui-même, se sentit piqué par cette remarque, est-ce qu'on dit pas que des princes ont marié des paysannes?

—Oui, rétorqua ironiquement l'autre, on le dit dans les contes de ma grand'mère, mais qui l'a vu?

Les répliques allaient se faire plus vives, plus aigres, lorsque la porte de la taverne s'ouvrit lentement, doucement. Elle ne s'ouvrit qu'à demi, et dans l'entre-bâillement se montra d'abord la face balafrée et sinistre de Pertuluis, puis la figure chafouine de Regaudin.

La physionomie de la mère Rodioux qui, depuis la venue de Flambard, s'épanouissait prodigieusement, devint tout à coup terrible à voir. Pertuluis saisit de suite cette transformation. Aussi, dès qu'il fut entré, s'écria-t-il en esquissant un sourire mielleux qui donna à son masque un affreux accent d'ironie :

—Eh! cette excellente dame Rodioux... Je vous apporte mes respects et mes hommages, excellente dame.

—Et moi, chère dame, fit Regaudin ployé en deux et balayant le plancher crasseux de son

tricorne, je viens déposer à vos pieds ma respectueuse personne.

Et les deux grenadiers s'avançaient vers le comptoir, feutres à la main, courbés en deux, grimaçant mille sourires qui leur tordaient la bouche affreusement.

Un silence s'était fait dans la salle. La mère Rodioux n'avait pas paru entendre ces paroles galantes des deux grenadiers; elle demeurait impassible. Mais ses yeux jetaient des lueurs farouches qui émurent les deux compères.

—Ah! diable! la mère n'a pas l'air d'humeur! fit remarquer Regaudin à l'oreille de son compagnon.

—Ventre-de-grenouille! Regaudin, il va falloir taper dur dans les sentiments de la vieille.

Les deux bravi arrivaient près du comptoir.

—Brave dame Rodioux, commença Pertuluis, les Anglais nous ont donné une soif...

—Si bien, chère madame, interrompit Regaudin, que Notre-Seigneur n'eut pas tant soif sur sa Croix!

—C'est pourquoi nous avons pensé, reprit Pertuluis, qu'avec quelques lourds louis nous pourrions...

—Vider, à votre santé, chère et excellente dame, quelques carafons, acheva Regaudin.

—Et naturellement, reprit encore Pertuluis, tout en vous proposant une affaire si avantageuse, que je connais...

—Que nous connaissons, poursuivit Regaudin, certain haut personnage qui donnerait gros pour cette affaire!

Or, Pertuluis venait d'exhiber une bourse d'une rotondité remarquable, et la mère Rodioux, flairant un gain superbe, amadoua sa physionomie revêche, essaya de sourire et dit :

—Mes gentilshommes, j'ai peu de confiance dans les affaires que vous traitez avec votre prochain...

—Oh! se récria Regaudin, si par une fâcheuse circonstance et indépendante de notre bonne volonté il est survenu quelque mésentente...

—Cela ne veut pas dire, acheva Pertuluis, que nous ne sommes point d'honnêtes grenadiers du roi de France.

Toutes ces paroles dites avec une volubilité inimaginable ne paraissaient pas encore convaincre la cabaretière, qui n'oubliait pas qu'elle avait été jouée par les deux coquins. Tout de même, l'espoir d'empocher quelques "lourds louis" que faisait tinter exprès Pertuluis, et la curiosité d'être mise au courant de l'affaire en question firent naître sur ses lèvres un vrai sourire.

Regaudin voulut battre le fer chaud. Il se haussa sur la pointe des pieds, se pencha audessus du comptoir, et à voix basse, rapidement souffla :

—L'enfant... mille louis... il est à vous... un mot seulement... un geste...

Puis il cligna de l'oeil mystérieusement en murmurant :

—Chut!

Pertuluis, à son tour, fit entendre un léger sifflement, tourna un regard oblique et soupçonneux vers la salle, puis il grimaça de façon à faire entendre à la cabaretière que l'affaire était dans le sac sur un signe d'elle.

La mère Rodioux dardait un regard aigu dans les faces des deux grenadiers, faces dont elle essayait, mais vainement, de démêler le faux et le vrai. Elle demanda, méfiante :

—Où est l'enfant, d'abord?

Pertuluis tressaillit. Regaudin éternua pour ne pas laisser voir le trouble dans lequel cette question le jetait du coup.

—Où est l'enfant? répéta la mère Rodioux en perdant son sourire.

—Chère madame, répondit Pertuluis, voilà justement ce que nous sommes venus vous apprendre. Mais vu que nos langues ne peuvent plus remuer dans nos bouches par manque de salive...

La mère Rodioux comprit.

—Que désirez-vous boire, messieurs?

—Un petit carafon d'eau-de-vie, répondit Pertuluis.

—Ou plutôt deux carafons, corrigea Regaudin.

—C'est juste, approuva Pertuluis, et même que nous en boirons deux autres, attendu que nous devons nous rattraper un peu. Ces vauriens d'Anglais, grommela-t-il, finiront par nous faire périr de soif!

Il jeta deux pièces d'or sur le comptoir. Les regards de la mère Rodioux devinrent rouges, ses lèvres sèches furent tiraillées par un sourire et ses griffes saisirent rapidement les deux pièces d'or à l'effigie du roi de France. Elle servit à boire aux deux grenadiers.

. . . .

Laissons la salle de la taverne et pénétrons dans la pièce voisine.

Nous y trouvons Flambard assis à une table et vidant lentement une coupe de vin. En face de lui et assise aussi, on voit Rose Peluchet qui essuie ses yeux humides du coin de son tablier : elle a pleuré et elle pleure encore. Elle et lui sont silencieux pour un moment. Notre héros vient de rappeler à la jeune fille le malheur qui a frappé, plus d'un mois auparavant, sa soeur, la femme du milicien Aubray. Celle-ci n'a pas revu son enfant et elle n'a cessé de souffrir atrocement de cette séparation. Elle a même cru son enfant perdu à tout jamais. Le lendemain de ce jour terrible, Rose, étant allé rendre visite à sa soeur, apprit la funeste nouvelle; et comme elle était fort éprise du p'tit Louis, son neveu et filleul, elle avait ressenti une souffrance aussi aiguë que celle de sa soeur. Rose aussi s'était désespérée en songeant que les malandrins, embarrassés de l'enfant inconnu, avaient pu le tuer. Et chaque fois que l'image de l'enfant revenait à son souvenir, elle ne pouvait contenir la source débordante de ses larmes.

Flambard, après avoir vidé sa coupe, rompit le silence.

—Je constate, mademoiselle, que vous ne cessez de regretter votre cher petit neveu, et vous m'en voyez tout chagrin.

—Oh! si je le regrette! s'écria La Pluchette avec un sanglot dans la gorge. Mais je l'aimais autant que s'il eût été mon propre enfant! Ah! monsieur Flambard, sourit-elle à travers ses larmes, venez-vous enfin m'apprendre que vous l'avez retrouvé?

—Non, malheureusement. Mais je suis sûr qu'on pourrait le retrouver, si seulement l'on pouvait faire vomir leur secret à deux bandits de la pire espèce.

—Vous voulez parler de ces deux grenadiers...

—Justement. Voyez-vous, mademoiselle, je suis sûr et certain que ce sont ces deux fils du diable qui ont enlevé l'enfant de votre soeur. Toutefois, je dois avouer qu'ils n'ont pas fait ce coup par haine ou revanche, mais seulement par méprise : ils croyaient reprendre l'enfant du capitaine Vaucourt.

—Oui, mais ils auraient dû s'apercevoir que les deux enfants ne se ressemblaient pas!

—Voici bien ce qui me déroute pas mal. Seulement, je me dis qu'ils auront peut-être peu après et hâtivement confié le petit à une autre personne, croyant remettre à cette personne l'enfant du capitaine Vaucourt. Puis je conclus que cette personne, ayant appris que le capitaine avait retrouvé son enfant, et n'ayant plus revu Pertuluis et Regaudin, n'aura su à qui rendre l'enfant inconnu.

—C'est vrai.

—Or, c'est cette personne inconnue qu'il s'agit à présent de découvrir.

—Comment?

—Il y a un moyen, je pense, et ce moyen est plus susceptible de succès dans vos mains que dans les miennes; c'est pourquoi je suis venu à vous. Ecoutez donc : Pertuluis et Regaudin viennent ici de temps à autre vider des carafons d'eau-de-vie.

—Il y a longtemps qu'ils ne sont pas venus.

—Soit. Mais ils pourront revenir, et alors il s'agirait de les faire boire un peu plus que de raison et essayer de leur tirer du ventre leur secret.

—En leur tirant les vers du nez?

—Comme vous dites. Vous êtes femme et par cela même, sans parler de l'amour que vous avez pour le petit, vous réussirez mieux que quiconque, mieux que par la force ou les menaces. Il est entendu que je payerai pour les vins et eaux-de-vie qu'ils boiront et tout le trouble que cette besogne vous occasionnera. Tenez, ajouta le spadassin, voici pour défrayer.

Il mit sur la table une très lourde bourse.

Rose Peluchet rougit et repoussa doucement la bourse.

—Non, non, monsieur, dit-elle, gardez cet argent. Je ferai comme vous me conseillez. Je ne saurais me faire payer pour travailler au salut de mon petit filleul.

—Mademoiselle, reprit Flambard en mettant la bourse dans les mains de la jeune fille, je comprends bien votre scrupule; mais vu que je vous serai redevable de m'avoir aidé dans cette entreprise, je vous supplie d'accepter cette bourse comme un cadeau que vous donnerez à votre petit neveu. Cette bourse contient suffisamment de quoi pour lui faire donner de l'instruction plus tard chez les Pères Jésuites... vous le ferai instruire, mademoiselle.

—Oh! monsieur Flambard, sourit doucement la jeune fille, pour lui et pour cette raison, je ne veux pas vous refuser. Mon beau-frère est bien pauvre et il ne pourait faire donner de l'instruction à son enfant. Il est si pauvre que j'aime à lui aider du mince salaire que je gagne ici. Oh! je n'ai pas grand mérite, l'argent, ça ne me dit rien. Et puis, qu'est-ce que j'en ferais à l'amasser? Je comprends que c'est fait pour aider à ceux qui en ont besoin; moi je n'en ai nul besoin!

—Oui, mais plus tard? sourit le spadassin.

—Plus tard? fit la Pluchette sans comprendre.

—Oui, quand vous vous marierez?

Elle rougit un peu, sourit et répliqua :

—Eh ben! quand j'aurai un homme, il travaillera pour moi comme je travaillerai pour lui, et dame! alors, s'il y a à ramasser pour les p'tits qui viendront, on ramassera ce qu'on pourra afin de les établir convenablement. Et on aura fait, comme on dit, son devoir; on s'en ira dans l'autre monde comme on est venu, sans rien emporter que la satisfaction de savoir que nos enfants auront assez pour se tirer d'affaire.

—Vous n'aimez pas l'argent? demanda Flambard avec un sourire.

—Je vous l'demande, à quoi ça sert? A se mettre des belles parures sur le dos? Ah bah! ça vous met-il quelque chose dans le coeur? Oh! ce qu'il y en a déjà de trop de ces fort-vêtus...

—Et qui n'ont rien que leurs beaux habits! se mit à rire le spadassin. Ceci me rappelle, ajouta-t-il, certains vers de Regnard qui trépassa au commencement de ce siècle, et il récita :

Je hais ces fort-vêtus qui, malgré tout leur bien,
Sont un jour quelque chose, et le lendemain rien.

—Il a dit vrai, notre poète, reprit Rose Peluchet. Et à quoi ça sert encore l'argent? Pour se faire bâtir des palais comme monsieur l'intendant? Heu! y est-on pour sûr plus à l'abri des misères du monde et de la mort que le gueux dans sa cahute! Et pour boire des bons vins et se mettre friandises sous la dent? Ah ça! le ventre s'en tanne vite, et vite il réclame le bon lard et les pommes de terre? Ou bien encore pour se distinguer des pauvres? Allons donc! est-ce qu'on ne s'amuse pas mieux à se distinguer des porteurs de sacs d'argent? Encore, si l'argent mettait plus fin; mais c'est tout le contraire qui arrive! Voyez ceux qui font le plus de folies et les plus folles, il faut être servante de taverne pour le savoir, ce sont ceux-là qui ont de l'argent de trop! Voyez le sieur Cadet : il mourra fou! Voyez monsieur l'intendant, tout respect que j'ai, il perd pas mal la tête déjà! Voyez le sieur Deschenaux : il n'a plus ni tête ni coeur! Voyez monsieur Péan...

—Ce sont des sans-patrie! interrompit Flambard avec mépris.

—Ah! voilà encore ce qui arrive quand on a trop d'argent et surtout de l'argent mal acquis: on devient des brutes! Monsieur Flambard, de l'argent juste pour payer notre passage de vie à trépas, voilà ce qu'il faut, voilà tout ce que je réclame. Il est vrai qu'on est pas pincé comme sieur et dame, mais on a de quoi là

quand on met la main dessus, et cela ne s'achète pas!

Et La Pluchette, naïve si l'on veut, mais belle d'énergie et de franchise, posait une main sur son coeur.

Flambard, qui sans mépriser l'argent, n'était pas un entasseur ni un jouisseur dévergondé, admira La Pluchette. Et, très intéressé, il allait la faire parler encore, lorsque des voix non inconnues attirèrent son attention dans la salle voisine. Il commanda la discrétion à la jeune fille, se leva et marcha doucement à la cloison qui séparait la cuisine de la taverne. Entre deux planches disjointes il glissa un coup d'oeil de l'autre côté, aperçut, non sans un extrême plaisir, les silhouettes de Perteluis et Regaudin faisant force boniments à la mère Rodioux.

Il revint vivement à la Pluchette.

—Mademoiselle, murmura-t-il, voici que le bon Dieu nous vient en aide et nous envoie précisément ceux que nous cherchons : Pertuluis et Regaudin sont là dans la taverne.

—Ah! ah! ils sont là? fit joyeusement la servante. C'est bien le bon Dieu qui les envoie. Alors, faudra-t-il commencer de suite à leur tirer les vers du nez?

—Oui, il faut essayer. Si ça n'a pas l'air de prendre, vous viendrez me prévenir, et nous essayerons de tirer sur une autre ficelle.

L'instant d'après Rose Peluchet apparaissait dans la salle de la taverne que deux lampes à huile éclairaient fort mal. Pertuluis et Regaudin reconnurent de suite leur ancienne victime. Celle-ci souriait. Pertuluis s'inclina profondément.

—Mademoiselle, bredouilla-t-il, votre serviteur!

Regaudin imita son compagnon :

—Mademoiselle, mes grands hommages!

—Je vous souhaite bien la bienvenue, mes gentilshommes, sourit la jeune fille, qui s'efforça de ne pas leur laisser voir qu'elle leur gardait une prune, depuis ce jour où ils l'avaient enlevée, croyant avoir affaire à Héloïse de Maubertin pour la conduire au Palais de l'Intendance.

Elle s'approcha de la mère Rodioux et lui glissa rapidement quelques paroles mystérieuses. La cabaretière sourit imperceptiblement, cligna de l'oeil et dit aux deux grenadiers :

—Si vos Excellences désirent s'asseoir, il y a là dans ce coin une table où elles pourront à leur aise et en toute tranquillité vider leurs carafons?

—Merci, excellente dame! répondit Pertuluis en se courbant.

—Madame, dit Regaudin avec une belle révérence, lorsque j'assisterai à la messe, j'aurai une pensée pour vous et pour la prospérité de votre commerce.

—La Pluchette, dit la mère Rodioux, va servir deux carafons à ces deux gentilshommes. Même qu'ils pourront en commander autant qu'il leur plaira, attendu que c'est pour une affaire que nous aurons à traiter lorsque la clientèle sera partie.

Tout joyeux et avec un air d'arrogance et de conquête, les deux grenadiers se dirigèrent vers la table indiquée, s'assirent et attendirent patiemment les deux carafons que Rose apporta la minute d'après.

Comme elle faisait mine de se retirer, Pertuluis l'arrêta.

—Attends, ma belle enfant, nous allons vider, et tu retourneras emplir!

Les deux carafons furent prestement mis à sec, remplis et rapportés par la Pluchette. Et celle-ci se retirait encore que Regaudin, cette fois, la retint.

—Attendez, belle et excellente demoiselle; nous allons nous humecter de ces deux carafons, puis vous irez en chercher deux autres!

Pour la troisième fois la servante alla remplir les carafons, et, cette fois, n'ayant pas été retenue par les deux grenadiers, elle se rendit aux appels d'autres buveurs. Pertuluis et Regaudin absorbèrent plus lentement le contenu de ces deux carafons. L'ivresse commençait à les gagner peu à peu. Ils conservaient sur leurs lèvres humides d'eau-de-vie un sourire béat, et leurs regards luisants s'attachaient avec persistance à la silhouette active de La Pluchette. Rose, qui de temps à autre obliquait vers eux un regard sournois, comprit que le moment opportun approchait.

Dix minutes encore s'écoulèrent et Pertuluis appela la servante d'un geste de la main. La jeune fille se précipita vers eux.

—Deux autres carafons, si c'est un effet de votre bonté, mademoiselle!

Rose sourit largement.

—Et si c'est une faveur que vous désirez faire à deux excellents grenadiers du roi de France, dit Regaudin.

—C'est bien, mes gentilshommes.

Pertuluis et Regaudin la suivirent de leurs yeux ronds et admiratifs.

—Quelle fée! murmura Pertuluis en claquant sa langue.

—Une déesse, ma parole! bégaya Regaudin.

Rose revint avec deux carafons. ,

Pertuluis dit :

—Si vous vouliez nous permettre de vous offrir à boire à notre santé?

—Et à la vôtre, mademoiselle? sourit hideusement Regaudin.

—Avec plaisir, mes gentilshommes.

—Vraiment? s'écria Regaudin en se levant promptement. Oh! mille excuses, mademoiselle... voici mon siège!

Il poussa son escabeau à la servante qui l'accepta, et lui-même s'assit sur un côté de la table.

La jeune fille emplit les gobelets.

—A votre beauté et à la France! cria Pertuluis en choquant sa tasse contre celle de La Pluchette.

—A votre beauté et à la France! imita Regaudin.

—A votre santé et à la Nouvelle-France! sourit La Pluchette, qui ne trempa que le bord de ses lèvres dans la tasse d'eau-de-vie.

—Ah ça! dit Pertuluis qui remarqua ce dédain pour une aussi excellente liqueur, dédain qui parut le scandaliser, Mademoiselle n'aime donc pas les nectars qu'elle nous sert elle-même de ses jolies mains?

—De véritables parfums! s'écria avec emphase Regaudin.

—Hélas! soupira fortement La Pluchette en cachant ses yeux, c'est le chagrin...

—Hein! exclama Regaudin, y aurait-il par hasard un chagrin dans votre tasse?... En ce cas je l'avale pour vous en dégager.

Il saisit la tasse de la jeune fille et la porta à ses lèvres. Pertuluis l'arrêta.

—Hé là! hé là! Regaudin, je veux partager ce chagrin de mademoiselle!

Il arracha le gobelet des mains de son compagnon et le vida d'un trait effrayant.

La Pluchette se mit à rire.

—Mon chagrin, dit-elle, n'était pas dans la tasse...

—Non? fit Pertuluis avec un air de regret.

—C'est dommage! dit Regaudin.

—Il était dans mon coeur!

—Dans votre coeur!... Bonté divine! exclama Regaudin en joignant les mains.

—Ventre-de-biche! mademoiselle, balbutia Pertuluis, il faut l'extirper, le maraud, avant qu'il n'empoisonne votre coeur!

—Il faut tuer la vermine dans l'oeuf, comme on dit! assura Regaudin.

—Impossible, mes gentilshommes, il demeurera!

—Eh bien! cela étant, mademoiselle, nous nous partagerons votre coeur, dit Regaudin, avec un air si sérieux que La Pluchette faillit pouffer.

—Juste, approuva Pertuluis, afin que nous partagions votre chagrin.

—Merci, mes bons gentilshommes, répliqua La Pluchette d'une voix gémissante. Mais pour me débarrasser de ce chagrin, point n'est besoin de donner mon coeur en partage.

—Ah bah! fit Pertuluis dépité.

—Je vous l'avoue franchement, mes gentilshommes, je n'aurais besoin que de vos bonnes consolations et de votre haute protection.

—C'est donc que vous souffrez plus que vous ne laissez paraître? souffla Regaudin.

—Si je souffre... mais je souffre atrocement!

—Mademoiselle, murmura Pertuluis, je vous prie de nous confier vos peines et misères, et, foi de Chevalier de Pertuluis, nous les occirons tous et jusqu'au dernier comme des morveux qu'ils sont!

—Nous leur ferons une guerre acharnée, dit à son tour Regaudin, tant et si bien que demain vous serez comme régénérée, biche-de-biche! Et alors votre coeur, de lourd qu'il vous semble ce soir, deviendra plus léger et d'une aile agile volera vers ses amis.

—Eh bien! mes gentilshommes, voulez-vous savoir ce qui me crève le coeur?

—Si nous voulons le savoir...

—Pauvre petit coeur! soupira Regaudin en portant une main à ses yeux.

—Allons, Regaudin! gémit Pertuluis, ne me fais pas pleurer. Et dites donc ce qui vous crève le coeur, ma belle enfant?

Rose Peluchet parut hésiter, elle rougit, baissa les yeux et balbutia :

—C'est la perte de mon tout p'tit...

Pertuluis sursauta sur son escabeau, et Regaudin dégringola de la table.

—Biche-de-bois! fit ce dernier, comme vous m'avez fait peur!

—Ventre-de-grenouille! grogna Pertuluis en reprenant haleine, vous me faites oublier que je n'ai pas vidé mon sixième carafon!

Il avala brusquement le reste d'un carafon.

Rose Peluchet demeura silencieuse, gênée, confuse, les paupières abaissées, comme si elle eût éprouvé une grande honte à la suite de son aveu. Puis, sous les regards ahuris des deux grenadiers, elle prit un coin de son tablier, l'éleva à ses yeux et se mit à pleurer doucement.

Disons que les autres buveurs ne s'occupaient nullement des grenadiers et de la servante. Avec les tournées qu'avait généreusement payées Flambard, une demi-ivresse avait envahi tous les cerveaux, puis la conversation avait tourné à l'accent aigu, les rires et les éclats de voix avaient fait tremblé la taverne. Seule, la mère Rodioux, lorsqu'elle était inoccupée, glissait un regard ardent vers les deux grenadiers et sa servante.

Pertuluis et Regaudin, après l'énorme surprise qui leur avait coupé le vent, se rassirent, l'un sur son escabeau, l'autre sur la table, et le premier, se penchant à l'oreille gauche de La Pluchette, souffla :

—Vous avez bien dit "votre petit"?

Et Regaudin à l'oreille droite :

—Quoi! vous avez un p'tit et vous ne le disiez pas?

—Hélas! sanglota La Pluchette, il aurait fallu avouer que j'avions fauté!

—Il y a fauté et fauté, ma belle enfant, dit Pertuluis avec compassion, et si c'était par amour...

—Ou si c'était par devoir... murmura Regaudin avec un hoquet de pitié.

—Dans l'un et l'autre cas, mademoiselle, reprit Pertuluis, il n'y a pas faute, en sorte que...

—Vous n'aurez, compléta Regaudin, qu'à confesser le petit secret à certain abbé de ma connaissance et vous serez pardonnée! Mais ce petit, ajouta le grenadier très curieux, il est donc mort?

—Eh! s'écria La Pluchette en montrant aux deux compères apitoyés un visage mouillé de larmes, le sais-je seulement? On me l'a volé!

—On vous l'a volé! firent en choeur les deux bravi avec surprise.

—Qui? interrogea Pertuluis.

—Nous rattraperons les voleurs! affirma Regaudin en mettant la main au pommeau de sa rapière.

—On me l'a volé, pleura plus fortement La Pluchette, mais je ne sais qui. Une chose, mes gentilshommes, c'étaient, comme m'a assuré ma soeur, deux maraudeurs!

—Votre soeur, fit Pertuluis en tressaillant.

—Deux maraudeurs! zézaya Regaudin en pâlissant.

Les deux grenadiers échangèrent un rapide coup d'oeil.

—Oui, reprit Rose, j'avais confié l'enfant à ma soeur qui habite la campagne pas loin de la ville et près de la rivière Saint-Charles.

—Mademoiselle, dit Pertuluis avec un clignement à Regaudin, nous allons courir après les maraudeurs, et nous leur arracherons le petit. Viens, Regaudin!

—Oui, oui, mademoiselle, nous saurons bien leur faire rendre gorge, à ces malandrins, assura Regaudin. Si ce n'est pas une honte...

Tous deux s'étaient levés.

—Mais, dit la jeune fille avec émoi, vous ne les trouverez pas!

—Si, ventre-de-diable! nous les trouverons, grommela Pertuluis.

—Et nous les étriperons, les bandits! cria Regaudin.

Ils s'apprêtèrent à gagner la porte de sortie.

Rose eut peur de les voir s'échapper, et elle clama ce nom :

—Flambard!

La porte de la cuisine s'ouvrit violemment, et dans le cadre apparut la silhouette terrible du spadassin.

Perteluis lança un blasphème et mit l'épée à la main.

Regaudin vociféra un "biche-de-bois" et tira sa rapière.

Dans la salle le silence s'était fait; miliciens et matelots au cri poussé par La Pluchette s'étaient dressés debout, et plusieurs, croyant à une alerte, avaient pris leurs fusils. Tous regardaient tour à tour Flambard, les deux grenadiers et La Pluchette. Qu'allait-il se passer?

Rose Peluchet dit encore, en désignant les deux bravi à Flambard :

—Ils veulent se sauver!

Le spadassin fit un bond énorme de la porte de la cuisine à la porte de la taverne, et dans cette porte il s'appuya du dos. Puis, à voir la mine ébauhie des deux grenadiers, il partit d'un grand éclat de rire.

Tremblants, serrant avec force la poignée de leurs rapières les deux grenadiers paraissaient se concerter du regard. Toute la salle, alors, avait les yeux portés sur notre héros. La mère Rodioux, toujours derrière son comptoir, les poings sur les hanches, laissait courir sur ses lèvres blêmes un sourire ambigu.

Flambard, de sa voix nasillarde et narquoise, parla ainsi aux miliciens et matelots :

—Mes amis, voilà deux poivrots que plusieurs d'entre vous connaissent bien. S'il en est d'autres qui n'ont pas encore eu cet avantage, que ceux-là demeurent tranquilles, ils auront bientôt le grand honneur et le suprême plaisir de faire connaissance avec Monsieur le Chevalier de Pertuluis et son digne écuyer le sieur de Regaudin. Mais pour l'instant je vous demande de faire place, afin que je me permette cet honneur inoui de frotter ma rapière contre la leur. Si d'aventure certaines rapières avaient l'heur d'aller faire un court voyage dans les airs, gare à vos têtes lorsqu'elles reviendront vers la terre, et alors je vous autorise à les ramasser vivement.

L'assistance, amusée, comprenait. On s'écarta pour laisser libre le centre de la salle, et tables et escabeaux furent en un clin d'oeil poussés dans les angles.

Alors Pertuluis, qui vit le chemin libre jusqu'à la porte que seul gardait Flambard, poussa du coude son compagnon et souffla :

—A la porte, Regaudin!

—J'enfile, Pertuluis.

—Embrochons ce cochon de Flambard en passant!

—C'est entendu. Il y a longtemps que j'ai promis de le perforer comme un vieux sac à guenilles.

A la seconde même ils fondirent sur Flambard en poussant leurs cris de guerre coutumiers :

—Taille en pièces!

—Pourfends et tue!

Flambard jeta un long rire qui se perdit dans un âpre crissement d'acier.

Ce ne fut pas long que, la rapière de Flambard, coupant l'espace avec la vitesse de l'éclair, fit sauter les rapières des mains des deux grenadiers.

Leur rage éclata dans un cri affreux.

—Ramassez! cria le spadassin aux miliciens.

Pertuluis et Regaudin profitèrent de ce moment où l'attention de notre héros était ailleurs, pour s'élancer vers la porte.

Flambard y fut avant eux.

—Pas à présent, mes maîtres, il y a de quoi à vous apprendre!

Il les repoussa vers le centre de la salle, saisit une table, l'appliqua contre la porte et monta dessus. L'assistance était au comble du plaisir, car tous savaient que quand Flambard voulait mener le bal, il le savait mener avec entrain, si bien que quand on ne pleurait pas à chaudes et abondantes larmes, on riait à se détordre les machoires.

—Mes amis Canadiens, cria Flambard du haut de la table, je vous ai promis de vous faire connaître ces deux gentilshommes : eh bien! je vous présente deux voleurs d'enfants!

Une clameur s'éleva :

—A mort les voleurs d'enfants!

Des poings se tendirent menaçants vers les deux grenadiers qui, tremblants, épouvantés, s'étaient peu à peu reculés dans un pan d'ombre, des fusils furent braqués dans leur direction.

—Un moment! dit le spadassin.

Une voix forte clama :

—Les voleurs d'enfants, on les lapide comme des chiens enragés!

—Les voleurs d'enfants, dit un autre, on les crucifie!

—Lapidation et crucifixion! ricana Flambard, voilà bien ce qu'ils ont mérité tous les deux. Mais, comme ce serait faire affront à Notre-Seigneur Jésus que de leur faire souffrir le supplice qu'il endura pour l'amour du genre humain, nous tâcherons de leur trouver un châtiment plus approprié à leurs méfiats. Tout de même, vu qu'il y a miséricorde à tout péché, je me sens encore disposé à les absoudre, pourvu qu'ils nous confessent leurs péchés et qu'ils nous en montrent un vrai et sincère repentir.

Un murmure d'approbation fit la ronde.

Le spadassin s'adressa alors aux deux grenadiers :

—Mes braves gentilshommes, prononça-t-il plus ironique que jamais, voulez-vous recevoir l'absolution de vos fautes, crimes et péchés, en nous disant ce que vous avez fait de l'enfant que vous avez enlevé à de pauvres paysans? Car la mère de cet enfant est une bonne chrétienne et une brave française; car le père de cet enfant est un vaillant milicien et un fidèle serviteur du roi; car cette jolie Rose Peluchet,

que vous connaissez tous, braves miliciens et matelots, est la tante et marraine de cet enfant! Holà! monsieur le Chevalier, parlez!

—Hé! cria Pertuluis avec une arrogante colère, de quel droit accusez-vous de voleurs d'enfants deux grenadiers du roi?

—Oui, appuya Regaudin avec un geste emphatique, nous sommes d'honnêtes et loyaux grenadiers et nous demanderons à notre Bien-Aimé le roi Louis XV de tirer vengeance de l'outrage qu'on nous fait subir!

Flambard pouffa, toute la salle éclata.

—Le roi, votre Bien-Aimé, reprit le spadassin, vous me paraissez en parler bien à votre aise. Ecoutez, mes amis canadiens, écoutez ce que je vais vous lire!

Il tira d'une poche de son uniforme un parchemin quelconque qu'il déploya à la vue de tout le monde, de façon que tous les yeux purent voir un large sceau doré qui leur parut être le sceau royal, puis il lit posément à voix très haute et très nasillante :

Au Sieur Flambard, Laurent-Martin,
Compagnie des Grenadiers du Roi,
à Québec, Nouvelle-France.

Il est présentement enjoint et sous notre sceau royal au sieur Laurent-Martin Flambard, actuellement en notre service en Nouvelle-France, de prendre bien solidement au collet les deux grenadiers Pertuluis et Regaudin, de les conduire au gibet qu'il aura eu soin de dresser au préalable et de les y pendre proprement l'un et l'autre. Cela fait, nous engageons le dit Laurent-Martin Flambard à les éventrer comme il faut, à leur prendre le coeur et à donner ces coeurs à des pourceaux.

LOUIS
Ecrit en mon Palais de Versailles
Le 12 de Mars 1759.

En entendant cette sentence royale les deux grenadiers jetèrent autour d'eux des regards éperdus, des regards fous d'épouvante.

—Vive le roi! cria La Pluchette.

—Le gibet! Le gibet! clamèrent les miliciens et les matelots.

—Assurément! répondit Flambard en glissant le parchemin dans sa poche. Auparavant, toutefois, il importe d'apprêter les deux gibiers. Je me souviens que ma grand'mère, venue la Fête de la Toussaint, tordait le cou à deux dindons de sa basse-cour pour les mettre à la broche. Mais avant de les embrocher, elle les apprêtait de façon particulière en les farcissant après les avoir plumés soigneusement. Eh bien! ces deux oiseaux que vous voyez, nous ne les plumerons pas, vu que leurs plumes ne valent pas le diable; mais nous les bourrerons à notre soûl.

Un rire immense retentit.

—Nous les farcirons, reprit Flambard, à ma manière à moi, c'est un essai que je veux tenter, une recette dont on parlera dans les siècles des siècles. Nous les farcirons, chacun de nous y allant de sa meilleure volonté, d'une râclée... mais d'une râclée comme n'en narra jamais l'histoire des râclées.

—Vive la râclée! hurlèrent les matelots égayés.

—Avant, continua Flambard, et attendu que mon coeur de soldat n'est pas tourné encore tout à fait de pierre — tel le coeur de Monsieur Deschenaux — (et le spadassin jeta un coup d'oeil entendu à Rose Peluchet) je vais pour la dernière fois essayer de convertir en les confessant ces deux pauvres pécheurs. Allons! mes braves grenadiers, un bon mouvement de repentir, un aveu, et, foi de Flambard, je vous laisserai aller qu'à demi écorchés!

A la seconde même où Flambard terminait ces paroles, Pertuluis et Regaudin, comme deux fauves traqués que la folie a troublés, foncèrent tête baissée contre le groupe des miliciens et matelots.

La voix de Flambard tonna :

—La râclée!...

Un long rugissement emplit la taverne et toute la salle se rua sur les deux grenadiers.

—A pieds et poings! hurla Flambard.

Alors commença une sarabande impossible à décrire. Flambard, le premier, avait donné deux solides taloches aux deux bravi, puis toute la bande des miliciens et des matelots imita son exemple. Ce ne fut plus qu'une grêle de coups de poing qui s'abattit sur les figures des deux grenadiers, suivie d'un ouragan de coups de pied. Jurons, rires, vociférations se confondaient dans un vacarme à faire crouler les murs de la baraque. La Pluchette, voulant se mettre de la partie, avait saisi un balai avec lequel elle frappait les grenadiers, lorsque ceux-ci d'un bond énorme réussissaient à traverser le cercle qui les enserrait. Mais alors La Pluchette avait fort à faire pour se défendre des deux fauves; ce que voyant, la mère Rodioux saisit un long gourdin et vint prêter main-forte. Culbutés d'un côté, bousculés de l'autre, frappés, heurtés, harcelés, ensanglantés, les deux grenadiers n'avaient plus l'air que de deux ballons bossués et à demi crevés auxquels s'acharne une ribambelle de gamins.

Flambard, remonté sur sa table, riait à se tordre tout en conduisant le bal.

Il criait :

—Farcissez! farcissez! mes amis.

Les coups de pied et coups de poing pleuvaient plus dru.

Ecumant et hors d'haleine, les deux bravi ne se bornaient qu'à parer les coups. Ils avaient perdu leurs tricornes, leurs longs cheveux dégouttaient de sueurs, leurs habits étaient en pièces, leur sang mêlé à leurs sueurs les aveuglaient. La face balafrée de Pertuluis n'était plus qu'une plaie horrible. Regaudin avait les deux yeux au beurre noir, et son nez long avait été singulièrement aplati, et sa bouche jetait une gueulée de sang avec chaque blasphème qui en sortait. Vingt fois ils tentèrent de sortir de cet enfer, ils y étaient repoussés chaque fois impitoyablement. Et les miliciens et matelots hurlaient avec des éclats de rire effrayants :

—La râclée... tape!

Et Flambard de la table où il trônait, commandait :

—Les petites herbes maintenant!

Vingt coups de pied aussitôt atteignaient

les deux pauvres diables au derrière et au ventre. Les rires énormes couvraient les hurlements de douleur.

—Un peu d'ail et d'oignons! clamait Flambard.

—Vingt coups de poing s'abattaient sur les faces tuméfiées des deux grenadiers.

—Poivre et sel! hurlait Flambard.

La mère Rodioux et La Pluchette abattaient l'une son gourdin, l'autre son balai, sur les crânes endoloris des grenadiers. Et eux, à bout, sentant qu'ils seraient bientôt réduits en marmelade, résolurent de tenter un dernier et suprême effort pour échapper à cette fessée monstrueuse.

Pertuluis venait d'être poussé contre une table. Il poussa un rugissement terrible, saisit la table, l'éleva au-dessus de sa tête et la balança un moment. Les miliciens et les matelots s'écartèrent cette fois prudemment, croyant que ce projectile leur était destiné. Mais non. Pertuluis, profitant de cette seconde de répit, lança la lourde table dans l'unique fenêtre de la baraque. La fenêtre vola en mille éclats, faisant un bruit de tonnerre et laissant un trou béant et noir. Il se rua vers ce trou en hurlant :

—Enfile, Regaudin!

Dans cette minute de surprise et d'arrêt, deux grandes silhouettes humaines fendirent l'espace : la première, Pertuluis, grimpa sur l'appui de la fenêtre et sauta dans la ruelle; le seconde, Regaudin, plus agile, plus souple, ne fit qu'un bond de la salle de la taverne dans la ruelle dehors...

Biche-de-bois! les deux grenadiers échappaient enfin!

La salle entière demeura comme médusée.

Flambard sauta à bas de sa table et courut à la fenêtre.

—Ils échappent et le farcissement n'était pas à point! dit-il en éclatant de rire.

Il se pencha dans la fenêtre brisée : dehors la nuit était très obscure, trop obscure pour y voir quoi que ce fût.

—Bah! reprit-il, après tout la cuite n'était pas mauvaise!

Déjà il s'éloignait de la fenêtre, qu'un cri au dehors retentit :

—Alerte!

Tout près de la taverne des coups de feu éclatèrent, puis une clameur s'éleva. Au même instant, un officier de la garnison l'épée d'une main et un pistolet de l'autre apparut dans l'ouverture de la fenêtre. Il jeta un rapide coup d'oeil dans la taverne, se retourna pour donner un ordre bref, puis il sauta dans la salle. Une vingtaine de soldats firent peu après irruption dans la taverne.

—Hé! mère Rodioux, interpella une voix menaçante, que veut dire tout ce vacarme? Ignorez-vous les décrets?

Ces paroles avaient été jetées par l'officier.

Un ricanement nasillard s'éleva, et Flambard se trouva tout à coup devant l'officier. Croisant les bras il dit, défiant :

—Monsieur le vicomte de Loys, ce n'est pas la mère Rodioux qui ignore les décrets, mais votre serviteur qui les transgresse.

De Loys, reconnaissant le spadassin, recula et pâlit.

Flambard ricana sourdement. Il voyait devant lui l'ennemi acharné de Jean Vaucourt et de sa femme, un ennemi qu'il s'était juré de faire disparaître un jour ou l'autre et un criminel qu'il s'était promis de châtier. Et il savait encore que de Loys devait méditer une terrible revanche contre lui. Et pourtant il exprima une grande surprise en voyant tout à coup de Loys s'incliner humblement et murmurer :

—Monsieur, puisque c'est vous, je me retire avec mes hommes; je pensais qu'il y avait bagarre.

Oui, Flambard demeura d'autant plus surpris qu'il saisit dans la voix, dans toute l'attitude du jeune gentilhomme un accent et une expression qu'il ne reconnaissait pas. Le vicomte n'avait plus cette contenance faite d'arrogance et de fatuité dont toute sa personne n'avait cessé de se revêtir. Le sourire méprisant de ses lèvres n'était plus. Le haut dédain de ses regards avait fait place à une sorte de timide respect. L'accent de raillerie qui avait si longtemps maquillé les traits de son visage avait disparu. Et ce visage, maintenant pâle, amaigri, étiré par les longues veilles du soldat sous les armes plutôt que par les longues veilles de la débauche, paraissait empreint d'une douce gravité. Non, décidément, Flambard ne pouvait pas reconnaître ce jeune gentilhomme qui avait été un défi vivant au respect, à la bravoure, à la sagesse, à l'honneur. Mais quel bizarre incident était donc survenu pour opérer une telle transformation en si peu de temps? Flambard se le demandait déjà avec curiosité.

Il dit :

—Monsieur le vicomte, je comprends que je vous dois de suite des excuses pour les paroles que je viens de prononcer. Je vois que vous faites partie de la garnison sous Monsieur de Ramezay, et que vous êtes chargé de surveiller les principaux postes de défense et de voir à ce que soient observées les lois et ordonnances. Un bruit infernal partant de cette taverne a attiré votre attention. Mais ce n'était pas bagarre, c'était râclée simplement. Mais une râclée que je faisais appliquer par ces vaillants canadiens à deux truands, voleurs d'enfants, deux truands nommés Pertuluis et Regaudin. Vous les connaissez?

—Que trop! sourit le vicomte.

Puis, sérieux et inquiet, il se pencha vers le spadassin et lui demanda à voix basse :

—Est-ce l'enfant de Jean Vaucourt que vous recherchez encore?

—Non, répondit le spadassin surpris. Le capitaine a retrouvé son enfant. Mais je cherche l'enfant d'un brave paysan et milicien, un petit enfant à peu près de l'âge du petit Adélard et que les deux truands en question auraient enlevés.

De Loys tressaillit.

—Monsieur, dit-il plus bas, à moins que je ne me trompe, vous trouverez cet enfant à la demeure de monsieur l'Intendant près de la rivière Saint-Charles.

—Oh! oh! dit Flambard intéressé, je connais la belle demeure. Et vous pensez...

—Je le pense, parce qu'on m'a invité ce soir à m'y rendre pour identifier un enfant inconnu.

—Et vous n'y êtes pas allé? interrogea Flambard de plus en plus surpris.

Le vicomte ébaucha un sourire amer, hocha la tête et répondit :

—Monsieur, je ne fais plus partie de cette bande!

Et faisant volte-face, il commanda à ses hommes :

—Demi-tour... marche!

La table bloquant la porte fut poussée et cette porte ouverte pour laisser passer le guet.

De Loys allait franchir le seuil de la porte à la suite de ses hommes, lorsque Flambard l'arrêta.

—Vous avez bien dit chez Bigot, vicomte?

—Oui... répondit De Loys.

—C'est bien, j'y cours!

Il alla vivement à Rose Peluchet et lui murmura :

—Je pense que j'ai découvert le petit... espérez!

Il gagna la porte. Mais en passant devant le comptoir, il s'arrêta une seconde, jeta une bourse à la mère Rodioux et commanda :

—Défrayez à ma santé et à la France!

Et De Loys était à peine sorti du cabaret, que notre ami s'élançait dans les ténèbres et prenait à toutes jambes le chemin de la maison d'été de l'Intendant Bigot.

XVII

L'ENFANT INCONNU

Trois heures environ avant la scène que nous venons de raconter, un homme pénétrait dans le corps de garde de la Porte Saint-Louis et demandait à parler à l'officier en charge. Un garde désigna une porte à laquelle cet homme frappa.

—Entrez! dit une voix de l'intérieur.

L'homme poussa la porte et se trouva dans une petite pièce carrée, meublée d'un lit de camp, d'une table et de deux fauteuils, et éclairée par un lampadaire. Un jeune officier, les mains au dos et l'air très méditatif, marchait par la pièce.

—Ah! c'est toi de Coulevent? dit cet officier avec surprise.

—Mon cher de Loys, on m'envoie te chercher pour affaire urgente.

Le vicomte haussa les épaules avec indifférence.

—L'intendant? demanda-t-il.

—Oui.

—Tu sais bien que je n'en suis plus.

—Bah! ce n'est pas définitif. Tu as eu un moment d'humeur.

—Mon humeur est définitive et elle ne changera pas. J'ai pris du service avec Monsieur de Ramezay, je ne fais plus partie de la maison de Monsieur l'Intendant.

—Je vais donc lui rapporter qu'il ne peut plus compter sur toi?

—Tu rapporteras ce qu'il te plaira. D'abord, dis-moi pourquoi Bigot t'envoie?

—Parce qu'il y a fête chez lui cette nuit et que ta présence est requise.

Le vicomte se mit à rire.

—Monsieur l'Intendant est-il tellement attaché à ma personne qu'elle lui devienne inséparable?

—Cela ne me regarde pas. Une chose, il y a un motif qui demande ta présence chez Bigot.

—Lequel?

—On veut te faire identifier un enfant. Tu te rappelles celui de Jean Vaucourt?

—Parfaitement.

—Eh bien! Bigot et Deschenaux ont en leur possession un enfant qui leur est inconnu. Ayant appris que Jean Vaucourt avait retrouvé le sien, ce dont ils paraissent douter, ils désirent te faire voir l'enfant qu'ils ont en leur possession.

—Pour savoir si c'est l'enfant de Jean Vaucourt?

—Ou si ce ne l'est pas? que sais-je?

—Eh bien! mon cher, qu'ils supposent que l'enfant n'est pas celui de Jean Vaucourt. Et quand à leur dire à qui appartient cet enfant, dame! je ne connais pas tous les enfants du pays. Et puis, de Coulevent, je suis en service. Dans une heure j'aurai à faire par la cité ma ronde de nuit. Bonsoir, de Coulevent!

Et de Loys reprit sa marche.

De Coulevent regarda le jeune officier avec étonnement, puis il hocha la tête et gagna la porte. Mais comme il allait sortir, de Loys le retint.

—De Coulevent, prononça-t-il avec une gravité impressionnante, tu t'es dit mon ami, n'est-ce pas?

—Je le suis toujours, vicomte.

—Veux-tu un conseil d'ami?

—Cela dépend. Parle.

—Lâche Bigot et suis-moi!

—Où?

—Demain, après-demain, un jour ou l'autre... quand? je ne sais pas. Mais où? Sur le champ de bataille, pour la France et la Nouvelle-France! De Coulevent, suis-moi vers le devoir!

De Coulevent éclata de rire.

—Mon cher de Loys, je ne te reconnais pas. Vas-tu devenir vertueux? Par ma foi! que parles-tu de devoir? Qu'est-ce cela, mon cher, le devoir? Ne sais-tu pas que c'est le mot que l'on ne trouve que dans la bouche des sots? Moi, vois-tu...

Le vicomte l'interrompit rudement.

—Bien, dit-il, je suis un sot; par conséquent tu es en mauvaise compagnie. Bonne nuit, de Coulevent!

De Coulevent s'en alla en ricanant.

De Loys haussa les épaules et continua de marcher par la petite pièce qui lui servait de logis.

Que s'était-il donc passé dans la vie de ce jeune seigneur qui, par ses bruyantes folies, avait étonné longtemps toute la cité? Oui, que parlait-il de devoir, lui qui n'avait écouté que les fantaisies et les caprices de son esprit? Lui qui s'était livré au jeu de toutes les débauches? Lui qui avait projeté les crimes les plus monstrueux? Lui qui avait accompli des forfaits sans nom, lui qui avait traîné l'hon-

neur dans la boue? N'était-ce pas inimaginable? Et pourtant, cela était : Fernand de Loys venait de s'engager dans l'autre voie, celle qui conduit aux grandes et nobles actions, celle qui a pour enseigne : justice, devoir, honneur!

Une image, la vision d'une image avait suffi pour faire changer de route le jeune homme, pour l'arracher du bourbier sur lequel il s'était affaissé : l'image de Marguerite de Loisel!

Si nous revenons sur nos pas d'une année, en ce mois d'octobre où le vicomte Fernand de Loys avait, à l'Hôpital-Général, frappé Jean Vaucourt d'un coup de poignard, nous retrouvons trois jours après cet attentat le vicomte dans sa garçonnière et allongé sur un divan de son petit salon.

Pâle et sombre, il médite. Il croit qu'il a tué Jean Vaucourt, il y croit d'autant plus que Marguerite de Loisel l'en a accusé :

—C'est vous qui l'avez tué! avait-elle dit.

Cette accusation avait fait sur lui l'effet d'un coup de foudre : il avait été atterré. Et, à présent, cette accusation pèse étrangement sur lui, sur son esprit bouleversé, elle pèse sur sa conscience! Il revoit sans cesse Marguerite, livide, grave, terrible... Il entend sa voix accusatrice! Il entend cette voix sévère qui, naguère, lui avait murmuré des paroles d'amour! Et cette réminiscence le torture plus que le remords de son crime. Il glisse une main dans une poche intérieure de son habit et tire un parchemin. Il le déploie et le parcourt des yeux. Ce parchemin, c'est celui que, par mégarde, Marguerite avait laissé tomber près de la porte de sa cellule à l'Hôpital : de Loys l'avait promptement relevé. Et ce parchemin, c'était l'acte de naissance de Marguerite, de Marguerite issue du mariage du vrai Baron de Loisel avec Marguerite de Chabannes, de Marguerite noble, et non issue de la roture, de Marguerite qu'il a retrouvée plus belle que jamais, de Marguerite que, sans le savoir, il n'a pas cessé d'aimer!

De Loys a voulu haïr cette fille, qu'il avait pensé la fille de Lardinet, il a voulu la bafouer, la jeter dans l'égoût comme une épave sordide, et pourtant, au tréfonds de son être vivait un souffle d'amour pour cette fille! Maintenant, il entend bruire ce souffle d'amour, il le sent, il en est secoué, et, avec un long tressaillement, il s'avoue qu'il aime Marguerite! Cet amour lui paraît tout à coup impétueux, le souffle se fait vent, rafale... c'est la folie de l'amour! Oui, il aime, il lui semble qu'il aime éperdument! Mais il aime avec honte! Cet amour le fait rougir! Marguerite est vertueuse, lui est débauché! Elle est l'innocence, lui est le péché et le mal!...

Il souffre... Il revoit toute sa vie, et il comprend qu'elle n'a été qu'une souillure!

Alors que lui marchait dans le crime, qu'il piétinait dans l'ignominie, elle, s'élevait vers les clartés sublimes!

Il lui semble donc qu'un gouffre insondable le sépare à jamais de cette jeune fille, et cette pensée le jette dans un affreux désespoir! C'est le châtiment des damnés : aimer Dieu, et ne pas le voir! Et sa pensée devient un tel bourreau sur son coeur, le remords se révèle tellement atroce, que le vicomte, pour oublier, pour échapper, décide de se replonger plus avant dans les plaisirs, dans l'ignominie! Cette décision est irrévocable : durant tout l'hiver qui suit il est de toutes les fêtes, de toutes les orgies, il a voulu s'engouffrer dans un déluge de débauches inouïes, alors que l'homme a rejeté tout ce qui le distingue de la bête, alors qu'il ne reste plus qu'un monstre... et, malgré cette effrayante plongée, l'image de Marguerite de Loisel est demeurée intacte dans son esprit! Il résolut de tuer son esprit, afin de tuer cette image qui le suppliciait : il a plongé encore dans les pires bas-fonds, là où le vice fait peur au vice... Un matin, au moment où il remontait à la surface, un matin, après une nuit d'horribles joies, alors qu'il venait de rentrer chez lui avec son inséparable, le chevalier de Coulevent, deux hommes survinrent pour enfin mettre une fin à cette existence bestiale. Ces deux sommes sont Jean Vaucourt et Flambard. La vue seule de ces deux hommes est une condamnation : de Loys va mourir, il le sait, il le sent. Et Vaucourt arme un second pistolet, le premier ayant manqué. C'est fini, cette fois, car Vaucourt ne manquera pas deux fois! De Loys, en cette seconde effroyable, voit l'au-delà, ce néant où l'on va revivre, autre monde, inconnu, mystérieux, qui sème l'effroi, qui glace d'épouvante, dont la vision tue et ressuscite à la fois, monde qui nous attire et auquel on résiste, monde sur la frontière duquel on s'agriffe désespérément pour rester en deçà... Oui, de Loys, a vu, et dans une seconde il a souffert une éternité... et il a déjà un pied sur la frontière affreuse! Survient soudain Marguerite qui le sauve!...

Ce fut le miracle!

Le lendemain de ce jour, Fernand de Loys répudiait Bigot et sa bande, il allait à Monsieur de Ramezay qui le prenait à son service. Il venait de jurer de marcher désormais dans la voie du devoir et de l'honneur, il avait juré sur l'image de Marguerite de Loisel!

. . . .

Maintenant que nous savons comment s'était opérée cette transformation du vicomte Fernand de Loys, rendons-nous chez l'intendant Bigot où nous précéderons Flambard.

Les trois salons de l'intendant étaient remplis d'un monde énormément fastueux, une folle joie y régnait! Là, on vivait, pendant que tout un peuple agonisait! C'est le plaisir des grands et des puissants de danser sur la misère d'autrui, oubliant que le plus souvent ils dansent sur un abîme!

Depuis que les Anglais étaient apparus devant l'Ile d'Orléans, Bigot et toute son escorte avaient abandonné la cité. Nous savons du reste que l'intendant avait incendié sa demeure de la rue Saint-Louis, pour effacer peut-être tous vestiges de ses désordres, pour qu'il n'en restât que des pierres calcinées incapables de dire ce qu'elles avaient vu et entendu. Dans cette maison de la rivière St-Charles il avait donné asile à tous ses amis dont, entre autres et surtout, Péan et sa femme. Cadet avait acheté, non loin de là, la maison de M. Pierrelieu retourné en France; il y avait transporté

toute sa suite. Il est vrai que plusieurs fonctionnaires, qui faisaient partie de cette société qu'on pourrait appeler "occulte", avaient dû suivre M. de Vaudreuil qui, de Beauport, continuait à diriger les affaires du pays. Mais ces fonctionnaires ne manquaient pas les fêtes que continuait à donner ou Bigot ou Cadet.

Et ce soir, retenons-le, c'était le 12 septembre 1759!

Mme Péan... la belle et ravissante Mme Péan, vêtue d'une robe somptueuse que garnissait la plus fine dentelle et qu'enrichissaient des perles d'un prix inestimable, avec ses pieds... mais ses pieds nus... mais des pieds magnifiques, coulés dans une paire de petites mules fabriquées avec un tissu de fil d'or, comme toujours présidait à la fête. Nous avons dit que tous les membres de la société étaient là? Pardon! il manquait Bréart que M. de Vaudreuil avait dépêché aux Trois-Rivières pour y organiser un convoi de vivres et le diriger vers Beauport. Il manquait Duchambon de Vergor qui commandait le poste de l'Anse au Foulon. Il manquait encore, au moment où nous pénétrons dans la demeure de l'intendant, le factotum de ce dernier, Deschenaux. Oui, mais Deschenaux s'était absenté à la fin du jour pour aller se renseigner au sujet d'un bruit qui avait couru durant quelque temps, que le capitaine Vaucourt avait retrouvé son enfant.

Cette nouvelle avait failli tuer net Bigot et Deschenaux, car le soir même de la bataille de Montmorency, c'est-à-dire un peu plus d'un mois auparavant, Pertuluis et Regaudin avaient apporté et remis à Deschenaux, moyennant mille livres, un enfant... un enfant qu'ils avaient assuré être celui du capitaine Vaucourt. Cet enfant devait servir à attirer le capitaine dans un guet-apens imaginé par Bigot et son secrétaire, guet-apens dans lequel Vaucourt serait tué net par les gardes de l'intendant.

Mais depuis la bataille de Montmorency il ne leur était pas facile d'aborder le capitaine Vaucourt dans ses cantonnements à Beauport. Quant à Héloïse de Maubertin, qui leur avait échappé, ils n'avaient pu savoir où elle s'était réfugiée après avoir quitté l'Hôpital-Général.

Donc, en apprenant que Jean Vaucourt avait retrouvé son enfant, Bigot avait dit à Deschenaux :

—Mon ami, il importe d'être fixés positivement sur la vérité ou la fausseté de cette rumeur, et il importe énormément, si la rumeur est vraie, de découvrir la retraite d'Héloïse de Maubertin et son enfant. Si vraiment Héloïse a été remise en possession de son enfant, il faudra bien admettre alors que Pertuluis et Regaudin nous ont trichés, et de ce côté encore il nous faudra frapper à mort.

Deschenaux avait aussitôt entrepris des recherches, et ce soir-là, au moment où la fête battait son plein, alors que les vins coulaient à flots ambrés, alors que la joie éclatait dans toute sa puissance, Deschenaux parut.

Bigot, qui, naturellement, tenait compagnie à Mme Péan, s'excusa et alla à la rencontre de son factotum.

—C'est fait, murmura ce dernier, Vaucourt a retrouvé son enfant!

—Ah! fit l'intendant sans que son visage ne perdît rien de son impassibilité. Et elle... Héloïse?

—Je n'ai pu rien découvrir de sa retraite.

L'intendant demeura un moment méditatif. Puis, entraînant son secrétaire, il dit :

—Viens avec moi!

Les deux hommes montèrent à l'étage supérieur pour pénétrer dans un appartement composé d'un petit boudoir et d'une chambre à coucher. Tout était riche et luxueux. Une cheminée réchauffait de ses flammes claires l'appartement. Un lustre d'argent éclairait le boudoir. La chambre, séparée du boudoir par une large arcade dont les portières avaient été poussées, demeurait dans une obscurité relative : le lustre n'y projetait qu'une partie de sa lumière. Une femme d'un certain âge, allongée dans une bergère faisant face à la cheminée, sommeillait.

Bigot alla toucher cette femme sur l'épaule. Elle s'éveilla en sursaut, effrayée. Mais reconnaissant les deux visiteurs, elle se leva pour demeurer dans une attitude respectueuse.

—Marie, dit l'intendant, nous voulons voir cet enfant, car il appert qu'il n'est pas celui que nous avons pensé.

La femme prit un bougeoir sur une table, l'alluma aux flammes de la cheminée et conduisit les deux hommes dans la chambre voisine. Là, près d'un lit tout paré de soie et de dentelle, se trouvait un berceau. Un enfant y dormait doucement. Bigot le considéra longuement. Puis, reportant ses regards sur Deschenaux, il dit :

—Non, cet enfant ne présente aucune ressemblance avec les traits de Vaucourt ou ceux de sa femme, nous avons été joués.

—Alors, qu'allons-nous en faire? demanda Deschenaux d'une voix basse et dépitée.

—Je ne sais, répondit Bigot, songeur. Puis, comme s'il se fût parlé à lui-même, il ajouta : cet imbécile de vicomte nous aurait plus tôt renseignés. Bah! fit-il plus haut avec indifférence, il n'y a qu'une chose à faire, mon ami, c'est d'aller déposer ce poupon quelque part sur le bord de la route où des passants le ramasseront demain matin.

—C'est bien, dit Deschenaux.

—Demain, reprit Bigot, nous aviserons au sujet de Vaucourt.

—Sans oublier Pertuluis et Regaudin, ricana terriblement Deschenaux.

Bigot sourit seulement. Puis, tandis que Deschenaux s'apprêtait à enlever l'enfant de son berceau, l'intendant dit à la femme :

—Marie, descendez en bas et réjouissez-vous avec les autres serviteurs; mais silence... silence sur tout ceci!

Dans la voix de Bigot il y avait une menace affreuse, et Marie parut le comprendre : elle s'inclina et quitta l'appartement.

Deschenaux alors souleva l'enfant et le roula doucement dans une épaisse couverture de lit. Cela fait il dit à Bigot :

—Monsieur l'intendant, veuillez m'éclairer vers cette porte secrète qui, par un escalier dérobé, me conduira dans la serre, de là dans

le jardin, de sorte que personne n'aura eu vent de cette histoire.

L'intendant acquiesca à cette demande, et les deux hommes, Bigot portant le bougeoir allumé, sortirent de l'appartement.

Cinq minutes après, l'intendant rentrait dans les salons et reprenait sa place près de Mme Péan. La fête éclatait de rumeurs joyeuses. Il pouvait être environ onze heures et déjà une nuée de serviteurs transformaient l'un des salons en une salle de banquet.

Depuis que l'intendant était revenu près d'elle, Mme Péan paraissait préoccupée, sa conversation était inégale et moins enjouée, dans ses yeux vert sombre flottait comme un nuage d'inquiétude, surtout lorsqu'elle levait ses paupières vers Bigot. Lui, saisit cette préoccupation et cette inquiétude.

—Ma chère amie, murmura-t-il avec un accent très tendre, vous ne paraissez pas aussi gaie que de coutume; cette fête n'est-elle pas à votre goût?

—Cette fête? se mit à rire doucement la jolie femme. Mais elle est magnifique!

—Alors, pourquoi cette mélancolie dans vos chers yeux?

—C'est de l'inquiétude, monsieur l'intendant, et non pas de la mélancolie.

—De l'inquiétude? Pourquoi, chère âme?

A cet instant un groupe joyeux et très bruyant de jeunes hommes et de jeunes femmes choquaient des coupes de pur cristal dans un salon voisin et tous criaient :

—A la santé de Madame Péan!

—A Monsieur l'Intendant-royal!

—A la France!

—Au roi!

—A Madame de Pompadour!

Les jeunes femmes lançaient une fusée de rires claires.

—Voyez, chère amie, reprit l'intendant, comme on est gais là! Entendez-vous que vous êtes la première saluée par leurs aclamations? On boit à votre santé, mais surtout à votre beauté, avant la santé de la France, avant la santé du roi...

—Et avant la santé de Madame de Pompadour! sourit avec orgueil Mme Péan.

—N'est-ce pas de quoi suffire pour chasser vos mélancolies ou vos inquiétudes? Voilà que vous êtes reine tout à fait! Bientôt, dès que les Anglais seront partis, vous serez proclamée reine de la Nouvelle-France!

—Mais les Anglais partiront-ils?

Elle darda ses regards limpides et perçants dans les yeux tranquilles de l'intendant.

Lui, sourit avec ambiguité et répondit :

—S'ils ne partent pas, ou plutôt s'ils persistent à demeurer, ce sera nous qui partirons.

—Mais je ne serai point la reine que vous dites!

—Vous le serez ailleurs, qu'importe! Qui peut dire que vous ne feriez pas une admirable reine de France?

Mme Péan éclata de rire.

Puis elle étouffa son rire, et un voile de douce gravité enveloppa tous ses traits. Elle dit :

—Mon inquiétude, monsieur l'intendant, vient de je ne sais quel pressentiment bizarre qui m'empoigne depuis quelques jours; il me semble qu'un grand malheur plane sur nos têtes!

—Mon amie, sourit l'intendant, il faut chasser les pressentiments comme on chasse les petites bêtes qui nous incommodent.

—Je les chasse, mais ils reviennent à la charge.

—Il faut les tuer.

—Je les tue, mais ils ressuscitent aussitôt.

—Enterrez-les, noyez-les dans les plaisirs!

—Ces plaisirs n'y suffisent plus!

—Mais alors vous souffrez... vous souffrez réellement?

—Oui, monsieur, je souffre, soupira Mme Péan en penchant sa tête vers son éventail comme si elle eût voulu y dissimuler des yeux humides.

—Un silence se fit.

L'intendant jeta autour de lui un regard rapide et inquisiteur. Il vit que personne ne les observait. Vivement il pencha ses lèvres sur la nuque merveilleuse de la jolie femme et murmura :

—Faites un souhait, exprimez un désir, et s'il m'est possible de vous arracher à cette souffrance, je le ferai quoiqu'il en coûte!

Mme Péan releva son beau visage, rendu plus beau peut-être par l'expression d'amertume qui s'y manifestait, et elle répliqua :

—Ce n'est pas un désir ni un souhait, c'est une prière que je désire vous adresser.

—Je vous écoute, chère âme.

—Monsieur l'intendant, murmura la voix tremblante de la belle femme, tandis que ses prunelles vertes s'allumaient de flammes étranges, rendez à sa mère l'enfant que vous gardez là-haut!

Bigot tressaillit, mais imperceptiblement. Très calme en apparence, il demanda :

—Craignez-vous que sa présence n'attire quelque catastrophe sur cette maison?

—Oui, je le crains. Car cet enfant, s'il pouvait parler, vous redemenderait sa mère. Et sa mère, en ce moment et depuis tout le temps qu'elle a été séparée de son cher petit, doit verser des larmes de sang! Frapper ainsi le coeur d'une mère innocente, quelle malédiction cela pourrait nous attirer! Et cet enfant, monsieur, c'est un ange... un ange du bon Dieu... prenons garde que Dieu ne se venge!

Bigot tressaillit encore. Il regarda profondément Mme Péan, trouvant étrange que cette femme, jetée dans un chaos de vices, y vivant, s'y vautrant même, pût parler ainsi de Dieu et avec un visage aussi sincère, et d'une voix aussi sereine. Et il allait peut-être lui décocher quelque trait sarcastique, lorsqu'il vit Deschenaux apparaître et venir à lui.

—Chère amie, dit-il, voici mon secrétaire qui vient me faire part d'une communication quelconque ou me confier une nouvelle, écoutez bien ce qu'il va me dire.

Deschenaux venait de s'arrêter à deux pas, demi courbé devant Mme Péan, respectueux devant l'intendant. Celui-ci interrogea :

—Quoi de nouveau, mon ami?

—Monsieur l'intendant, j'ai accompli la mission...

Il se tut, interrogeant du regard son maître. Celui-ci, par un jeu des paupières que tous deux entendaient à merveille, fit comprendre au factotum sa pensée.

—Ah! ah! sourit-il, j'avais oublié. Eh bien! la mère était-elle contente?

—Monsieur, lorsque je lui eus remis son enfant, elle est tombée à genoux en remerciant le ciel et en vous bénissant.

Bigot sourit et regarda profondément Mme Péan.

A son tour elle sourit divinement et murmura :

—Merci, monsieur l'intendant, vous avez devancé mon désir.

—Parce que je l'avais deviné, madame!

La jeune femme regarda l'intendant avec admiration, puis elle s'écria, subitement frémissante de gaieté :

—Alors, oh! alors, je veux me réjouir... je n'ai plus de pressentiment, je n'ai plus d'inquiétude, je n'ai plus...

Ses paroles furent couvertes par un carillon de cloches qui tintaient dans le salon transformé en salle de banquet : la table était servie!

Un "hourra" éclata comme un coup de canon. Un brouhaha indescriptible se produisit dans la foule des invités : les hommes cherchaient leurs compagnes, les jeunes filles appelaient leurs amants. Des cris joyeux montaient dont les échos se répercutaient de salon en salon. Des rires éclataient, argentins, jeunes, heureux... Puis l'ordre s'étant fait, toute l'assistance entre le deuxième et le troisième salon, où était dressée une table excessivement fastueuse, fit double haie pour recevoir et laisser passer les héros de cette fête : Bigot et Mme Péan.

L'intendant venait d'offrir son bras à sa compagne, lorsqu'un domestique s'approcha rapidement et, tout effaré, murmura ces paroles :

—Monsieur l'intendant, il y a à la porte, ce grenadier, ce... Flambard, qui demande à vous entretenir!

Flambard!...

Mme Péan, qui avait saisi le nom du visiteur, pâlit affreusement et son bras trembla sous le bras de l'intendant.

Lui, ne parut pas se troubler; seulement, dans ses yeux un feu ardent brilla.

Il renvoya le domestique, puis, calme et souriant, il dit à ses amis de sa voix suave et légèrement moqueuse :

—Amis, on m'informe qu'un visiteur fort importun est là à la porte de ma maison; dois-je le faire entrer?

—Son nom! cria une voix de femme.

—Ecoutez... mais silence : Flambard!

Il n'était pas besoin de commander le silence, ce nom créa une stupeur qui sembla paralyser pour une minute tout le monde. Tous les regards s'immobilisèrent sur l'intendant, et dans cette minute toutes les respirations étaient demeurées comme suspendues, si bien qu'on eût pensé que l'existence humaine avait été anéantie.

Puis une voix s'éleva dans le fond du dernier salon, une voix troublée par l'ivresse :

—Par Notre-Dame! voici encore ce chien qui revient aboyer!

—Silence, Cadet! commanda Bigot.

C'était bien Cadet qui, à demi ivre et entre deux jeunes femmes qui le supportaient, venait de lancer ces paroles.

—C'est un chien qui aboie et qui mord, prenons garde! dit Péan en tirant son épée.

—Mes amis, reprit l'intendant, si vous vous croyez de force à museler le chien, je donne ordre qu'on l'introduise!

Il ricanait sardoniquement.

—Donnez cet ordre, cria Cadet. Par l'enfer et ses démons! je lui perce le ventre de cette épée!

Et le gros munitionnaire brandissait sa courte épée de salon, un véritable jouet qui n'eût pas manqué de faire rire Flambard à se pâmer.

Ce geste de matamore fit de suite pouffer toutes les femmes qui, l'instant d'avant, avaient manqué de s'évanouir au seul nom entendu de Flambard.

—Voyons, mon ami Cadet, sourit Bigot, rengaînez, rengaînez! Il importe d'abord de savoir si notre Flambard vient ici en ennemi; il sera toujours temps de le mater.

—Une chose sûre, répliqua Cadet avec un grognement de dogue mal retenu à la chaîne, il ne vient pas en ami.

—Qu'en savons-nous? reprit l'intendant avec un sourire moqueur. De façon ou d'autre nous allons lui faire voir que nous sommes gens de haute tenue et d'excellente courtoisie, et pour le prouver nous laisserons attendre cette table merveilleuse pour aller recevoir ce visiteur distingué. Que tous me suivent!

Il pivota avec Mme Péan toujours à son bras. Il se trouva face à face avec Deschenaux.

—Mon ami, lui murmura Bigot, faites aposter douze gardes dans les draperies du vestibule, ces gardes devront guetter le signal que je pourrai leur faire!

Deschenaux s'inclina et sortit du salon.

Bigot et ses gens traversèrent le deuxième salon où ils se trouvaient à ce moment et pénétrèrent dans le large vestibule par où l'on pouvait gagner la porte du péristyle. Ce vestibule était magnifiquement éclairé par trois immenses lustres à trente-six bougies chacun. Il était décoré de splendides boiseries dans lesquelles s'encadraient des panoplies merveilleuses et des peintures d'un riche coloris qu'amplifiait la puissance des feux tombant des lustres. Ca et là des bronzes remarquables éclataient de leurs fauves qui se reflétaient en rayons lumineux sur les tapisseries aux couleurs claires et vives qui les avoisinaient. Le décor était fort en harmonie avec les riches parures de cette masse de courtisans qui, à cette minute, donnaient l'illusion d'un spectacle ou d'une réception à la Cour de Versailles. D'ailleurs c'était toujours l'effet auquel visait Bigot dans la splendeur qu'il déployait, et volontiers il prenait les attitudes d'un roi et d'un maître, en tout et partout il plagiait un Louis XV...

Bigot s'était arrêté à douze pas de la grande porte qui ouvrait sur le péristyle, face à cette porte, avec Mme Péan à son bras toujours, et entre deux lustres qui les enveloppaient, lui et

sa compagne, de lumières éblouissantes. A quelques pas en arrière de ces deux personnages, la bande des jouisseurs effrénés demeurait immobile : les hommes avaient la main à la poignée de leurs épées, les femmes s'accrochaient aux bras de leurs amants. Quelques-unes avaient furtivement décroché des panoplies une dague, un poignard, un stylet et même un pistolet, et ces armes, elles les avaient prestement glissées dans leurs corsages.

L'intendant fit un geste à un domestique. Celui-ci ouvrit la porte à deux battants. Alors, sous la voûte du péristyle où venaient mourir les rayons des lustres, et sur le fond noir de la nuit se découpa la haute et sombre silhouette de Flambard. Il franchit le seuil de la porte et pénétra dans le vestibule. La porte fut refermée doucement derrière lui. Il enleva son feutre, un sourire quelque peu narquois semblait se jouer sur ses lèvres blêmes. A cet instant, plusieurs jeunes femmes, qui ne connaissaient pas Flambard, firent deux ou trois pas en avant pour mieux voir ce visiteur, dont le nom était devenu célèbre. Flambard leur adressa un sourire large tout en exécutant une révérence cérémonieuse. Les curieuses, stupéfaites mais ravies, retraitèrent immédiatement comme ces petites chattes qui à reculons s'éloignent prudemment du jeune dogue qui leur a souri. Puis, devant Mme Péan le spadassin s'inclina jusqu'à terre disant de sa voix nasillante :

—Madame, je vous prie de me pardonner cette indigne intrusion de ma part; mais je suis venu remplir auprès de Monsieur l'Intendant une mission importante... si importante qu'elle ne saurait admettre ni retard ni délai.

Tout le monde avait remarqué que le ferrailleur apparaissait sans arme... du moins sans rapière. Cette constatation parut soulager un grand nombre de femmes, et, peut-être, d'hommes aussi.

L'intendant, dont le sourire n'était pas moins narquois que celui de son visiteur, prit la parole :

—Monsieur, la maîtresse de céans vous pardonne de tout esprit. Quant à l'intendant-royal, il est tout disposé à vous entendre, du moment que vous ne vous présentez pas en ennemi.

—En ennemi? sourit Flambard. Cela dépend de l'accueil qu'on me fera. Si l'accueil est cordial, tel qu'il me semble déjà le voir, je me contenterai de remplir paisiblement ma mission, ou plutôt la mission dont j'ai été chargé. Je dois avouer que je suis tout confondu d'avoir troublé aussi magnifique fête que celle-ci.

—Oh! aucun trouble, mon ami, ne nous est causé, aucun, je vous l'assure, répliqua Bigot. Mais si vous daignez nous faire connaître de suite cette mission...

—Monsieur l'intendant, interrompit Flambard, je suis venu ici chercher un enfant.

—Un enfant! fit Bigot avec surprise, mais une surprise que seul l'oeil de lynx du spadassin put saisir. Je pense que vous arrivez trop tard.

—Ah! ah! vous dites trop tard? C'est ce que je devrai constater de moi-même.

Et ce disant le spadassin fit quelques pas vers l'intendant et ses gens pressés derrière lui.

—Un moment! dit Bigot avec autorité, du geste imposant au spadassin l'ordre de ne pas avancer.

Flambard venait de s'arrêter sous le premier lustre, et la profusion des lumières faisait prodigieusement valoir l'énergique audace de son masque légèrement cuivré, la mobilité de ses yeux perçants et surtout la hauteur de sa taille dont on pouvait aisément deviner l'extraordinaire souplesse. Devant cet homme Bigot, de taille plutôt petite, avait l'air d'un nain se mesurant à l'ombre amplifiée d'un géant. Avec un geste autoritaire et hautain il essayait de s'élever pour dominer. Mais il était dominé par Flambard, il se sentait dominé, comme toute sa bande à cet instant subissait elle aussi la domination du bretteur impassible. Bigot en ressentait une certaine jalousie qui piquait son orgueil. Excessivement vaniteux, il prenait plaisir à faire attendre les grands personnages qu'appelaient chez lui certaines affaires. Il y avait des moments où cet homme était presque impossible d'abord. Il avait refusé à diverses reprises, sous prétexte de besognes pressantes, des entrevues au Marquis de Montcalm, à M. de Lévis, et à d'autres. Il avait même, une fois, refusé de recevoir M. de Vaudreuil en le faisant informer qu'il se trouvait déjà en audience et qu'il le recevrait volontiers le lendemain. A certains jours, selon l'humeur qu'il avait, il faisait ouvrir toutes grandes ses portes devant le visiteur annoncé. Toutefois, pour les humbles, les petits fonctionnaires — et ce caprice de tempérament nous paraît inexplicable — il semblait quelque peu condescendant et les faisait rarement attendre. Et s'il ne les recevait pas lui-même, il donnait instructions qu'on s'occupât des demandes ou des besoins de ces personnes. Ceci nous fait donc comprendre que si, ce soir-là, Bigot avait de suite reçu Flambard, c'est qu'il ne lui reconnaissait pas la qualité de grand personnage; et peut-être aussi avait-il pensé pouvoir s'amuser aux dépens de ce visiteur importun. Si tel avait été son désir, il se trouvait fort déçu : car, selon les premières apparences, c'est Flambard qui semblait être venu pour s'amuser... mais s'amuser peut-être à un jeu terrible, car il avait demandé un enfant!

Un enfant!

Bigot avait seulement feint la surprise, il avait deviné. Un moment il pensa qu'on pourrait tourner le spadassin en ridicule, et donner à sa fête un impromptu auquel personne, certes, n'avait pu s'attendre. Puis en voyant Flambard prendre une attitude dominatrice, il sentit une sourde colère gronder en son être. Si, à cette minute, Bigot avait pu tuer Flamblard par la pensée, le spadassin serait tombé raide mort, tant cette pensée était accentuée de rage sanguinaire. Et c'eût été la seule arme pour tuer sûrement, irrémédiablement. Car Bigot commençait à croire que cet homme était protégé par une puissance surnaturelle, car l'épée ou la poudre n'avait pas même entamé la peau cuivrée de ce grand diable. Le feu et l'eau n'avaient pas eu raison davantage. Les

murailles les plus solides s'étaient ouvertes devant lui. Y avait-il donc du sortilège dans cet homme? Oui, Bigot commençait à penser ainsi. Alors, il résolut d'essayer une autre arme, mais une arme tout à fait nouvelle, une arme originale même! Son regard sournois venait d'aviser le beau et lourd lustre qui demeurait suspendu au-dessus de la tête de notre ami. L'intendant ébaucha un sourire imperceptible, et il dit de sa voix douce qu'il savait si souvent rendre suave :

—Monsieur Flambard, je vous prie d'attendre un moment, je vais envoyer un domestique là-haut pour savoir si l'enfant est encore là.

Il fit signe à un valet qui s'approcha rapidement, et à ce valet l'intendant murmura quelques paroles que Flambard ne put entendre. Le valet s'inclina, gagna un large escalier placé à peu près vers le milieu du vestibule et monta vivement vers l'étage supérieur.

—Comme vous voyez, monsieur, reprit l'intendant avec un sourire ambigu, j'ai dépêché ce domestique auprès de la femme de charge à laquelle l'enfant avait été confié. Cette femme nous fera savoir bientôt si cet enfant est encore là.

—Il devait donc partir? demanda Flambard qui épiait ardemment tout ce qui se pouvait mouvoir devant lui.

—Ce soir même il allait être rendu à sa mère.

—Ah! ah! vous saviez quelle était la mère de l'enfant?

—Je l'ai su aujourd'hui seulement. Deux de mes gardes avaient trouvé cet enfant sur le bord d'une route. Ils l'apportèrent ici. Je mis de suite des agents en campagne afin de découvrir les parents du petit. Aujourd'hui, comme je vous l'ai dit, on est venu m'informer que l'enfant était celui du capitaine Jean Vaucourt et de sa femme, Héloïse de Maubertin. J'ai donc donné des ordres pour que l'enfant fût rapporté à sa mère.

Naturellement, Flambard ne pouvait se laisser prendre à cette histoire, puisqu'il savait que Jean Vaucourt avait retrouvé son enfant, et que cet enfant lui avait été remis par le milicien Aubray. Mais ce mensonge de l'intendant l'étonna. Il se demandait pour quel motif Bigot mentait ainsi. Est-ce qu'on ne méditait pas contre lui quelque traîtrise? Certes, Flambard était sur ses gardes; mais avec des gens aussi lâches que la bande qu'il avait sous les yeux, il avait tout à redouter. Et cette bande, jusqu'alors silencieuse et immobile, se mit à osciller légèrement, les têtes se penchèrent vers les têtes, les bouches s'approchèrent des oreilles, des chuchotements mystérieux survolèrent, des sourires se croisèrent, des grimaces s'esquissèrent et les regards ou méprisants ou moqueurs se mirent à toiser le spadassin. Lui, vit ce manège nouveau et il comprit qu'on allait essayer de le rendre ridicule. Il vit même sur les belles lèvres rouges de Mme Péan un sourire... mais un sourire qui parut avoir une signification outrageante pour lui et la dignité qu'il déployait à ce moment. Il décida d'achever sa mission sans plus tarder.

—Monsieur l'intendant, dit-il, il me semble que votre valet tarde beaucoup à revenir; je vais aller voir ce qu'il fait. Il fit mine d'avancer.

—Ne bougez pas! ne bougez pas! cria vivement Bigot en levant une main. Ce domestique va revenir, soyez-en sûr.

—Hé! clama Flambard, croyez-vous que je vais me laisser prendre à vos mimiques de singes et à vos supercheries?

Il se mit à ricaner.

—Au fait, ajouta-t-il moqueur, si vous me commandez de ne pas bouger, c'est donc qu'on est en train de couper le parquet sous mes pieds? Eh bien! je suis fatigué de vos trappes et de vos caves, de vos fournaises et de vos citernes, je bouge... j'avance... car il me faut cet enfant!

Il marcha cette fois rudement vers l'intendant.

A la seconde même un bruit effrayant retentit, un choc se produisit qui secoua violemment les murs de la maison, et un cri d'effroi échappé aux belles jeunes femmes de l'assistance emplit l'espace.

Flambard s'était vivement retourné; car ce bruit, car ce choc s'était produit derrière lui, sur ses talons presque, et il vit, mais sans surprise, le beau et lourd lustre sous lequel il était arrêté la seconde d'avant; oui, il vit le magnifique lustre tombé du plafond et écrasé sur les dalles du vestibule, avec ses bougies, pour la plupart éteintes, brisées en mille miettes. Il ne s'en était donc fallu que de quelques pouces que ce lustre ne fût tombé sur la tête de notre héros et qu'il ne l'eût écrasé à mort.

Des domestiques se précipitèrent pour éteindre les bougies qui étaient demeurées allumées.

Alors le spadassin se mit à rire doucement.

—Monsieur, fit-il remarquer à l'intendant qui demeurait très pâle, vos lustres me paraissent très mal suspendus. C'est une épée de Damoclès sous laquelle il n'est pas bon de rester. Prenez garde, monsieur! car je vois au-dessus de votre tête un autre de ces superbes lustres!

Mme Péan jeta un petit cri d'effroi et elle abandonna le bras de l'intendant pour s'écarter du lustre. Car elle et Bigot, lorsque Flambard avait marché vers eux, s'étaient vivement reculés, et à la chute du lustre, ils s'étaient soudainement arrêtés sous un autre.

Bigot, aux paroles de Flambard, ne bougea pas; il se borna à sourire.

Parmi ses gens une grande excitation régnait. Flambard surprenait des regards de haine ou de déception dirigés contre lui, il voyait des lèvres remuer et il pensait que ces lèvres prononçaient des imprécations contre lui ou proféraient des menaces. Mais il ne parut pas se préoccuper, attendu que le danger le plus sérieux était maintenant évité.

Il reprit, très ironique :

—Oh! je comprends bien, monsieur l'intendant, que ce lustre, qui vient de se briser sur ces dalles au lieu de se casser sur ma tête, ne tenait qu'à un fil auquel vous l'aviez tout probablement vous-même attaché. Vous êtes très ingénieux. Je m'étais habitué à me défier de vos parquets qui ont la manie de s'ouvrir sous les pas de vos visiteurs; maintenant et doré-

navant je devrai me défier de vos plafonds qui s'écrasent sur la tête de vos amis.

Bigot continuait de sourire, mais dans ses regards on pouvait voir passer des flammes terribles.

Tout à coup, juste au moment où le spadassin prononçait ses dernières paroles, Bigot éleva sa voix douce qui, cette fois, tonna :

—Gardes! jeta-t-il.

A l'instant même des draperies s'agitèrent brusquement près du grand escalier, un hurlement s'éleva, et douze gardes, l'épée au poing, surgirent et se ruèrent sur le spadassin. Mais avant qu'aucune épée n'eût effleuré la peau de ce dernier, il se produisit une chose inattendue : dès qu'il avait entendu l'appel de Bigot, Flambard, sans arme, s'était baissé pour s'emparer du lustre tombé du plafond. Les gardes n'étaient plus qu'à deux pas de lui, qu'il élevait ce lourd projectile au-dessus de sa tête.

Dans le moment de stupeur qui suivit on entendit ce juron :

—Par les deux cornes du diable!

Et Flambard, balançant une seconde le lustre, le lança comme un trait foudroyant contre les gardes. Quatre d'entre eux furent culbutés, renversés, écrasés...

Mais notre héros se trouvait de nouveau désarmé et à la merci des épées nues.

—A lui! vociféra tout à coup Cadet. Mort à ce chien de bretteur!

En même temps que son épée vingt autres lames sortirent des fourreaux, et ces lames, s'unissant à celles des gardes, avancèrent leurs pointes aiguës. Mais le choc d'acier qu'on croyait entendre n'eut pas lieu, l'élan s'arrêta comme de lui-même, un recul se fit dans la bande armée : car Flambard venait d'apparaître avec une rapière en sa main droite, c'était celle d'un garde renversé par le lustre.

—Eh! eh! ricana-t-il, j'aime mieux cela que les lustres de Damoclès et les trappes à renards.

Il brandit sa rapière, ploya les jarrets et comme un tigre parut s'apprêter à bondir.

Bigot se jeta devant les épées, et, faisant un geste autoritaire à ses amis et aux gardes, il cria :

—Pas de telle effusion de sang dans ma maison, c'est assez que quatre de mes gardes gisent inanimés sur les dalles. Monsieur, ajouta-t-il, en se tournant vers Flambard, il y a malentendu entre nous. Ce lustre est tombé par accident. Il faut penser que le crochet qui le retenait était de matériel défectueux et n'a pu résister plus longtemps au poids qu'il supportait. C'est une malheureuse coïncidence, voilà tout.

—Et ces gardes que vous avez appelés? ricana Flambard.

—C'était pour prévenir tout attentat de votre part!

—Oh! s'écria Flambard avec mépris, vous êtes donc trop poltron pour confesser la vérité?

—Monsieur... clama Bigot frémissant sous l'outrage.

—Ah! tenez, François Bigot, je vous le dis devant tout ce tas de chiens qui grognent et tremblent derrière vous, je vous le dis, vous êtes encore plus lâche que le dernier de vos valets!

—Par l'enfer! rugit Cadet, nous laisserons-nous insulter de la sorte?

Comme un fou le munitionnaire, armé de sa courte épée, fonça contre Flambard.

Lui, dédaignant de se servir de sa rapière, leva un pied qu'il appliqua vigoureusement au menton du gros munitionnaire; celui-ci alla rouler lourdement sur les dalles.

—Voilà! dit Flambard, comment on apaise les chiens hargneux! Et vous, monsieur, ajouta-t-il en marchant sur l'intendant, dites-moi et vite ce que vous avez fait de l'enfant que vous aviez ici!

—Il est parti! répliqua froidement Bigot.

—Vous mentez! cria le spadassin pris enfin de colère.

—Fouillez la maison et assurez-vous de cette vérité! Faites place! commanda aussitôt l'intendant, en s'effaçant lui-même pour laisser libre passage au spadassin.

—Vous espérez encore, ricana Flambard, que j'irai me prendre dans vos pièges, ou que ces épées me perceront les reins à la première occasion?

—Brisez les épées! cria Bigot.

L'ordre fut obéi comme par magie, et des tronçons de lames brillantes tombèrent avec un bruit métallique sur les dalles du vestibule.

—Allez, monsieur, fouillez! reprit Bigot en se croisant les bras, et sur mon honneur je vous garantis vie sauve!

Flambard le regarda en ébauchant un sourire sceptique.

—C'est, repartit Bigot, pour vous prouver que je ne vous redoute pas, que je vous laisserai fouiller cette maison et en sortir vivant!

Flambard jeta sa rapière et se mit à rire.

—Je vous crois, dit-il. Depuis que je suis entré ici, on a eu le temps d'enlever l'enfant. Toutefois, monsieur...

Il fut interrompu par un heurt violent dans la porte d'entrée.

Bigot d'un geste commanda à un valet d'aller ouvrir.

—Non! dit Flambard rudement. C'est moi qui ouvrirai, car c'est moi qui commande ici quand j'y suis!

Et, impassible comme un maître sûr de lui, il alla ouvrir la porte.

Un soldat, essoufflé, haletant, se tenait sous le péristyle.

—Que veux-tu? interrogea Flambard.

Avant que le soldat n'eût répondu, le grondement des canons de la flotte anglaise fit trembler la nuit. Un long frisson secoua tout le monde. Flambard, lui-même, malgré toute son impassibilité, ne put s'empêcher de tressaillir. Une sourde rumeur courut dans le groupe des invités de Bigot. Cadet, qui venait de se relever, tout étourdi du coup de pied de Flambard, murmura en passant près de Bigot :

—Les Anglais sont là!

L'intendant fronça les sourcils.

Du côté de Lévis un autre grondement roula dans les ténèbres de la nuit, puis un autre, puis encore...

—C'est la ville qu'on bombarde! dit une voix de femme dans le vestibule.

Mme Péan venait de se laisser choir, blême et tremblante, sur une banquette près de là, elle défaillait. Dix fois, elle avait failli s'évanouir depuis le commencement de cette scène, mais elle avait résisté pour ne pas laisser voir sa faiblesse, son trouble, son émoi.

Une minute les canons ennemis firent silence, et ce silence devint si imposant qu'il mit une sorte d'effroi dans le coeur de nos personnages.

—Eh bien? interrogea Flambard au soldat toujours sous le péristyle.

—Le commandant Vergor m'envoie informer Monsieur l'Intendant, répondit le soldat, que les Anglais occupent les hauteurs de l'Anse au Foulon.

Flambard frémit.

Un murmure circula, d'étonnement ou de joie, le spadassin n'aurait pu le traduire.

Mais il vit Bigot sourire, et d'un sourire qu'il crut cromprendre.

Mme Péan, à demi affaissée sur la banquette, cria :

—Les Anglais au Foulon!... O mon Dieu! mon pressentiment!

Bigot s'élança vers elle, comme pour la réconforter et la soutenir.

Un autre murmure s'éleva parmi les invités de l'intendant, tandis que tous rentraient dans les salons par groupes confus. Cadet allait les suivre pour laisser seuls Bigot et Flambard se débrouiller comme ils l'entendraient. Il grommela à un courtisan qui lui offrait son bras :

—Ces diables d'Anglais, je les avais oubliés!... Et les quatre cents sacs de farine...

Bigot s'élança sur lui, lui saisit un bras et rugit sourdement :

—Tais-toi, misérable, tais-toi... ne vois-tu pas Flambard?

Cadet ricana lourdement et s'en alla.

Flambard, après avoir refermé la porte, revenait vers l'intendant qui, penché sur Mme Péan, lui murmurait des paroles d'encouragement. Des domestiques et des gardes demeuraient encore là, prêts à obéir à un ordre, à un geste, de leur maître. Derrière l'escalier, plus loin, quelques jeunes femmes s'entretenaient à voix basse, et leurs regards se reportaient de temps à autre vers Bigot et Mme Péan.

L'intendant, en voyant le spadassin revenir à lui, se redressa, et, plus hautain que jamais, dit :

—Je croyais que votre mission était terminée?

—C'est vrai, monsieur, sourit Flambard. Mais avant de m'en aller je veux vous dire ceci : l'heure est grave et terrible et elle commande le devoir à tout soldat du roi! Je m'en vais, mais nous nous reverrons. Nous nous reverrons, parce que je ne veux pas qu'il soit dit que les traîtres ont échappé au châtiment qui leur est dû.

—C'est une menace? demanda froidement Bigot.

—Oui.

—Eh bien! monsieur, allez! Si vous avez des torts à redresser, faites! Si vous avez des amis à venger, vengez-les! Si vous avez à frapper, frappez!

Bigot le défiait, bras croisés, ironique, hautain, mordant. Comme d'habitude il était sans arme.

Flambard répliqua :

—Certainement, je me suis juré de frapper, je frapperai! Je pourais vous frapper de suite, mais je ne suis pas un meurtrier, je ne saurais tuer de sang-froid un homme désarmé. Ensuite, tuer comme ça, d'un coup, ça ne vaut pas la peine. Je désire mieux que cela. Aussi, je vous le dis, j'aurai mon heure!

—Et en ayant votre heure, ricana Bigot, vous pensez que vous aurez l'avantage contre l'intendant-royal? !

—J'aurai sûrement l'avantage, parce que, alors, cet intendant ne sera plus dans la main protectrice d'une Pompadour! Prenez garde, monsieur, et adieu!

Flambard s'en alla, laissant l'intendant tout secoué de colère et d'épouvante. Bigot se rappelait tout à coup les termes sévères contenus dans une lettre à lui écrite par le ministre de la marine, Berryer, et Berryer était une créature de Mme de Pompadour. Oh! ce Flambard damné viendrait-il secouer et renverser un édifice que lui, Bigot, croyait, suffisamment solide pour résister à toutes les poussées, à tous les chocs, à toutes les tempêtes!

Bigot sentit une seconde la peur l'effleurer. Il se réfugia près de Mme Péan. Plusieurs jeunes femmes entouraient celle-ci. Des serviteurs réparaient les désordres du vestibule. Les gardes enlevaient les cadavres de leurs camarades tués presque net par le lustre que leur avait lancé Flambard, cependant que celui-ci gagnait la porte d'un pas sûr. Comme il y arrivait, une femme se glissa au travers des serviteurs, et se penchant à l'oreille du spadassin, murmura :

—Je pense que l'enfant a été déposé cette nuit sur le bord d'une route par Deschenaux!

—Deschenaux! se dit Flambard en tressaillant. Tiens! comment se fait-il que je n'aie pas aperçu ce coquin ici?

Il voulut interroger cette femme. Mais il s'aperçut qu'elle s'éloignait déjà et se perdait dans le fond du vestibule.

—Sur le bord d'une route... a dit cette femme. C'est bon, je chercherai!

Il sortit.

XVIII

A L'ANSE AU FOULON

Flambard marcha quelque temps dans la nuit obscure, puis il s'arrêta pour prêter l'oreille un moment aux bruits de tonnerre qui remplissaient l'espace, et pour réfléchir. Les canons de la flotte ennemie tonnaient sans cesse, de même que les batteries postées sur les hauteurs de Lévis : les premiers lançaient leurs projectiles sur le camp de Beauport, les secondes bombardaient la cité. Déjà des lueurs d'incendie, du côté de la ville, illuminaient le ciel noir, et de sourdes rumeurs se mêlaient aux bruits de la canonnade.

Immobile sur la route déserte, Flambard demeurait indécis. Allait-il gagner la cité, ou se diriger vers Beauport? Les Anglais allaient-ils attaquer par Beauport? Mais un soldat ne

venait-il pas de rapporter qu'ils étaient descendus à l'Anse au Foulon? Et notre ami, inquiet, se demandait encore si le général Montcalm avait été informé de la descente des ennemis au Foulon.

—Oh! gronda-t-il avec rage, nous sommes trahis... nous sommes trahis!

Et, prenant une résolution, il s'élança dans la direction du pont de la rivière Saint-Charles pour se rendre aux quartiers-généraux de Montcalm et le prévenir. Mais Flambard ne pourait prévenir les coups du sort : il était trop tard!

L'heure de la catastrophe dernière était venue!

Les traîtres venaient de jouer l'une de leurs dernières cartes; plus tard, le 17 septembre, ils jetteraient la dernière sur la table... ce serait le CONSUMMATUM EST !

Oui, au moment où, ce soir du 12 septembre, minuit allait sonner, un premier détachement de l'armée ennemie abordait l'Anse au Foulon, à deux petits milles seulement de la capitale de la Nouvelle-France. Wolfe avait, enfin, réussi à mettre en jeu les plans qu'il avait médités durant plusieurs jours sur les données de l'un de ses aides-de-camp, le capitaine Fraser. L'Anse au Foulon était devenue son obcession, et ce soir elle devenait son atout. Mais il faut dire que sans la trahison cet atout n'aurait point tourné le jeu à son avantage. Wolfe aurait donné dans un coupe-gorge : cent cinquante hommes vigilants et déterminés, deux cents au plus l'auraient empêché de prendre position sur les hauteurs de l'Anse, lui et ses hommes auraient trouvé, là, la mort. Pourtant il y avait bien là un poste de cent cinquante hommes? Oui... mais il n'y avait pas de chef! Le chef, Vergor, avait dit à ses soldats :

—Bah! la nuit est noire et froide, rentrez sous vos tentes, amusez-vous, dormez, comme il vous plaira!

Il laissa un corps de garde de dix hommes auxquels il fit envoyer une jatte remplie d'eau-de-vie. En bas, près du rivage, il plaça quatre sentinelles. Puis lui-même et ses trois officiers subalternes rentrèrent sous le toit de la baraque qui les abritait, se mirent à boire et à jouer à l'argent.

C'est par l'influence de l'intendant Bigot que Vergor, son ami intime, avait obtenu le commandement de ce poste de confiance. Deux jours auparavant Bougainville avait fait observer à M. de Vaudreuil que le poste n'était pas suffisant, et il avait recommandé qu'on y envoyât une compagnie du régiment de Guyenne pour renforcer le poste. Consulté à ce sujet, Montcalm soutint que le poste suffisait pour garder les hauteurs.

—Si, fit-il remarquer, vous désirez y envoyer cette compagnie, nous relèverons Monsieur de Vergor à qui nous assignerons un autre poste.

Ceci laissait entendre que le Marquis de Montcalm avait peu de confiance dans les capacités de cet officier ou dans sa loyauté.

Mais Bigot s'insurgea contre l'idée de relever Vergor, de sorte qu'il y eut balancement, indécision, et, bref, lorsqu'on convint de renforcer seulement Vergor, il était trop tard. Sur la fin de ce jour du 12 septembre on fit en effet, savoir au bataillon de Guyenne de se rendre, le lendemain le 13, occuper les hauteurs du Foulon.

C'était encore une de ces mésintelligences entre les chefs français, dont profitaient les Anglais. Car ils étaient assez bien renseignés par leurs espions et rôdeurs sur ce qui se passait dans le camp français, pour ne pas parler des traîtres à la cause du roi de France, et il semblait y en avoir plusieurs.

L'un, entre autres, fut amené au général Wolfe le 5 septembre. Cet homme n'était ni canadien ni français. D'origine italienne, aventurier quelconque, il était venu au pays dix ans auparavant et avait essayé de tous les métiers pour s'enrichir rapidement. Son principal commerce était celui de la vente clandestine des eaux-de-vie. Il s'occupait aussi du trafic des fourrures avec les sauvages et trappeurs canadiens, et il avait été bientôt affilié à la bande de Cadet. Cet homme, qui avait d'abord vécu en France où il avait changé son nom de Fossini en celui de Foissan, parlait le français des Méridionaux, et il avait réussi à se faire passer pour français auprès des paysans et trappeurs ainsi qu'auprès d'un bon nombre de fonctionnaires. Foissan était déjà un peu connu de quelques officiers anglais avec qui il avait fait quelque commerce. Son nom avait été mentionné à Wolfe qui avait alors manifesté le désir de lui parler.

Le général anglais l'interrogea.

—Tu connais bien, demanda-t-il, Monsieur de Bréart et Monsieur... de Cadet?

—Monsieur Cadet, sourit Foissan, oui, général.

—Et aussi Monsieur de Bréart?

—Oui.

—Moyennant une prime raisonnable pourrais-tu nous faire livrer, contre espèces sonnantes, quatre cents sacs de farine?

—Je le pense.

—Les magasins de farine sont à Trois-Rivières, n'est-ce pas?

—Là et ailleurs, oui.

—Ces magasins, aux Trois-Rivières, sont gardés par la flotte de Monsieur Vauquelin?

—Oui, général, et aussi par les vaisseaux de Monsieur Cadet.

—Ah! c'est juste, sourit le général, monsieur Cadet possède, comme le roi Louis, sa flotte à lui.

—Monsieur Cadet est fort riche et très puissant, sourit Foissan.

—Voilà bien ce que je savais, mon ami, et c'est pourquoi j'ai pensé que votre Monsieur Cadet était l'homme pour nous fournir les vivres dont nous manquons, même si ces vivres manquaient dans votre pays.

—Oh! sourit encore Foissan, les vivres ne manquent pas ici du moment qu'on a de l'argent pour les acheter.

—Eh bien! mon ami, nous avons l'argent. Va donc trouver Monsieur Cadet et lui commande pour nous 400 sacs de farine. Il y a pour toi deux cents livres sterling à gagner.

Foissan partit.

Wolfe était donc bien au courant des choses de la colonie française, et il possédait de pré-

cieux renseignements sur certains fonctionnaires de la Nouvelle-France. Il connaissait les divisions et les brouilles qui existaient entre les chefs civils et militaires, et il avait tablé sur ces dissentions pour accomplir l'exploit qu'il méditait. Il savait qu'avec de l'or il lui serait facile de trouver des traîtres, même parmi les hauts fonctionnaires. Il savait encore que Bigot avait dit à des gens de son entourage :

—Amis, nous sommes fatigués du pays et de son climat. Maintenant que notre fortune est faite, que notre tâche achève, il est juste que nous allions jouir doucement de l'existence sous le beau ciel de France. Si Messieurs les Anglais tiennent tant à ce pays, qu'il soit leur, je ne m'y opposerai pas. Laissons les imbéciles se chamailler pour ces bois et ces montagnes, pour nous la vie a de meilleurs apports!

Wolfe trouvait donc là un bon champ à exploiter. Il essaya bien d'entrer en relations directes avec Bigot et Cadet, mais ceux-ci ne voulurent pas se compromettre, et le commerce qui se pratiqua avec les officiers anglais le fut par l'intermédiaire d'agents de Cadet, tel, entre autres, Pénissault, qui avait été chargé de vendre aux Anglais deux cents barils de lard. Mais rien n'établit positivement que le lard avait été livré aux Anglais, car il s'était trouvé un officier, M. de Fiedmond, qui, ayant eu vent de la chose, en avait prévenu Bougainville. Pénissault avait de suite été mis sur ses gardes par Cadet lui-même.

Il peut paraître étrange que les Anglais manquassent de vivres, eux qui étaient maîtres de la moitié du pays? Oui, mais, ils n'avaient pas pensé que l'expédition durerait aussi longtemps. Ils avaient dévasté tout le pays s'étendant au-dessous de Québec, ils n'y pouvaient plus ou acheter ou réquisitionner. Ils avaient donc été forcés vers la mi-août d'envoyer vers Louisbourg sept transports pour se ravitailler; mais des vents contraires avaient retardé leur retour. Wolfe devait donc trouver des moyens de nourrir son armée, et il compta sur les agents de Cadet.

Foissan réussit donc à conclure avec le munitionnaire le marché des quatre cents sacs de farine.

Il revint deux jours après trouver le général.

—Monsieur Cadet, annonça-t-il, demande six livres sterling pour chaque sac de farine.

Wolfe trouva le prix exorbitant. Mais il avait besoin de farine.

Il réfléchit un moment et répondit :

—Va dire à Monsieur Cadet que je lui verserai la somme de deux mille deux cents livres sterling, à même lesquelles tu toucheras les deux cents livres que je t'ai promises.

Wolfe était rusé. Il s'imaginait bien que Foissan, pour toucher sa prime, ferait tous ses efforts pour faire rabattre Cadet sur le prix demandé. Foissan réussit en effet à bâcler l'affaire moyennant deux mille livres que toucheraient Bréart et Cadet et deux cents livres pour lui-même.

Mais comment allait-on s'y prendre pour livrer aux Anglais ces 400 sacs de farine, sans que l'affaire ne transpirât en dehors des intéressés. C'était simple.

Bréart était aux Trois-Rivières où il avait été envoyé par M. de Vaudreuil pour organiser un convoi de vivres destinées à l'armée et à la ville. Ce convoi devait être formé de berges qui descendraient le fleuve jusqu'à la Pointe-aux-Trembles. On profiterait d'une nuit obscure pour effectuer le déchargement de ces vivres qui, de la Pointe-aux-Trembles, seraient transportées par voie de terre. Durant l'été qui finissait le ravitaillement s'était fait au moyen de charrettes attelées de boeufs ou de mulets que conduisaient des vieillards et des femmes. On avait eu peines et misères à accomplir le long trajet des Trois-Rivières à Québec, par des routes détrempées par les pluies, cahoteuses, souvent coupées de ravins profonds. Des charrettes s'étaient brisées, des attelages étaient tombés exténués, des femmes étaient demeurées en chemin, épuisées, malades, de fortes quantités de vivres avaient été perdues, abandonnées sur le bord des routes ou gâtées par l'eau du ciel. Il avait fallu trois semaines à l'un de ces convois pour couvrir la distance qui séparait Trois-Rivières de Québec. Cette fois, M. de Vaudreuil avait décidé de tenter la voie du fleuve. Vauquelin avait été requis de fournir des berges à Bréart qui devait s'occuper de leur chargement. Naturellement, cette entreprise devait être conduite avec le plus grand secret, de crainte que les Anglais, mis au courant, n'eussent l'idée de capturer le convoi. Mais le secret avait transpiré, et Wolfe avait conçu l'espoir de faire main basse sur ce précieux convoi : d'autant plus précieux qu'il aurait fourni aux Anglais les vivres dont ils manquaient, et que cette capture aurait affamé l'armée française et la garnison de la capitale.

Il n'eut garde de laisser deviner ses intentions, lorsque Foissan lui assura que Cadet ferait servir l'un de ses navires pour transporter la farine jusqu'aux navires anglais stationnés à deux milles environ en aval de la Pointe-aux-Trembles. Et pour plus de sûreté, comme l'avait assuré Foissan, Cadet ferait escorter le transport de trois autres de ses navires.

Seulement, Wolfe exigea de Foissan, qui allait se rendre de suite aux Trois-Rivières pour faire charger les 400 sacs de farine, que l'un de ses officiers l'accompagnerait.

Cet officier devrait surveiller le chargement des marchandises, et il aurait instructions de verser entre les mains de Foissan la somme de deux mille deux cents livres.

Foissan accepta cet arrangement, et l'officier choisi par Wolfe fut le capitaine Simon Fraser. Or Simon Fraser était chargé de s'enquérir du convoi de vivres qui devait être expédié à l'armée de Beauport et de faire surveiller sa marche. Holmes avait déjà reçu ordre d'arrêter ce convoi et, si possible, de s'en emparer.

Mais des contre-ordres allaient sauver ce convoi. Par contre, c'est l'un des traîtres à la cause du roi de France qui allait y perdre. Cadet.

On sait que Michel Cadet avait fait construire en France vingt navires pour faire son commerce personnel. Il est vrai qu'il avait offert au roi l'usage de ces navires, mais cette offre

ne découlait pas de sa générosité uniquement. Cadet, appuyé par Berryer, intriguait depuis un certain temps auprès de hauts personnages de la Cour de Versailles pour se faire donner par Louis XV des lettres de noblesse. Il demandait peu... une simple particule couronnée d'une baronnerie. Avec cette particule et son immense fortune il pensait venir plus tard à la cour, et là éclipser la plus haute gentilhommerie. C'était le grand rêve de Cadet. Mais le beau rêve n'allait pas se réaliser : d'abord les Anglais prendraient quelques-uns de ses navires et ce qu'ils contenaient sans en payer la valeur au munitionnaire; et plus tard, en 1761, le roi prendrait tout simplement les autres navires sans gratifier Monsieur Cadet ni d'une particule ni d'une baronnerie. Et le grand munitionnaire de la Nouvelle-France, en remettant le pied en France, allait se voir conspué, honni, saisi, dépouillé de ses richesses mal acquises, et, enfin, chassé de sa patrie.

Aux Trois-Rivières, Bréart achevait de charger les vivres commandées par Vaudreuil. Foissan obtint qu'on négligeât le chargement du convoi et qu'on s'occupât sans délai des 400 sacs de farine commandés par Wolfe. Les navires de Cadet allaient ainsi précéder seulement de quelques heures le convoi. Et c'est Simon Fraser qui l'avait voulu ainsi, afin de prévenir Holmes qui, avec ses navires, envelopperait le convoi et s'en rendrait maître.

Les navires de Cadet mirent à la voile au déclin du jour le 10 septembre, par un vent assez favorable; et le convoi de Bréart appareillerait dès l'aube du jour suivant. Heureusement pour ce convoi, un contre-ordre de Vaudreuil allait l'arrêter près de Batiscan, parce que Montcalm avait surpris l'étrange mouvement des navires de Holmes près de la Pointe-aux-Trembles où il s'était rendu, le 9, pour y étudier les portes de défense et pour s'assurer que le convoi ne courrait nul danger. Le convoi s'était donc arrêté à Batiscan pour y attendre de nouvelles instructions.

Vers le crépuscule du 12, les navires de Cadet mouillèrent à deux milles en amont de la Pointe-aux-Trembles. Ils attendaient la nuit pour joindre les vaisseaux de Holmes à environ quatre milles de là. Un bon vent du sud-ouest soufflait. Foissan et Simon Fraser, montés sur le navire portant les 400 sacs de farine, guettaient le moment propice pour continuer leur chemin. Une petite barque, conduite par un nautonier canadien et gagnant tout probablement la Pointe-aux-Trembles, passa à portée des voix des navires de Cadet.

Foissan interpella le nautonier :

—Hé! mon ami, peux-tu me dire si le reste du convoi suit?

Le marin, surpris, reconnut Foissan, et croyant que ces navires composaient l'avant-garde du convoi, il répondit :

—Non, monsieur. Le convoi a reçu ordre de mouiller à Batiscan!

Foissan et Simon Fraser se regardèrent avec surprise.

—C'est bon, répliqua Foissan, nous l'attendrons!

Dans le grand vent la barque filait déjà rapidement vers la Pointe-aux-Trembles.

—Oh! oh! dit Fraser, je pense que nos projets ont été devinés!

—Faut-il continuer quand même? interrogea Foissan.

—Sans doute. Nous avons de la besogne à faire cette nuit. Il vente bon, le ciel est couvert, tout va bien...

Et Simon Fraser avait ébauché un sourire que n'avait pas vu Foissan.

L'obscurité était venue. Les navires hissèrent de nouveau leurs voiles et se mirent à glisser rapidement et silencieusement sur les eaux moutonneuses du fleuve.

A six heures et demie ils passaient devant la Pointe-aux-Trembles sans avoir été aperçus. A sept heures, le navire de Holmes venu à leur rencontre les accostait. Simon Fraser eut un long colloque avec le vice-amiral anglais, puis il vint dire à Foissan qu'on se rendrait jusqu'à l'Anse au Foulon pour transborder la farine sur l'un des vaisseaux du général Wolfe. Foissan demanda alors si l'on devait renvoyer les trois autres navires de Cadet dont on n'avait plus besoin.

—Bah! répliqua Fraser, ils s'en retourneront tous quatre comme ils sont venus.

Comme on peut le deviner, Foissan n'était pas du complot, et pour être juste, il livrait aux Anglais des marchandises, mais il ne livrait pas le pays. Mais il est fort probable que ce pays, qui n'était pas le sien, il l'eût vendu pour une somme d'argent quelconque. Quoiqu'il en soit, on se remit en marche vers l'Anse au Foulon. Ce ne fut pas sans étonnement que Foissan remarqua que les navires de Holmes suivaient à peu de distance. Il ne fit nulle observation, que lui importait! Bientôt, il allait toucher sa prime de deux cents livres sterling, et c'était tout ce qui comptait.

A dix heures on arriva en vue des vaisseaux de Wolfe. De suite le vaisseau qui portait Holmes, dépassa les navires de Cadet et alla aborder celui du général anglais. Peu après, une barque vint chercher Foissan et Simon Fraser.

Foissan fut conduit près du général Wolfe qui était dans sa cabine avec Holmes et un autre officier.

—Mon ami, dit le général, voici les deux mille deux cents livres convenues pour la farine. Va trouver Monsieur Cadet et lui fait part de ma gratitude!

Foissan fut descendu dans la barque qui l'avait amené au navire de Wolfe, puis dirigé sur la rive sud du fleuve où on lui signifia de décamper.

Le général anglais, tenait maintenant en sa main tous les atouts. Une heure après, une cinquantaine de berges chargées de soldats se dirigeaient en silence vers l'Anse au Foulon. La première de ces berges portait Fraser et trente hommes résolus. En même temps les canons de la flotte devant Beauport et ceux de Lévis commençaient à bombarder et le camp de Montcalm et la capitale.

Il passait onze heures.

La berge de Simon Fraser toucha le rivage de l'Anse. Quatre sentinelles étaient là.

—Qui vive? cria l'une d'elles.

—Les vivres de l'armée! répondit Fraser à voix basse.

—Mais le convoi a reçu ordre de mouiller à Batiscan! dit la sentinelle stupéfaite.

—C'était pour tromper les Anglais, répliqua Fraser. Chut! ajouta-t-il, pas de bruit, car les vaisseaux ennemis ne sont pas loin!

Les sentinelles s'écartèrent. Elles virent d'autres berges, glisser vers elles comme des fantômes. Fraser sauta sur la rive avec ses hommes.

—Trahison! cria une sentinelle qui venait d'entendre un échange de paroles vives en langue anglaise.

Mais sa voix fut vivement étouffée. Les trente hommes de Fraser se jetaient sur les sentinelles et les réduisaient à l'impuissance.

D'autres berges arrivaient, et Wolfe montait l'une d'elles. Peu à peu la plage s'emplissait de soldats anglais. Tout se passait en silence et avec le plus bel ordre. Wolfe attendait qu'il eût assez de soldats avec lui pour tenter l'escalade des hauteurs.

Mais là-haut un garde avait entendu le cri de la sentinelle, il avait aussi aperçu plusieurs berges qui approchaient de la rive. Inquiété par ce cri, ces berges silencieuses et par le grondement des canons anglais, il courut à la baraque de Vergor et lui fit part de ses craintes.

Vergor, et trois de ses subalternes buvaient et continuaient de jouer à l'argent. Tous quatre étaient à demi ivres.

—Bah! se mit à rire Vergor, il ne manquerait plus que ça que Monsieur Wolfe vînt faire la partie avec nous!

Les trois autres officiers partirent de rire.

Vergor fit servir une forte rasade d'eau-de-vie au soldat et lui dit :

—Mon ami, si tu penses que les Anglais débarquent en bas, cours prévenir Monsieur l'Intendant pour qu'il me donne des ordres!

Et, sans plus, il se remit à sa partie.

Le soldat, prenant Vergor au mot, s'élança vers la cité, vers la maison de l'intendant.

—Ces Canadiens, disait pendant ce temps Vergor, ont tellement peur des Anglais qu'ils croient les voir partout. Pardieu! on entend leurs canons là-bas... ils ne peuvent être là et ici à la fois! Et puis, ensuite, qu'importe!...

Une heure après, ivres tous quatre, les officiers se mettaient au lit.

. . . .

On se rappelle ce qu'avait bredouillé Cadet, en apprenant que les Anglais étaient débarqués au Foulon :

—Ah diable! les Anglais... je les avais oubliés! Et les quatre cents sacs de farine?...

La ruade que lui avait si bien appliquée Flambard, la nouvelle du débarquement des Anglais au Foulon, mais plus encore peut-être la crainte de se voir frustré des deux mille livres sterling que Foissan devait lui rapporter le soir même, parurent dégriser complètement le munitionnaire. Flambard était à peine sorti de la maison de l'intendant que lui, Cadet, donnait immédatement des ordres pour qu'on allât atteler l'une de ses berlines. Une heure de nuit sonnait. L'instant d'après la berline recevait le munitionnaire et Deschenaux dont il voulait être accompagné, puis, escortée de six gardes à cheval, la voiture partit à toute vitesse dans la direction du camp de Vergor.

Une demi-heure après Cadet essayait vainement de réveiller Vergor, qui se contenta de grogner avec humeur pour se tourner sur l'autre côté.

Cadet s'informait de Foissan.

Un subalterne de Vergor, à demi réveillé, lui assura que l'italien n'avait pas été vu.

—Et les Anglais? interrogea Cadet, ils ne sont donc pas débarqués?

L'officier se mit à rire.

—Des histoires, dit-il. Est-ce qu'on les voit seulement?

Il se rendormit.

Le silence régnait partout aux abords du Foulon.

Cadet envoya un de ses gardes aux nouvelles.

Cet homme rapporta peu après que les sentinelles avaient bien remarqué un certain mouvement sur le fleuve et en bas des hauteurs, mais que là-haut rien d'important ne s'était passé.

Cadet, alors, voulut se rendre jusque sur les hauteurs mêmes de l'Anse; mais à cet instant une fusée d'un rouge ardent, semblant partir du fleuve, s'éleva dans la nuit obscure, déchira les ténèbres, puis s'éteignit peu à peu comme des étincelles emportées par le vent. Mais bien que fugitive, cette raie lumineuse avait permis à Cadet et à Deschenaux de voir une quantité de berges montées de soldats anglais approcher de l'Anse.

—Ca y est, murmura Deschenaux, ce sont les Anglais! Dites adieu à vos deux mille livres, ami Cadet, et regagnons la maison de Monsieur l'Intendant, si nous ne voulons pas tomber entre les mains des Anglais!

—Eh! par Notre-Dame! cria Cadet avec fureur, je ne suis pas un ennemi des Anglais, et j'ai bien le droit de leur réclamer ce qu'ils me doivent!

—Vous réclamerez après!

—Après?... Mais il sera trop tard. Oh! ce maudit Fossini m'aura certainement joué!

Plusieurs coups de feu retentirent tout à coup aux abords de l'Anse.

—En route! cria Deschenaux.

Il poussa Cadet dans la berline qui à toute allure reprit le chemin de la rivière Saint-Charles. Il était temps : Wolfe lançait ses hommes sur les hauteurs de l'Anse.

Mais Cadet était loin de se douter encore de tout ce qu'il perdait en cette nuit funeste. Il n'allait plus entendre parler et encore moins palper les deux mille deux cents livres empochées par Foissan. Il allait constater la perte de quatre de ses navires capturés par les Anglais. Et ces navires avaient été chargés à l'avance des biens du munitionnaire, afin qu'ils fussent prêts à prendre la mer à la première opportunité. Outre une grande quantité de fourrures de grande valeur, des pièces de mobilier luxueux, de la vaisselle d'or et d'argent, le munitionnaire perdait plus de la moitié de sa cave. En effet, l'un des quatre navires saisis par Holmes portait 120 barriques de vins et d'eaux-de-vie!

Le munitionnaire commençait seulement à rendre gorge...

XIX

LE TRESOR DU PERE RAYMOND

Avant de suivre l'historique de notre récit, il est deux personnages qui, le lendemain de ce jour, allaient jouer sur les Plaines d'Abraham un rôle presque héroïque et qu'il importe de retracer : nous voulons parler de Pertuluis et Regaudin.

Notre lecteur n'a pas oublié la bonne râclée que leur avait fait administrer Flambard en la taverne de la mère Rodioux, au commencement de cette même nuit. Les deux pourfendeurs avaient réussi à échapper à la mort, en se ruant au travers de l'unique croisée du cabaret. Ils s'étaient jetés dehors, éperdus, fous, éclopés, presque agonisants, mais surtout honteux et enragés de haine et de vengeance.

Au moment où ils allaient aborder la rue Sault-au-Matelot, ils se heurtèrent tous deux à la garde de ronde que commandait le vicomte de Loys. Mais ils exécutèrent un presque volte-face et décampèrent dans la direction opposée, au travers d'amoncellements de ruines et de décombres et se perdirent dans les ténèbres. Après un quart d'heure d'une course échevelée, ils s'arrêtèrent hors d'haleine devant une baraque à demi démolie au pied de la falaise et sous le Fort Saint-Louis. Et, par crainte d'être découverts par le guet, ils se réfugièrent dans les décombres de la hutte, s'assirent au hasard sur des débris et se mirent à éponger leurs fronts en sueur.

—Ventre-de-Cochon! granda Pertuluis, quel savon!

—Biche-de-Bois! hoqueta Regaudin, j'en ai le gosier tout déchiré et tout meurtri par son âcreté!

—Si nous avions seulement un carafon ou deux?

—Plutôt deux qu'un... jamais en ma vie je n'ai eu tant soif!

—Et moi, donc, reprit Pertuluis, il me semble que j'ai mangé tout le sel de la mer!

—Comme moi... J'ai du feu dans l'estomac, biche-de-biche!

—Sais-tu, Regaudin, que je boirais les sueurs d'un ivrogne?

—Sais-tu, Pertuluis, que pour étancher ma soif je boirais le verre d'un carafon sec?

—C'est vraiment affreux une telle soif! murmura naivement Pertuluis. Mais un carafon sec..

—C'est que, sourit tristement Regaudin, je m'imaginerais que le dit carafon est encore tout plein d'une suave et exquise eau-de-vie.

—Ah! ah!

Les deux compères demeurèrent silencieux et songeurs.

Ce silence fut rompu peu après par Regaudin.

—Pertuluis, dit-il, oublies-tu que nous venons de contracter une dette envers ce galeux de Flambard?

—Non, répondit en frissonnant Pertuluis, j'y pense. Déjà je médite de lui manger les yeux, ventre-de-crapaud.

—Et la langue!

—Et le coeur!

—Et le ventre!

—Demain, reprit Pertuluis avec un accent farouche, oui, pas plus tard que demain, j'en ferai un massacre entier de ce bretteur d'enfer!

—Oui, demain nous en ferons un pain d'épices! Ah! le chien.. traiter de la sorte deux grenadiers du roi! Pertuluis, je me plaindrai au roi!

—Regaudin, j'écrirai à Monsieur de Berryer!

—J'irai à Madame de Pompadour pour lui dénoncer ce farceur de Flambard!

—Oui, ce farceur qui nous a dénoncés au roi pour nous faire pendre!

—C'est lui que le roi pendra ou fera pendre, quand il saura!

—Enfer et Satan! jura Pertuluis, je lui ferai expier cette fessée et cette soif tant et si bien que je le verrai se rouler à mes pieds dans la poussière et me crier merci!

—Foi de Regaudin, je le martyriserai de telle sorte qu'il devra souhaiter les tortures qu'infligent les sauvages. Je lui ferai suer eau et sang, tant et si bien que je m'en abreuverai à me soûler le reste de mes jours...

Pan! pan! pan!...

Pertuluis sauta en l'air.

Regaudin poussa un cri d'épouvante.

Pan... pan... pan!

Des hauteurs de Lévis les canons anglais crachaient leurs boulets sur la basse et la haute-ville,.. ces terribles boulets dont on avait un peu perdu le souvenir depuis un mois. De même que notre compère Regaudin, la population de la cité s'était trouvée sur le coup glacée par l'effroi et la surprise. Car depuis l'effroyable bombardement du mois de juillet alors que toute la ville, haute et basse, avait été détruite presque en entier, on ne pouvait supposer que les Anglais recommenceraient de jeter leurs boulets et leurs bombes sur la capitale. Que pouvait-il leur rester à détruire, que quelques maisons et baraques qu'on avait raccommodées à la hâte? Le reste, c'est-à-dire les grands édifices avaient été abandonnés; plusieurs n'étaient que des murs troués, crevés, défoncés. Pour les réparer ou les relever on attendait que les Anglais fussent partis! Les citadins, pour la plupart, vivaient dans leurs caves. Oui, à quoi bon bombarder un tas de débris? Ah! oui, on se le demandait avec étonnement, mais aussi avec terreur!

Mais il faut croire que les Anglais avaient leur but!

Pertuluis avait grommelé:

—Ces Anglais sont-ils stupides un peu, Regaudin... vois, il n'y a que des débris partout!

Des boulets de fer tombaient sur les cahutes avoisinantes déjà détruites et achevaient de les détruire en poussière. Des bombes éclataient avec un fracas terrible, faisant trembler terre et ciel, et les deux grenadiers entendaient pleuvoir au-dessus de leurs têtes des débris de toutes sortes.

Un projectile vint s'abattre sur ce qui restait du toit de la baraque qui les abritait; il se produisit un craquement sinistre, et, avec un bruit infernal, toit et murs s'écroulèrent.

—A la cave! rugit Pertuluis.

—A la cave! répéta Regaudin.

Dans l'obscurité ils cherchaient le panneau de la trappe. Heureusement pour eux, les murs de la baraque, emportés par la pesanteur de la partie du toit qui était demeurée intacte, penchèrent du côté de la falaise qui en arrêta la chute complète, sans cela, les deux grenadiers eussent probablement été écrasés à mort. Un pan de mur demeurait suspendu au-dessus de leurs têtes, et les projectiles continuaient de pleuvoir sur le voisinage.

A la hâte ils fouillèrent les décombres, les repoussèrent et finirent par trouver le panneau de la trappe. Mais l'obscurité était si profonde que Pertuluis cria:

—Ta bougie, Regaudin!

—Ton briquet, Pertuluis!

En fouillant ses poches, Regaudin trouva un bout de chandelle que son camarade réussit à allumer.

—Ah! diable, grogna Pertuluis en promenant ses yeux autour de lui, ne sommes-nous pas ici dans cette cabane de ce vieux mendiant...

—Le père Raymond?

—Juste.

—Oui, c'est bien la demeure du vénérable mendiant, cher Pertuluis. Mais voilà la cave...

Regaudin s'y précipita en entendant la pluie de fer redoubler autour d'eux.

Perturluis le suivit et laissa retomber derrière lui le panneau de la trappe.

A l'instant même, un fracas terrible retentissait, la terre parut secouée violemment, à tel point que Regaudin dégringola la moitié de l'escalier de la cave; puis il se fit une avalanche de pierres... mais une telle avalanche que les deux grenadiers crurent un moment que tout le cap et toute la haute-ville s'abattaient sur eux. Mais une fois encore ils ne subirent que l'effet de la peur: une partie des murailles du Fort Saint-Louis venait de dégringoler sur les décombres du voisinage.

—Ventre-de-boeuf! grommela Pertuluis, je me demande si nous pourrons jamais sortir d'ici vivants!

En finissant ces paroles il mettait les pieds sur le sol humide de la cave. Regaudin se relevait de sa chute en maugréant. Alors Pertuluis éleva sa bougie pour examiner l'endroit. A la même seconde Regaudin poussa un cri effrayant, mais un cri comme jamais en sa vie Pertuluis n'en avait entendu. Et il vit son compagnon livide comme la mort, secoué comme une feuille par un tremblement indicible, et il vit en même temps Regaudin regarder avec horreur une chose extraordinaire. Ses yeux cherchèrent aussitôt l'affreuse chose, ils la découvrirent aux pieds de Regaudin. Perturluis ne put s'empêcher de faire un pas de recul... car, là, sous les regards épouvantés des deux grenadiers gisaient deux corps humains immobiles, inanimés. Ces deux cadavres demeuraient étendus face contre terre, côte à côte, et l'un d'eux de son bras gauche enserrait le cou de l'autre, comme si, dans la mort, ils avaient voulu s'en aller ensemble l'un contre l'autre. Puis Regaudin remarqua que ces deux cadavres masquaient un trou quelconque. Chassant l'horreur, il se pencha, souleva le premier cadavre et le rejeta par-dessus l'autre. Il vit sa face qui était d'une lividité affreuse, des yeux grand ouverts, mais blancs, ce qui parut plus acreux.

—Le père Raymond! bégaya-t-il.

—Et sa femme! ajouta Pertuluis en frappant du pied l'autre cadavre.

Les deux corps apparaissaient sans blessures. Etaient-ils morts de faim ou simplement d'épouvante?

—Hé! Regaudin, cria tout à coup Pertuluis, qu'est-ce que je vois là?

Il indiquait le trou.

Mais ce trou, Regaudin l'avait déjà aperçu, et au moment où son compagnon l'interpellait, il avait aperçu bien autre chose! Il fut secoué de nouveau des pieds à la tête par un tremblement encore plus violent que le premier. Mais ce n'était pas de l'horreur cette fois... c'était une espérance folle! Regaudin voyait un coffre dans le trou! Il se jeta dessus à plat ventre, criant:

—Ah! mon coffre... mon coffre, Pertuluis! Mon coffre que j'avais perdu!

Les yeux de Pertuluis papillotèrent comme la flamme de sa bougie.

—Ventre-de-roi! Regaudin, n'est-ce pas plutôt le mien que ce lourdeau de mendiant m'aurait esbroufé?

—Biche-de-biche! que non pas! C'est ce coffre, ce même pauvre coffre que j'avais prêté à sa femme pour y mettre ses joyaux! Oh! mon cher coffre!... Même que ces deux brigands me l'ont un peu allégé!

—Allégé, dis-tu? Mais tu ne peux le soulever à toi seul. Laisse-moi faire, Regaudin!

—Il est trop lourd pour toi, Pertuluis. Vois-tu? On dirait que quelque force satanique le retient au fond du trou. Voyons, approche le quinquet, Pertuluis! Oh! mon coffre!... mon cher coffre! Et dire que je le retrouve dans le fond d'une fosse!

—Qu'heureusement on n'a pas comblé, ajouta Pertuluis.

Regaudin fit un grand effort pour tirer à lui le coffre, Perturluis entendit sa respiration rude, terrible; il vit les nerfs de son cou se tendre, prêts à se briser... Mais le coffre ne montait pas vite.

—Laisse-moi faire, te dis-je! reprit Pertuluis.

—Que non, cher ami, tu t'éreinterais!

Enfin, Regaudin réussit à tirer tout à fait le coffre de son trou. Par un rapide mouvement il souleva le couvercle, et deux cris de surprise joyeuse se mêlèrent aux bruits de la canonade. Puis, à genoux tous deux et penchés sur le coffre, les deux grenadiers plongeaient leurs mains dans un flot de pièces d'or et d'argent, flot qui rutilait et qui bruissait merveilleusement.

—Ah! Pertuluis, une vraie musique de Paradis!

—Oh! Regaudin... que de carafons dans ce coffre!

Déjà Pertuluis emplissait ses poches.

—Eh là! eh là! hurla Regaudin en repoussant son compère, ne me pille pas! Attends!

Il se mit à emplir ses poches à son tour.

—Un vrai trésor de Pharaon! bégayait-il.

—J'ai envie de m'en emplir le ventre, Regaudin, car on ne pourra pas tout emporter.

Et voyant à la fin qu'il ne pourrait tout pren-

dre, Regaudin laissait Pertuluis piger à sa guise dans le tas qui ruisselait, qui chantait à rendre fous des avares.

Une fois qu'ils eurent bourré leurs poches, et, appesantis par la lourdeur des beaux louis, les deux grenadiers s'assirent pour se concerter.

—Moi, suggéra Pertuluis, je remettrais le coffre et la reste de son contenu dans le trou que je comblerais ensuite. Plus tard, lorsque notre provision sera épuisée, nous reviendrons.

—Tu as peut-être raison, Pertuluis. Mais voilà... si le hasard faisait que d'autres vauriens de brigands, de mendiants, de voleurs vinssent à mettre les pattes ici?

—Bah! on va empiler dessus toutes les planches de la maudite baraque.

—C'est bon, à l'oeuvre, dit Regaudin.

Les deux grenadiers travaillèrent durant une heure à mettre à l'abri leur trésor. Puis, fatigués, rompus, assoiffés et le ventre torturé par la faim, ils décidèrent de sortir de la cave et de chercher par la basse-ville un cabaret d'abord, une auberge ensuite. Mais sortir de là ne fut pas aussi facile qu'ils l'avaient pensé: quantité de poutres et de planches étaient tombées sur le panneau de la trappe qu'ils ne purent soulever. Une barre de fer se trouvait là. Avec cet outil Pertuluis réussit à faire sauter les gonds du panneau. Mais il restait encore à reculer les poutres et planches. Les deux grenadiers travaillèrent longtemps et péniblement, avant de pouvoir pratiquer une ouverture suffisante pour leur permettre de passer. Ils avaient travaillé sans la conscience du temps qui s'écoulait. Ils avaient seulement remarqué, et non sans une grande satisfaction, que le bombardement avait cessé.

Enfin, ils grimpèrent hors de leur trou et se trouvèrent en pleine clarté du jour. Tout, autour d'eux, n'était que débris. Ils se dirigèrent vers la rue Sault-au-Matelot. Chemin faisant ils croisèrent des femmes et des enfants sans foyer qui pleuraient. Dans la main des enfants les deux grenadiers mirent des poignées de louis, comme si avec de l'or, à ce moment tragique, ces femmes et ces enfants pouvaient se construire un logis et trouver de quoi manger! C'était fou... c'était si fou que les enfants jetèrent l'or, que les femmes, après s'être ravisées peu après, ramassèrent! Quoi! plus tard cet or pourrait devenir utile encore! Les deux grenadiers passèrent devant le cabaret de la mère Rodioux, avec le secret espoir d'y pouvoir vider un carafon. Mais à leur grande déception, il virent la baraque de l'ancienne mendiante en ruines.

Nos deux compères, mourant de faim et de soif, décidèrent d'aller tenter fortune à la haute-ville.

De là-haut partaient toutes espèces de rumeurs mêlées d'appels de clairons, de roulements de canons, de galopades de chevaux. Dans la rade de Québec et devant Beauport les vaisseaux de la flotte ennemie évoluaient en tous sens, et autour des navires voguaient des berges chargées de matelots et de soldats. Des berges et des navires approchaient à une assez faible distance de la Canardière, puis ils côtoyaient la rive en descendant vers Montmorency, puis remontaient le fleuve.

Les deux grenadiers, avant d'atteindre la Porte du Palais, virent ce mouvement et ces manoeuvres.

—Ah! diable, fit remarquer Pertuluis, les Anglais vont-ils encore débarquer par là?

Ils accélérèrent leur marche. Bientôt ils furent sous la Porte du Palais qu'ils trouvèrent toute grande ouverte. Ni gardes ni sentinelles ne se trouvaient là. Les environs de la Porte étaient déserts; mais plus loin, du côté du Fort Saint-Louis d'une part, et du côté de la Porte Saint-Jean de l'autre, partaient des bruits étranges.

Les deux copains montèrent dans la direction du Fort Saint-Louis. Ils espéraient trouver à mi-chemin une auberge où ils pourraient se restaurer. Ils croisèrent un grenadier qui courait et dévalait vers la Porte du Palais. Pertuluis reconnut un camarade de son détachement, et l'arrêta.

—Que se passe-t-il au juste? demanda-t-il.

—Les Anglais... répondit laconiquement le grenadier... dans la plaine!

Il indiqua la campagne vers les Portes Saint-Jean et Saint-Louis.

—Oh! oh! fit Regaudin, décidément ça sent la poudre!

—En avant! cria Pertuluis, on se bat!

—Taille en pièces! hurla Regaudin.

—Pourfends et tue! rugit Pertuluis.

Ils prirent leur course. L'instant d'après, ils se mêlaient curieusement à des régiments assemblés devant le Château et le Fort.

Montcalm, monté sur un coursier brun et fringant, donnait des ordres rapides. Sa voix brève et véhémente retentissait dans l'espace:

—Soldats du roi de France, c'est aujourd'hui votre jour de gloire!...

Une longue clameur s'éleva pour saluer ces paroles fières du chef.

Déjà des bataillons de miliciens marchaient vers la Porte Saint-Jean. Des régiments de réguliers, chantant leurs refrains guerriers, gagnaient la Porte Saint-Louis.

Des femmes apeurées et des enfants curieux se mêlaient aux soldats: les femmes encourageaient leurs maris ou faisaient leurs adieux; les enfants, eux, semblaient envier le sort de ces guerriers, et tous les accompagnaient vers les Portes de la ville. On ne voyait pas de larmes, on ne sentait pas de désespoir. S'il n'y avait pas de joie, il y avait de l'espérance! Les soldats paraissaient marcher à une victoire certaine, et cette certitude fortifiait ces pauvres femmes dont les souffrances et les angoisses avaient été durant si longtemps une torture sans nom.

Perturluis et Regaudin, la langue sèche, la faim au ventre, aperçurent tout à coup leur détachement qui s'élançait au pas de course à la suite du général Montcalm et de ses aides-de-camp. Ils coururent au détachement en criant à tue-tête:

—Aux Anglais !

Ils couraient ainsi, sans fusil, sans rapières, sans même de pistolets.

Un aide-de-camp de Montcalm, qui revenait du Château où il avait porté des ordres à M. de Ramezay, les dépassa. Puis il s'arrêta surpris.

—Hé là! vous autres, cria-t-il, où allez-vous ainsi sans armes?

—Ventre-de-cochon! jure Pertuluis, nous allons démancher les Anglais!

—Biche-de-bois! dit Regaudin à son tour, nous allons scalper les English!

L'officier se mit à rire.

On se trouvait près de la Porte Saint-Louis où commandait le vicomte de Loys.

—Vicomte, dit l'aide-de-camp, veuillez donner des armes à ces deux braves!

Il désignait Pertuluis et Regaudin.

De Loys les reconut de suite. Ces deux hommes, comme il le savait, étaient deux gredins de la plus vile espèce, deux gibiers de potence dont il lui aurait plu de purger la société.

Mais, à cet instant, il lui fallait oublier le passé, l'heure était grave, les minutes précieuses; et puis, après tout, ces deux hommes étaient soldats et ils allaient se battre pour la cause du roi de France!

Il donna des ordres à un sous-lieutenant qui fit remettre aux deux grenadiers des fusils, des rapières et des munitions. Pertuluis et Regaudin s'inclinèrent devant le vicomte.

—Merci, mon gentilhomme, c'est pour la France et le roi!

—Merci, monsieur le vicomte, dit Regaudin à son tour, on va savoir ce que vaut un Français contre dix Anglais!

Ils franchirent à la course la Porte Saint-Louis.

Contre dix Anglais, avait dit Regaudin.

Pas tout à fait... mais presque.

XX

LES PLAINES D'ABRAHAM

Flambard, comme on le sait, en quittant la maison de l'intendant Bigot avait pris la direction du camp de Beauport, afin de prévenir Montcalm du danger qui menaçait la colonie. Mais ce ne fut qu'aux petites heures du matin suivant qu'il finit par découvrir le général. Celui-ci, aux premiers coups de canons de la flotte de Saunders, était immédiatement parti pour aller inspecter ses lignes, croyant que les Anglais allaient tenter un nouveau débarquement. Ce ne fut donc qu'au matin qu'il apprit l'arrivée des Anglais sous les murs de la ville.

Traçons ici un bref portrait de l'un des plus grands défenseurs de la Nouvelle-France.

De physique, Montcalm était un homme très attrayant. Sa haute culture intellectuelle lui donnait une conversation facile et érudite. Sa voix était généralement douce et persuasive, mais elle tonnait impétueusement dans la bataille. De taille plutôt petite, mais très élégant quand même, toujours soigneusement et richement mis, se battant en jabot et en dentelles, il avait plutôt l'apparence d'un personnage de cour que d'un soldat en campagne. Les traits de son visage très oval conservaient un grand air de distinction, son front haut et large annonçait l'intelligence et l'énergie et ses yeux très mobiles étincelaient de flammes ardentes. Bien que d'aptitude généralement sévère et grave, ses lèvres ne dédaignaient pas le sourire, sourire toujours charmant qui lui conquérait vivement les sympathies de ceux qui l'approchaient. Il était affable envers ses inférieurs, mais hautain avec ses supérieurs, notamment avec M. de Vaudreuil de qui il relevait.

Au moral, vaillant soldat, mais d'un tempérament chaud, emporté, violent. D'un esprit trop fougueux, il ne mûrissait pas ses décisions. D'un premier coup d'eil, par exemple, il croyait tenir tous les détails d'une opération militaire. Il possédait de fortes théories dans les choses de la guerre, et si son action ne concorda pas toujours avec ses théories, ce fut peut-être à cause de sa trop grande impétuosité. Il faut tenir compte aussi qu'il n'avait pas toute la latitude voulue pour développer ses théories et en appuyer son action, attendu qu'il devait le plus souvent se soumettre aux vues exprimées par M. de Vaudreuil qui était l'autorité suprême. Vaudreuil était la tête, Montcalm le bras droit, mais un bras droit qui ne fonctionnait pas de bonne volonté et qui se montrait souvent rebelle, car Montcalm croyait être revêtu d'une autorité égale tout au moins à celle de M. de Vaudreuil. Avant de condamner les grandes fautes que commirent ces deux personnages, il importe de ne pas oublier la plus grande faute encore qu'avaient commise le roi et ses conseillers: leur faute fut de n'avoir pas mis à la tête du pays un chef suprême capable de diriger d'une même main les affaires civiles et militaires. Au contraire, ils mirent deux chefs qui cherchaient en toutes occasions à se montrer supérieurs l'un à l'autre, et cette rivalité leur fit commettre des fautes terribles. Que si Montcalm, quoique impétueux, eût été chef suprême avec un M. de Vaudreuil comme simple administrateur des choses civiles, il n'y a pas de doute qu'il eût sauvé la colonie de l'invasion et de la conquête. Et il est à peu près certain aussi que si M. de Vaudreuil eût été général en chef de l'armée, avec un Montcalm comme simple aide-de-camp, que les Anglais auraient subi un désastre irrémédiable. Chose plus certaine encore, sans la rivalité et la mésentente de ces deux chefs, on n'aurait pas lu en notre histoire cette page sanglante que fut celle des Plaines d'Abraham. Certes, un chef unique et suprême, il faut l'admettre, n'eût pas empêché le jeu des traîtres; mais ces traîtres sans les rivalités et les dissentions qui existaient entre les maîtres auraient eu beaucoup moins de chances de faire aboutir leurs trames infâmes. Et une chose non moins certaine: si le marquis de Montcalm avait été la tête dirigeante, il aurait eu tôt fait de rayer de la liste des fonctionnaires les Bigot, les Cadet et les Vergor.

Mais après la faute de l'Anse au Foulon, dont la responsabilité doit retomber sur M. de Vaudreuil, celui-ci allait commettre une autre faute non moins grave, le lendemain, en n'appuyant pas Montcalm sur les Plaines d'Abraham comme il aurait dû le faire. Nous allons voir comment.

D'abord Montcalm ne voulut pas croire la nouvelle du débarquement des Anglais à l'Anse au Foulon apportée par notre ami Flambard. Il y croyait d'autant moins qu'il lui était permis d'observer, aux premières clartés du matin, les manoeuvres inquiétantes de la flotte ennemie

dans la rade de Québec. On eût juré que les Anglais s'apprêtaient à un débarquement sur la plage de Beauport. Il envoya immédiatement un courrier aux nouvelles, tandis qu'il se rendait auprès du gouverneur pour se concerter avec lui. Aussi allait-il apprendre bientôt, et avec quelle stupeur, que non seulement les Anglais avaient débarqué des troupes à l'Anse au Foulon, mais qu'ils étaient déjà en position à un mille à peine des murs de la ville.

En effet, il était environ deux heures du matin lorsque Wolfe avait lancé ses premiers soldats sur les hauteurs de l'Anse. A quatre heures, mille hommes y étaient déjà assemblés. Le poste de sentinelles fut enlevé comme un rien, puis trois cents hommes reçurent ordre d'aller entourer le cantonnement de Vergor dont on pouvait voir les tentes à peu de distance de là, et de faire prisonniers tous ses soldats. Ce qui fut fait promptement, et Vergor lui-même fut capturé dans son lit.

Wolfe avait conduit lui-même ses hommes.

Encore ivre, Vergor regarda un moment le jeune général anglais avec ahurissement, puis il s'écria:

—Ah ah! je parie, mon général, que vous venez faire la partie avec moi!

—Non seulement je viens faire la partie avec vous, sourit Wolfe, mais je viens aussi la gagner!

Vergor demeura béant.

A cinq heures, Wolfe, avec déjà dix-huit cents hommes et quelques petits canons, gagnait les Plaines d'Abraham où il faisait commencer un système de tranchées et de petites redoutes propres à protéger son armée contre les canons de la ville et les balles des Français. Et d'heure en heure, son armée grossissait: eHolmes, à l'Anse au Foulon, ne demeurait pas inactif. Si bien qu'à huit heures le général anglais avait en position cinq mille hommes, tous soldats réguliers. Quant aux hauteurs du Foulon, elles étaient gardées par un détachement de six cents matelots qui avaient reçu ordre de barrer la route à Bougainville, au cas où celui-ci serait venu au secours de la ville.

Lorsque Montcalm apprit cette nouvelle, il était en entretien avec M. de Vaudreuil, l'intendant Bigot et quelques officiers supérieurs. La décision fut vite prise : Montcalm gagnerait la cité immédiatement avec l'armée du centre, c'est-à-dire deux mille hommes, donnerait ordre à M. de Ramezay de l'appuyer avec les soldats de la garnison, et irait prendre position en face de l'armée ennemie. Pendant ce temps, M. de Vaudreuil verrait à faire garder les principaux postes du camp de Beauport en cas d'une attaque possible par les Anglais, puis il ferait mouvoir vers la cité et vers les hauteurs d'Abraham une partie de l'armée de Montmorency, c'est-à-dire deux autres mille hommes, miliciens pour la plupart. Ainsi fait, Montcalm se serait donc trouvé à la tête d'une armée d'un peu plus de cinq mille combattants, et tout aussi forte en nombre que l'armée ennemie.

Des ordres furent donnés immédiatement, et peu après Montcalm avec l'armée du centre se dirigeait vers la ville. On pouvait apercevoir alors sur les hauteurs d'Abraham les lignes rouges de l'ennemi. Il était sept heures.

A huit heures, Montcalm traversait la ville, donnait ordre à M. de Ramezay de l'appuyer hommes, et lançait ses soldats sur les Plaines par les portes SaintJean et Saint-Louis.

Ramezay allait obéir à l'ordre du général, quand survint une estaffette de la part de Vaudreuil pour signifier au commandant de la ville de rassembler tous les soldats de sa garnison, de fermer les portes et de se mettre en bon état de défense. Entre l'ordre reçu du général et cet ordre du gouverneur, Ramezay, demeura indécis et convoqua ses principaux officiers pour leur demander leur avis. Cette indécision et ces pourparlers firent que Montcalm engagea l'action avant d'avoir sous la main le nombre de combattants nécessaires. De toute la garnison de la ville, cent cinquante hommes seulement prirent part à la bataille: ce furent les 150 hommes que commandait le vicomte de Loys à la Porte Saint-Louis.

De Loys savait par un aide-de-camp que Ramezay avait reçu ordre d'appuyer de mille hommes l'armée de Montcalm, et il attendit impatiemment la garnison pour se joindre à elle et marcher à la bataille. Au moment où dix heures sonnaient aux horloges de la ville, la bataille s'engageait. De Loys, ne voyant pas venir Ramezay, rassembla les cent cinquante hommes de son poste et à leur tête s'élança vers les Plaines d'Abraham. C'était tout ce que Montcalm allait avoir des soldats de la garnison. Il allait encore manquer des miliciens de Beauport retenus dans le camp par Vaudreuil dans la crainte d'une attaque de la flotte ennemie, si bien que Montcalm, avec des forces la moitié moindresque celles de l'ennemi, engagea une action qu'un miracle seul aurait pu tourner à son avantage.

XXI

LA BATAILLE

En arrivant sur les Plaines, Montcalm avait trouvé l'armée de Wolfe prête à l'action. Cette armée formait trois carrés, comme si le général anglais avait redouté une attaque sur ses flancs, soit du côté du Cap-Rouge d'où pouvait survenir Bougainville, soit du côté de la Rivière Saint-Charles et du camp de Beauport d'où Vaudreuil aurait pu envoyer des secours. Ainsi disposée l'armée anglaise pouvait faire face à toutes éventualités, sans compter qu'un bon corps de réserve demeurait posté dans les tranchées et redoutes construites à la hâte.

Mais Bougainville ne viendrait que trop tard: le courrier que lui avait dépêché Montcalm n'avait trouvé le colonel qu'au moment même où la bataille s'engageait. Et quant à Vaudreuil, il n'allait songer à envoyer des renforts qu'au moment où la bataille serait à peu près perdue pour les Français.

Devant cette armée ennemie bien retranchée et disposée, et beaucoup plus nombreuse qu'il n'avait pensé, Montcalm éprouva une vive surprise et un certain désappointement. Avec les milices de Sénézergues et de M. de Saint-Ours, qui l'avaient rejoint peu après son arrivée sur les Plaines, Montcalm fit le compte de ses combattants. Après M. de Saint-Ours, Jean Vau-

court était survenu avec 250 miliciens et quelques matelots. L'armée française comptait, en comprenant un petit détachement de sauvages, en tout deux mille six cents hommes, et de ce nombre à peine quinze cents réguliers. Les historiens ne s'accordent pas encore là-dessus; d'aucuns ont dit cinq mille hommes, d'autres quatre mille, d'autres trois mille... Mais il est facile, croyons-nous, d'aboutir à la presque certitude en se basant sur la désorganisation de l'armée après Montmorency. A ce moment, l'armée de Montcalm était forte de treize mille combattants, dont quatre mille réguliers. Or, Bougainville était allé prendre position au Cap-Rouge avec deux mille cinq cents hommes, dont mille réguliers. Vaudreuil avait dépêché Lévis, au commencement d'août, sur les frontières de la Nouvelle-Angleterre avec mille hommes, tous soldats de campagne. La garnison comptait en ce 13 septembre dix-huit cents hommes, miliciens et matelots. Trois mille miliciens environ avaient quitté Beauport et Montmorency pour aller sauver la moisson. Mille miliciens et trois cents réguliers étaient demeurés dans le camp de Beauport, ce matin du 13, sous les ordres de Vaudreuil. Et, enfin, cinq cents miliciens et quatre cents sauvages gardaient Montmorency. Ce qui, déduit des 13,000 hommes qui composaient originairement l'armée, n'aurait laissé à Montcalm sur les Plaines qu'environ deux mille cinq cents combattants. Ce qui empêche d'arriver à une exactitude absolue, c'est qu'on ignore le nombre exact des forces gardées par M. de Vaudreuil à Beauport et à Montmorency. Mais une chose certaine, c'est que Montcalm n'a pu avoir sous ses ordres plus de trois mille hommes. Et si l'on tient compte que le général français n'avait que quinze cents réguliers à opposer aux cinq mille réguliers de Wolfe, si l'on compare l'armement inférieur des soldats français et des miliciens à celui de l'ennemi, sans compter l'avantage de la position en faveur des Anglais, on découvre que, de fait, l'armée de Montcalm se trouvait trois fois moindre en valeur militaire que celle de son adversaire.

Nous avons parlé de l'avantage de la position occupée par les Anglais? Oui, ils avaient cet avantage. A un mille environ des murs de la cité, ils avaient pris position au milieu de bosquets qui les dérobaient en partie à la vue des Français, et au pied de tertres appelés "Les Buttes-à-Neveu". L'armée ennemie avait à sa droite, pour s'y déployer selon les circonstances, des champs de mais et d'orge. En cas de confusion elle y pourrait refaire ses rangs, protégée encore par de petites éminences qui s'élevaient en gradins vers la cité. Ces champs, à l'ouest, étaient bordés de buissons et de fourrés du sein desquels les tirailleurs anglais auraient pu empêcher tout mouvement en flanc tenté par la gauche de Montcalm. A l'est, l'armée anglaise gardait les pentes qui descendaient vers la rivière Saint-Charles, et sur leurs hauteurs elle avait élevé de petites redoutes en terre armées de petits canons et défendues par des Montagnards écossais, de sorte qu'elle se trouvait suffisamment protégée contre tout mouvement de troupes venues du camp de Beauport par la rivière Saint-Charles.

Seul son centre était susceptible de subir le plus dur choc et être enfoncé et refoulé en bas des plateaux et vers des marais où l'ennemi aurait pu être cerné et taillé en pièces. Mais, comme nous l'avons dit, le centre anglais était protégé par les buttes, et avant que les Français n'eussent pu heurter les carrés de l'armée, celle-ci par un feu bien nourri aurait semé la confusion ou tout moins arrêté l'élan des Français. Wolfe avait tout prévu cela, et sachant que Montcalm n'aurait à sa disposition qu'une armée beaucoup moindre que la sienne, il était sûr de la victoire. Cette certitude lui fit perdre la pensée d'une défaite éventuelle, car, advenant telle défaite, il lui aurait été impossible d'échapper à un désastre, il n'avait pas prévu une issue pour retraiter. Si Bougainville était arrivé à temps, il coupait à Wolfe le passage vers l'Anse au Foulon; et si Vaudreuil eût été plus prévoyant, il aurait lancé des renforts vers les pentes de la rivière Saint-Charles, et Montcalm, ayant été appuyé par toute la garnison de la ville, aurait culbuté l'armée anglaise dans les marais qui s'étendaient, parsemés de broussailles, au pied des hauteurs dites "Plaines d'Abraham". Oui, mais le sort allait être tout autre

La confiance de Montcalm s'était trouvée fortement ébranlée en découvrant une armée aussi forte et aussi bien déployée. Mais son courage et sa vaillance prirent vite le dessus, soutenus par l'espoir de se voir bientôt secondé par les troupes de la garnison et les milices demeurées à Beauport. Il rassembla autour de lui les principaux officiers pour se concerter avec eux. Il y avait là Montreuil, son principal aide-de-camp, qui avec le général allait commander les réguliers; Sénézergues, qui commandait les milices de Montréal; Fontbonne, à la tête des milices des Trois-Rivières; Saint-Ours avec les tirailleurs canadiens; M. de Privas et le chevalier d'Herbin, ainsi que quelques autres officiers français et canadiens, entre autres le capitaine Jean Vaucourt. Notre ami Flambard était là aussi, mais à l'écart, examinant les positions de l'armée ennemie et supputant en lui-même les chances de succès de l'armée française. Montcalm l'ayant aperçu, le fit venir et lui demanda de se rendre auprès de M. de Vaudreuil pour l'exhorter à envoyer immédiatement des renforts de miliciens. Flambard partit immédiatement.

Montcalm et ses officiers décidèrent d'engager l'action en attendant l'arrivée de renforts du côté du Cap-Rouge et de celui de Beauport, car on était assuré de voir bientôt accourir les troupes de la garnison. Ensuite, les officiers français croyaient que l'armée ennemie n'avait pas terminé ses préparatifs et ses dispositions, et qu'il valait mieux l'attaquer immédiatement pour avoir tous les avantages d'une prompte offensive.

L'armée française, trop petite pour faire masse compacte contre l'armée de Wolfe, fut disposée en une seule ligne allant du chemin Sainte-Foye au chemin Saint-Louis et sur trois hommes de profondeur. Montcalm avait le centre composé de quinze cents réguliers des bataillons de la Sarre, Languedoc, Guyenne et Royal-Roussillon; la droite fut confiée à Séné-

zergues et ses milices secondées par un peloton de sauvages; la gauche fut donnée à M. de Fentbonne et à M. de Saint-Ours secondes par les miliciens de Jean Vaucourt. Ainsi éparpillée, sans corps de réserve, avec des distances trop grandes entre les différents corps, l'armée française était incapable de soutenir un choc et sa ligne trop mince pouvait être rompue à tout instant.

Il était dix heures environ quand Montcalm donna ordre à sa ligne d'avancer lentement vers les positions anglaises. Sénézergues et de Saint-Ours avaient ordre de commencer l'attaque sur les deux ailes de l'armée anglaise, afin de distraire l'attention du centre sur lequel Montcalm avec ses réguliers se jeterait à l'improviste du haut des buttes. Mais Wolfe avait deviné les projets de Montcalm et il allait leur faire échec.

Ce fut Sénézergues qui, le premier, donna l'attaque. Tandis que ses miliciens avançaient le long du chemin Sainte-Foye, des tirailleurs canadiens dissimulés dans les broussailles et sur les éminences du voisinage faisaient pleuvoir une grêle de balles sur les Montagnards écossais que commandait Townshend à la gauche de Wolfe. Cette attaque fut trop précipitée, car elle donna l'éveil à Wolfe qui résolut d'attendre le centre de Montcalm. Il est fort probable, qu'ayant vu la ligne si mince de l'armée française, il avait été tenté de sortir de ses positions pour rompre cette ligne sur ses deux ailes, culbuter les réguliers de Montcalm, puis se rabattre sur la gauche et la droite et les disperser. Par une telle action, il aurait pu s'approcher des murs de la ville et la prendre d'emblée.

L'attaque de Sénézergues n'eut pas d'autre effet que de faire riposter les francs-tireurs de l'armée ennemie, qui se trouvaient postés derrière les tranchées et redoutes construites aux abords du chemin Sainte-Foye. Cet échange de mousqueterie, qu'on n'attendait pas si tôt, créa de l'inquiétude dans le centre qui précipita sa marche vers les buttes. Là seulement on pouvait apercevoir dans leur ensemble les carrés ennemis. A cette vue, les grenadiers, qui ne comprenaient qu'un faible détachement, firent feu sur les lignes rouges. Montcalm venait d'arrêter sa ligne, et cinquante verges au plus le séparaient du centre de l'armée ennemie. Mais le feu des grenadiers fut entendu de M. de Saint-Ours qui, croyant l'action tout à fait engagée et se pensant en retard, jeta ses milices sur l'aile de Monckton. Ce manque d'entente et de coopération entre les officiers français et leurs troupes leur fut funeste. Car Wolfe commandait à son centre le feu, et ce feu fut si terrible que l'armée de Montcalm fut ébranlée. Alors comprenant qu'une action brusque et rapide pouvait seule lui donner le premier avantage, le général français cria de sa voix impétueuse et retentissante:

—Foncez, soldats du roi

La fumée de la première décharge s'évaporait déjà. Les Français s'élancèrent au pas de course, la baionnette au canon de leurs fusils.

Leur élan fut brusquement arrêté par une seconde décharge des ennemis.

Les balles anglaises cette fois creusèrent de grands vides dans les rangs des Français. A son tour Montcalm commanda le feu. Cet ordre fut encore trop précipité, puisque la fumée de la deuxième mousqueterie anglaise n'était pas encore tout à fait dissipée, de sorte que les balles françaises firent peu de mal à l'ennemi. Et Montcalm n'avait pas reformé ses rangs, qu'un corps de fusilliers royaux, en réserve derrière Wolfe, faisait pleuvoir sur les Français une troisième grêle de balles meurtrieres.

La confusion se mit dans les rangs de Montcalm, car on comprenait maintenant qu'il serait insensé d'essayer une action en bloc contre l'ennemi, sans troupes de réserve et d'appui qu'on était. A ce moment, les miliciens conduits par Fontbonne et Saint-Ours étaient vivement attaqués à la baionnette par les troupes de Moncton, et ils reculaient en deçà du chemin Saint-Louis et vers les remparts de la cité. Là, à la gauche de l'armée française, il y avait, outre le désavantage du nombre, celui de l'armement. Car les milices de Trois-Rivières n'étaient armées en partie que de fusils de chasse et sans baionnettes. Donc avec un centre en confusion et une aile gauche en retraite, l'armée de Montcalm avait bien peu le chances d'une victoire, et une victoire d'autant plus douteuse que toute l'armée ennemie demeurait encore intacte presque et solide.

Seule, la droite de Sénézergues tenait bon. Mais elle avait cet avantage d'être secondée par les tireurs canadiens qui, très habiles, semaient la mort dans les rangs de Townshead. Mais cette droite ne pourrait résister longtemps, alors que le reste de la ligne française fléchissait, et alors que Townshead et Murray allaient lancer leurs régiments en masse contre les Français.

Montcalm, sans perdre la tête, fit retraiter sa ligne d'une centaine de verges et la reforma sur deux hommes de profondeur seulement. A ce moment ses regards ardents avaient vainement fouillé les abords de la cité pour en voir surgir les soldats de la garnison, et les pentes de la rivière Saint-Charles pour voir monter les milices restées à Beauport! Mais rien! La ville à cet instant était violemment bombardée par les batteries anglaises de Lévis, tandis que la flotte de Saunders canonait Beauport. Non, rien ni d'un côté ni de l'autre n'apparaissait, aucun secours ne venait. Alors s'armant d'énergie, Montcalm jeta ses réguliers contre les réguliers de Murray qui venaient d'apparaître sur les buttes en poussant des cris terribles. Montcalm commanda le tir. Malgré cette décharge presque à bout portant, les Anglais n'arrêtèrent pas leur élan, et le choc qui se produisit fut terrible. Les réguliers de Montcalm furent culbutés, repoussés, emportés avec leur général. Wolfe venait d'être blessé de deux balles, l'une l'avait atteint d'abord au bras droit, l'autre peu après s'était logé dans l'aine gauche. Mais cela ne l'empêchait pas de parcourir les rangs de son armée et de la diriger. La bataille ne fut plus qu'une suite de petites escarmouches. Les Français se reformaient par pelotons çà et là, et revenaient à la charge pour se heurter toujours en vain contre une masse de soldats mieux équipés et toujours plus nombreux.

Il y avait un quart d'heure que le combat durait, que la victoire penchait déjà du côté des Anglais. Wolfe fut atteint d'une troisième balle en pleine poitrine. Ses aides-de-camp le ramassèrent parmi les cadavres et d'autres blessés et le transportèrent à l'arrière des lignes où il allait expirer quelques minutes plus tard, sans avoir eu le temps de saluer la victoire de ses troupes. La disparition du premier chef ne parut pas affecter le moral des Anglais. Moncton ayant été gravement atteint à son tour, ce fut Tonwnshead qui prit le commandement de l'armée, secondé par le brigadier Murray et le colonel Burton.

De ce moment la bataille entière se concentra sur les centres des deux armées.

Sénézergues n'avait pu contenir plus longtemps les Montagnards écossais, et il s'était replié du côté de la Porte Saint-Jean. Les milices de Fontbonne étaient déjà en déroute et retraitaient en désordre vers la Porte Saint-Louis. Ce que voyant, la gauche et la droite de l'armée anglaise s'unirent au centre pour achever la défaite des Français. Alors on vit des prodiges accomplis par les miliciens, que commandaient Jean Vaucourt, et qui unissaient la gauche au centre. Montcalm était un peu à l'arrière des lignes, où il essayait d'empêcher la retraite sur la ville et en même temps de reformer des bataillons de réguliers et de miliciens. Il y avait un tel désordre dans le centre de l'armée française, que les grenadiers de Louisbourg et les Highlanders, commandés par Murray, se ruèrent en une suprême attaque pour y semer la panique. Mais Jean Vaucourt survenait à ce moment-là avec ses miliciens qui n'avaient pas encore beaucoup souffert du feu ennemi.

Les grenadiers anglais et les Highlanders arrivaient comme une trombe en jetant des cris de victoire.

—Canadiens, cria Jean Vaucourt, il ne faut pas qu'ils passent.

Un rugissement s'éleva, et les Canadiens s'apprêtèrent à prendre l'élan pour se heurter contre les Anglais.

A cette minute une voix énergique s'éleva au-dessus des bruits du combat :

—Capitaine, dit la voix, ils ne passeront pas.

Surpris, le capitaine Vaucourt aperçut près de lui le vicomte de Loys à la tête de ses cent cinquante hommes. Sa marche avait été retardée par les fuyards, et il arrivait juste au moment où les Anglais allaient donner le coup de mort. Et Vaucourt n'avait pas donné l'ordre à ses miliciens de se jeter contre les grenadiers, que de Loys et ses hommes se ruaient tête baissée contre les Highlanders.

Vaucourt demeurait stupéfait.

—Non, ventre-de-cochon! ils ne passeront pas! hurla une voix de tonnerre.

—Biche-de-bois! nous sommes là! dit encore une autre voix.

Et Vaucourt et ses miliciens virent Perteluis et Regaudin ensanglantés, déchirés, noirs de poudre, se jeter, la rapière au poing, contre les grenadiers de Louisbourg qui arrivaient.

—Holà! grenadiers du roi! vociféra encore Perteluis, mangez-moi cette racaille de grenadiers anglais!

On entendit l'éclat de rire de Regaudin. Il riait parce que, devant eux, se massaient six cents grenadiers anglais, et qu'ils n'étaient, eux, que deux grenadiers du roi de France!

—Taille en pièces! rugit Perteluis.

—Pourfends et tue! hurla Regaudin.

Le choc fut homérique...

Mais Vaucourt aussitôt lançait ses miliciens à la rescousse.

Il serait difficile de décrire le corps-à-corps qui s'en suivit. Une chose, c'est que, au bout de cinq minutes d'un carnage inoui, Vaucourt, de Loys et les deux grenadiers, appuyés par les miliciens et les soldats de la Porte Saint-Louis, réussirent à culbuter en bas des Buttes-à-Neveu les grenadiers de Louisbourg et les Highlanders.

A cet instant, il eut été facile de gagner une victoire qui échappait depuis longtemps à l'armée française, si seulement Montcalm avait pu réussir à reformer quelques régiments. Mais le général français venait d'être atteint d'une balle, ses principaux officiers étaient morts ou blessés, et ses ordres se confondaient avec les bruits de la guerre. On voyait de toutes parts des soldats réguliers et des miliciens gagner la ville dans une course éperdue; d'autres, aveuglés par la fumée des fusils, égarés sur ce champ de bataille qu'ils ne reconnaisaient plus, couraient çà et là, butaient contre des cadavres, des blessés, se relevaient, bondissaient, se heurtaient à d'autres camarades non moins éperdus, puis finissaient par trouver les pentes raides qui descendaient en arrière des faubourgs et vers la rivière Saint-Charles. Et de tous côtés s'élevaient des appels, des cris stridents, des vociférations que dominaient de temps à autre des décharges de mousqueterie.

Vaucourt et de Loys allaient sauter en bas des buttes et poursuivre les grenadiers, lorsque Townshend vit le danger. A la hâte il lança un corps de fusilliers royaux pour prendre les miliciens en queue. Vaucourt comprit qu'il s'était aventuré déjà trop avant, et que c'était folie de poursuivre la tâche si bien commencée; il voyait que toute l'armée française était dans la plus grande confusion et plus de la moitié en retraite vers la ville et vers la rivière Saint-Charles. Pour ne pas envoyer ses hommes à une boucherie inutile, il donna l'ordre de la retraite. A cet instant, de Loys tombait tout meurtri de coups.

Jean Vaucourt le désigna à ses miliciens.

—Au vicomte! ordonna-t-il.

Mais déjà Perteluis et Regaudin s'élançaient vers de Loys, le relevaient et l'emportaient à l'arrière.

Jean Vaucourt et ses miliciens se retirèrent en se battant comme des lions contre les fusilliers royaux qui, à la fin, abandonnèrent l'action.

Vaucourt, blessé, déchiré, arriva près de Montcalm qui, finalement, se décidait à abandonner la partie. Vaucourt le vit pâle et chancelant sur sa monture qu'il n'avait pas quittée.

—Vous êtes blessé, général! dit-il avec émoi.

Montcalm sourit. Mais ce sourire était si triste qu'il serra le coeur du jeune capitaine.

—Holà! cria-t-il à ses hommes, au général, il est blessé!

Des miliciens s'élancèrent vers le général. Mais ils furent devancés par les deux grena-

diers, Pertuluis et Regaudin, qui venaient de confier de Loys à d'autres miliciens qui emportaient le jeune vicomte vers la cité.

—Mon général, dit Pertuluis en s'approchant, vous allez tomber!

—Prêtez-moi votre épaule, mes amis, sourit le général.

Les deux grenadiers se précipitèrent. Jean Vaucourt prit le cheval de Montcalm à la bride et le triste cortège, suivi par les miliciens, se dirigea lentement vers la Porte Saint-Louis.

La défaite de l'armée française avait circulé comme un coup de foudre dans la cité qui, après ce dernier bombardement, n'était plus qu'un amas de débris encore fumants. Toute la garnison et la population étaient accourues aux Portes pour entendre les nouvelles.

Lorsque Montcalm parut sous la porte Saint-Louis, des femmes tombèrent à genoux en gémissant.

On entendit cette rumeur plaintive:

—Dieu du ciel! le général est blessé... il est blessé!

Des sanglots brisaient les gorges.

Les soldats se découvraient, et l'on voyait leurs yeux chagrins se mouiller de larmes.

Des enfants, étonnés et curieux, se pressaient près du cortège pour mieux voir le général, ce héros de leur jeune imagination et de leurs rêves.

La cloche des Ursulines s'éleva parmi toutes ces rumeurs confuses comme un glas funèbre.

Et le triste cortège poursuivait son chemin par les rues encombrées de poutres, de pierres, de ruines, vers le Château Saint-Louis.

Puis on voyait encore s'engouffrer par les portes Saint-Louis et Saint-Jean les restes de l'armée vaincue.

Des voix désespérées clamaient:

—La bataille est perdue!...

Le silence s'était fait de toutes parts, un silence qui, durant quelques minutes, parut sépulcral. Puis tout à coup, toute la cité fut violemment secouée par le bruit d'une violente mousqueterie qui venait d'éclater sur les Plaines d'Abraham. Et des cris de guerre montaient encore dans l'espace.

On pensa que la bataille reprenait... que Bougainville peut-être venait d'arriver du Cap-Rouge et qu'il prenait les Anglais en flanc!

Non.. ce n'était pas Bougainville!

Alors que les Anglais se réjouissaient de la victoire, ou entouraient pieusement le corps rigide et inerte de leur jeune général, un homme grimpait à la course un rude sentier qui, du côté de la rivière Saint-Charles, zigzaguait vers les abords du chemin Sainte-Foye. L'homme était un colosse portant l'uniforme des grenadiers du roi de France. Sa main droite tenait une terrible rapière, et sous le bras gauche de l'homme se trouvait un paquet, et ce paquet était un enfant.

Il y avait là près du chemin Sainte-Foye un bataillon de Highlanders. Ils barrèrent la route au grenadier français.

Lui arriva, essoufflé, sur une éminence d'où un moment il domina de sa haute stature le champ de bataille. Il vit s'enfuir vers la ville les restes de l'armée française. Il fit entendre un juron terrible:

—Par les deux cornes de Lucifer!...

C'était Flambard!

Il serra l'enfant sous son bras et assujettit sa rapière dans sa main droite.

Un officier anglais lui cria:

—Rends-toi, l'ami!

Flambard jeta un ricanement sinistre. Puis, sans mot dire, il bondit comme un tigre, se rua contre le bataillon de Highlanders, et de sa rapière s'ouvrit un chemin affreux et sanglant. Cent coups de feu éclatèrent, cent claymores brillèrent... mais Flambard passa! Il passa par-dessus des cadavres et des blessés, il passa sans que l'enfant sous son bras gauche n'eut reçu la moindre égratignure. Et les Anglais n'étaient pas revenus de leur stupeur ou de leur effroi, que le spadassin gagnait dans une course de géant la Porte Saint-Jean par où il disparaissait.

Comme on fermait les portes sur les derniers débris de l'armée, Bougainville apparaissait aux abords de l'Anse au Foulon. Apprenant la défaite de l'armée de Montcalm, et se sachant incapable de reprendre l'action contre les Anglais, il rebroussa chemin.

Vaudreuil, de son côté, avait dépêché des secours trop tard. Tout ce qu'il put faire, fut de masser des troupes près de la rivière Saint-Charles pour protéger son camp de Beauport. Mais les Anglais ne songeaient pas pour le moment à poursuivre leur succès: ils avaient des devoirs à rendre à leurs blessés et à leurs morts, et, tout particulièrement, à leur jeune et brillant général, James Wolfe, qui, tout près du champ de bataille et de victoire, avait rendu son âme avec un sourire aux lèvres.

Il était mort content, et il l'avait dit lui-même!

Il avait donc suffi de deux heures seulement pour décider du sort de la Nouvelle-France. Pauvre Nouvelle-France! Douze cents de ses vaillants soldats et plusieurs de ses officiers étaient tombés pour elle, morts, blessés ou prisonniers!

Après ce premier désastre, la colonie n'allait éprouver que revers sur revers, découragements, désespoirs. Un homme, non moins vaillant que Montcalm, allait essayer de la sauver : le Chevalier de Lévis. Mais lui aussi, après une belle victoire, finirait par perdre tout espoir; puis il allait briser son épée pour ne pas la rendre à l'ennemi.

C'était fini!

XXII

JOIES !

Le soir de ce jour, vers les sept heures, la chaumière du milicien Aubray était joyeuse. Flambard venait d'arriver avec Jean Vaucourt, et tandis que le capitaine embrassait longuement sa femme et son enfant, le spadassin mettait dans les bras de la femme d'Aubray un enfant que celui-ci reconnut avec une joie inouie!

C'était son petit que Flambard avait découvert dans un sentier près de la rivière Saint-Charles.

Rose Peluchet sauta au cou du spadassin et l'embrassa sur les deux joues.

Flambard ne fut pas trop confus, car il en avait vu bien d'autres.

Il serait impossible de dépeindre la joie qui régna dans cet humble logis, joie toutefois assombrie par l'absence du milicien qui avait été blessé sur les Plaines d'Abraham.

Mais à la mère heureuse et inquiète à la fois, Jean Vaucourt assura qu'Aubray n'avait reçu que de légères blessures, qu'on l'avait transporté aux Hospitalières et que dans deux jours il serait sur pied et revenu à son foyer.

Cette joie était encore diminuée par la défaite des Français, mais Flambard chassa les noirs présages en annonçant que M. de Vaudreuil l'envoyait en mission auprès du chevalier de Lévis, actuellement à Montréal, pour le prévenir que le gouverneur lui remettait le commandement de l'armée. Et Flambard affirmait que M. de Lévis saurait venger la défaite de Montcalm et culbuter les Anglais dans le fleuve.

Jean Vaucourt, Héloïse de Maubertin, la femme d'Aubray, Rose Peluchet et le père Croquelin voulurent célébrer dignement l'exploit de Flambard et la joie de la mère qui venait de retrouver si inopinément son enfant, mais notre héros s'excusa de ne pouvoir demeurer plus longtems, attendu qu'il devait se rendre auprès de M. de Ramezay pour, de là, prendre la route de Montréal.

Comme il allait sortir, Jean Vaucourt lui dit:

—Soyez prudent, mon ami, méfiez-vous sans cesse de nos ennemis!

Flambard haussa les épaules.

—Bah! dit-il, il y a Bigot, il y a Cadet... Patience, capitaine, je réglerai bientôt j'espère, nos comptes avec ces gredins! Par les deux cornes de satan! je n'ai pas dit mon dernier mot!

Et il s'élança dans les brumes du soir vers la cité.

FIN

CE SUPPLÉMENT EST DÉTACHABLE

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No. 16 MENSUEL

LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS CANADIENS

Notre société des auteurs semble définitivement sortie de sa torpeur et déjà le comité d'initiatives et d'organisations vient de prendre une décision importante qui sans doute sera ratifiée par le conseil général: Samedi le 28 mai à 7 heures sera servi un dîner à un endroit qui sera rendu public d'ici quelque temps, et où tous les auteurs seront invités. Les amis des lettres canadiennes qui aimeraient à y assister peuvent dès à présent s'adresser aux organisateurs.

M. Victor Morin, ex-président de la société donnera une causerie sur Octave Crémazie, et nos meilleurs poêtes seront appelés à venir réciter quelques extraits des oeuvres du poête dont nous fêtons le centenaire.

M. Robert Choquette, Hélène Charbonneau et Mme Boissonnault, nous réciteront des vers composés spécialement pour la circonstance; nous sommes donc assurés du succès de cette organisation.

M. le juge Fabre Surveyer présidera le dîner. Au moment d'aller sous presse nous apprenons que M. le juge Desaulniers et Mme Henri Rolland ont été approchés et réciteront des vers d'Octave Crémazie.

Nous devons une mention spéciale à Mlle E. Vézina qui se dévoue sans compter pour le succès de cette soirée.

Nous souhaitons bon succès à cette fête, et nous félicitons la société des auteurs de la belle pensée qu'elle a eue de célébrer d'une façon aussi digne, la mémoire d'Octave Crémazie.

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS
(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire Canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir tous manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre et si refusés, seront retournés à nos frais.

Correspondance, adressez :
"La Vie Canadienne"
Casier postal 969
MONTREAL

Lu au hasard dans la REVUE POPULAIRE

LIVRAISON DE JANVIER

En feuilletant un numéro de cette Revue, déjà vieux de deux mois, mes yeux sont tombés sur une appréciation assez peu flatteuse du roman *Fleur Lointaine.* Certains critiques croient en imposer aux lecteurs par des rodomontades qui ressemblent fort à des acrobaties. Ces bateleurs sont inoffensifs; bien plus, les écrivains devraient les remercier de leur maladroite intervention, qui est une réclame sous forme de caricature.

Jules Jolicoeur accumule en quelques lignes nombre de sottises dont il ne semble pas avoir conscience. Il le fait en un style incohérent qui mériterait une leçon, s'il était capable d'en profiter. Contentons-nous de l'avertir pour cette fois. En cas de récidive, nous pourrons lui opposer une riposte plus pénétrante. La fatuité est un bien vilain défaut; mais, quand elle est poussé jusqu'à ce point, on hésite à se mettre en frais d'arguments solides; ce serait perdre son temps et sa peine.

François PROVENÇAL.



COIN DE TANTE LORRAINE

Arborfield, Sask.,
ce 21 février 1927.

A Tante Lorraine,
La Vie Canadienne,
Montréal.

Madame et chère Tante Lorraine,

Au risque de vous importuner, je me hâte d'accomplir mes devoirs de neveu tout reconnaissant. Oui, je viens vous remercier pour la chaleureuse réception que vous avez daigné me faire dans votre "coin". Mais je veux, surtout, vous exprimer ma joie et ma reconnaissance pour la bonté toute spéciale que vous m'avez témoignée en me cédant, à moi pauvre inconnu et très lointain neveu, un petit coin dans votre coeur. Vraiment, je n'avais pas tant demandé ni tant espéré... et voyez-vous ma confusion et mon plaisir? J'ai exulté. Un coin dans votre coeur, chère Tante Lorraine... Oh! si vous saviez tout le bien que vous avez fait à votre neveu! Car votre coeur n'est pas uniquement un coeur de tante, mais il est avant tout un coeur de femme. Un coeur de femme!... Mais c'est un palais! Mais c'est un temple sacré! Mais c'est un Ciel! Qu'y a-t-il de plus exquis, de plus délicat, de plus tendre, de plus aimant, de plus noble, de plus généreux, de plus enchanteur qu'un coeur de femme? Car c'est du coeur de la femme—de la vraie femme, j'entends,—qu'émanent le bien, le bon, le beau et le vrai. Tout est là: trésor de vertus, puits de charmes, source d'énergie, foyer de charité! Qu'est-ce qu'un coeur d'homme sans coeur de femme? Celui-là tire sa force de celui-ci! Car, sans la femme, tout manque à l'homme! Le coeur de la femme, c'est le puissant projecteur qui illumine la voie que gravite l'homme. Sans ce projecteur, sans cette étoile conductrice, l'homme s'affaisse sur la route, s'il ne s'égare. C'est ainsi que tous les grands hommes, même ceux que l'on croyait les plus forts et les plus puissants, ont recherché le coeur de la femme pour se maintenir au sommet de leur puissance. Et ces puissants, quand leur a manqué un coeur de femme, ont trébuché, se sont effondrés lamentablement. Qui soutient un conquérant? Un coeur de femme! Qui sauve le gueux du désespoir? Un coeur de femme! Qui illumine le foyer? Un coeur de femme! Qui sèche les pleurs, qui apaisent les colères, qui fait sourire? Un coeur de femme!

Combien de misérables nous voyons tous les jours rouler d'abîmes en abîmes, tomber de fanges en ignominies, parce qu'à ces hommes a manqué un coeur de femme? Et ces malheureux, dans leur aveuglement, au lieu de tendre leurs mains à la femme, ont appelé l'homme... l'homme ingrat et mesquin... à leur secours; et l'homme n'est pas accouru à leur aide. Car un coeur d'homme, tout généreux qu'il peut être, ne se penche pas sur un coeur d'homme. Au contraire, un coeur de femme se penche sur tout... sur tout ce qui souffre, sur tout ce qui gémit, sur tout ce qui désespère. Penché sur le berceau, un coeur de femme infuse la vie au petit être qui vagit; il ouvre à l'adolescent des voies ignorées et lumineuses; il conduit le jeune homme à l'apothéose; il console et fortifie l'âge mûr; au vieillard il indique la porte du Paradis.

Ah! comment dire et tout dire ce que vaut un coeur de femme! Et je sens la chose si précieuse, chère Tante Lorraine, et je devine votre coeur si chaud, si tendre, si compatissant, que je crois bien heureux tous ceux-là qui ont eu l'avantage d'y trouver un petit coin, et c'est pourquoi je vous fais part de mon bonheur.

Je m'arrête pour vous renouveler ma gratitude très fervente et vous promettre de ne pas oublier l'aimable invitation que vous m'avez faite en votre "coin". J'y reviendrai à l'occasion, puisque vous m'avez pardonné ma première témérité. Seulement, pour être franc, (ce que je suis d'ordinaire) je vous préviens que je suis un incorrigible importun. Aussi, vous prierai-je de me donner mon congé en bonne et due forme, si jamais j'osais me permettre de vous importuner en revenant un peu plus souvent qu'il ne serait convenable.

Et, vous souhaitant tout le succès possible à la Vie Canadienne, joie et bonheur, et me confiant encore à votre agréable sollicitude, je vous prie, Madame et chère Tante Lorraine, de ne pas cesser de me croire...

Votre tout respectueux et dévoué neveu...
Jean PIONNIER.

P. S. — *Je vous le dis confidentiellement, ne me croyez pas un vain flatteur... mais croyez-moi un sincère admirateur de la femme!*

MOUVEMENT LITTERAIRE

De M. Bruno Paré, de Sherbrooke, nous recevons un manuscrit de roman, intitulé: *Le Cri du Sang.*

— —

De Jean Féron, un nouveau roman sur 1837, intitulé provisoirement: *St-Denis.*

— —

De M. Régis Roy, un nouveau récit canadien, intitulé: *Le Manoir Hanté.*

— —

De M. Gendreau, de Beauceville, un recueil de vers, intitulé: *La Belle au Bois Chantant.*

— —

De M. Boisjoly, de l'Ecole littéraire, un roman policier, intitulé: *Mystério.*

— —

De Mme Lacerte, un long roman: *Le Mystérieux Monsieur De L'Aigle.*

— —

De Pierre Hartex, un roman: *Le Mystère des Milles Iles.*

— —

De M. J.-M. Lebel, trois romans: *Boeufs Roux, Au feu,* et *Le Mendiant noir* ou *La noce des mendiants.*

— —

De Larry Larivée, un recueil de farces, mots d'esprit, discours comiques, dialogues, etc., intitulé: *Le Pays du Rire.*

— —

De M. A.-H. de Trémaudan, des pièces de Théâtre: *L'Homme propose, Le Petit Baptiste.*

— —

D'Honoré de Longueuil, *Les deux trésors,* roman.

De M. Christo Christy, de Nashua, une pièce de théâtre intitulée *"La berceuse".*

AUX ELECTEURS DE LA PROVINCE de QUEBEC

" Nous croyons pouvoir nous rendre le témoignage d'avoir donné à notre province une administration progressive et honnête que les provinces soeurs nous envient et qu'on se plaît à louer en Europe comme aux Etats-Unis." *L.-A. TASCHEREAU*

L'OEUVRE DE L'ADMINISTRATION TASCHEREAU

1. — Le gouvernement Taschereau a su se créer des ressources sans taxer les contribuables.

☛ 7,850 milles de chemins améliorés et permanents, entretenus entièrement aux frais de la province—centuplant le mouvement touristique et rendant facile aux cultivateurs l'accès des marchés.

Par une administration intelligente du domaine public.

Dans un pays aux vastes ressources naturelles, il était sage de faire porter une part du fardeau des impôts à ceux qui profitent immédiatement de notre domaine. C'est ce que Taschereau a fait dans Québec, où, en conséquence, les taxes sont moins élevées que dans les autres provinces.

Par l'établissement de la régie des alcools.

Le gouvernement perçoit à peu près $5,000,000 par année de cette rgie, tout en résolvant par cette loi le problème de la prohibition qui est en train de démoraliser la république américaine. La régie des alcools du Québec est maintenant imitée partout et reconnue comme étant le système idéal.

☛ L'encouragement qu'il a donné aux arts et à l'instruction publique met le gouvernement TASCHEREAU au tout premier rang parmi les gouvernements de l'Amérique.

2. — L'administration Taschereau a su distribuer ses ressources pour le plus grand bien de la Province.

☛ Une régie des alcools si sage et si pratique qu'elle a depuis été adoptée par la Colombie Britannique, le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta, l'Ontario et le Nouveau-Brunswick.

Octrois et subsides accordés par TASCHEREAU dans ses sept ans d'administration.

Pour les bons chemins	**$46,278,149**
Pour les ponts	**$ 3,843,325**
A l'agriculture	**$11,635,672**
A la colonisation	**$11,162,863**
A l'instruction publique	**$21,898,637**
A l'assistance publique	**$ 4,928,571**

☛ Ecoles rurales de $1,250 construites entièrement aux frais de la province dans les régions de colonisation. Les deux-tiers des écoles rurales de $2,500 sont aussi payées par le gouvernement.

Malgré l'augmentation extraordinaire de ces subsides et de ces octrois accordés aux différents services publics, l'administration Taschereau a enrgeistré des surplus, se totalisant à plus de $12,000,000.

3. — Résultats obtenus sous Taschereau.

☛ En prohibant par un statut l'exportation de l'énergie électrique du Québec, Taschereau s'est montré patriote et homme d'Etat. Les conséquences de se statut sont incalculables pour l'avenir de l'industrie canadienne.

Résultats physiques

Production agricole augmentée de 60%.
Mouvement touristique centuplé.
Energie électrique atteignant le chiffre de 1,915,443 chevaux-vapeur.
Développement minier extraordinaire de la région de Rouyn.
Nouveaux hôpitaux érigés grâce à l'Assistance Publique.
Cessation presque complète de l'émigration aux Etats-Unis.
Réveil industriel et commercial sans précédent.

Résultats moraux

Confiance et respect acquis à la pléiade d'hommes compétents dont Taschereau s'est entouré.

Confiance des hommes d'affaires, des ouvriers et des cultivateurs acquise au gouvernement.

Prestige sans précédent acquis par notre province au sein de la Confédération.

Excellence de notre enseignement supérieur reconnue à l'étranger.

☛ Grâce à la Loi de l'Assistance Publique, nos institutions de bienfaisance, nos crèches et nos hôpitaux reçoivent maintenant $1,125,000 par année, alors qu'autrefois il ne leur était octroyé que $75,000 par année.

" Si vous voulez bien nous renouveler votre confiance, nous tâcherons de poursuivre l'oeuvre commencée et de garder à notre province la première place, celle qui lui appartient, au sein de la Confédération Canadienne."

L.-A. TASCHEREAU

FAITES - VOUS un devoir patriotique de déposer VOTRE VOTE, LE 16 MAI PROCHAIN, POUR LES CANDIDATS TASCHEREAU

UN VOTE LIBÉRAL SIGNIFIE PROGRÈS ET PROSPÉRITÉ



Imprimerie des Editions Edouard Garand